MÉMOIRES
ET LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME XI.

Contenant le Tome V^e. des LETTRES.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME CINQUIEME,

CONTENANT

Les Lettres à M. le Duc de Noailles, & quelques-unes à diverses Personnes

NOUVELLE ÉDITION.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXVIII.

DC
130
M2L2
1778
t. 11

LIBRARY
NOV 1 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

1018415

TABLE
DES LETTRES
Contenues dans ce Tome cinquieme.

LETTRES de Me. de MAINTENON à M. le Duc de NOAILLES.

LETTRE I--LXXXIX. *De Madame de Maintenon.* page 1
De M. Bâville. 180
XC -- CI. *De Madame de Maintenon.* 181
De M. l'Abbé de Polignac. 214
CII -- CXXIV. *De Madame de Maintenon.* 216
CXXV. *Réponse du Duc de Noailles.* 263
CXXVI. *De Mad. de Maintenon.* 264
CXXVII. *De la même.* 265
CXXVIII. *De la même.* 266
CXXIX. *De la même.* 267
CXXX. *Du Duc de Noailles.* 268
CXXXI. *De la Duchesse de Noailles.* 269
CXXXII. *De Mad. de Maintenon au Duc de Noailles.* 271

LETTRES de Me. de MAINTENON à diverses Personnes.

LETTRE I. *A M. le Maréchal de Tessé.* page 272
II. *A M. le Maréchal de Chateau-Renaud.* 274
III. *A Mad. de Montgon.* 276
IV. *A la même.* 278
V. *Au Roi d'Angleterre.* 279
VI. *A M. le Duc de Beauvilliers.* 280
VII. *A M. le Marquis de St. Mexant.* 281
VIII. *A M. l'Abbé de Glapion.* 282

Fin de la Table.

LETTRES

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
A M. LE DUC DE NOAILLES. (1)

LETTRE I.

Samedi au ſoir.

VOILA donc Athalie encore tombée ! le malheur pourſuit tout ce que je protege & que j'aime. Me. la D. de Bourgogne m'a dit qu'elle ne réuſſiroit pas, que c'étoit une

---

(1) Adrien-Maurice, Comte d'Ayen, Duc de Noailles, Pair & Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi & de la Toiſon d'Or, Miniſtre d'Etat, né à Paris le 29 Septembre 1678, Mouſquetaire en 1692, marié à Mlle. d'Aubigné le 31 Mars 1696.

piece fort froide, que Racine s'en étoit repenti, que j'étois la ſeule qui l'eſtimoit, & mille autres choſes qui m'ont fait pénétrer, par la connoiſſance que j'ai de cette Cour-là, que ſon perſonnage lui déplaît. Elle veut jouer Joſabeth, qu'elle ne jouera pas comme la Comteſſe d'Ayen: elle fera pourtant tout ce que je voudrai. Je lui ai répondu que ce n'étoit pas à elle à ſe contraindre dans un divertiſſement que je n'avois imaginé que pour elle. Elle eſt ravie, & trouve Athalie merveilleuſe. Jouons-la, puiſque nous nous y ſommes engagés : mais, en vérité, il n'eſt point agréable de ſe mêler des plaiſirs des Grands: vous faites auſſi ces choſes-là trop parfaites, trop magnifiques, trop dépendantes d'eux. L'année prochaine, nous prendrons un autre tour : en attendant, il faudra que la C. d'Ayen faſſe Salomith : car ſans compter ce qu'on doit à Me. de Mailly qu'on fait venir pour jouer Athalie, je ne puis me réſoudre à voir la Comteſſe d'Ayen jouer la furieuſe. Bon ſoir, mon cher neveu ; nous nous étions promis des plaiſirs, & voilà des dégoûts. Je ne ſais comment étoit le monde avant moi : mais depuis que je le connois, il eſt bien comme cela.

LETTRE II.

A St. Cyr, 11 *Décembre* 1708.

SI l'on veut vous écrire, Monſieur, il faut venir ici : à Marly, ma chambre eſt remplie de quinze ou vingt Dames qui ne gardent pas le ſilence. Me. la D. de Bourgogne eſt mal depuis quelques jours : elle a vomi, & ſans indigeſtion : car on pourroit quelquefois l'en ſoupçonner, ſans avoir même mauvaiſe opinion de ſon eſtomac. La C. d'Eſtrées meurt de peur que ce ne ſoit une groſſeſſe : & elle en a les yeux plus égarés que jamais : à cela près, c'eſt la Fée de notre Cour : elle engagea hier Monſieur, qui languiſſoit dans ma chambre après le dîné retardé par le Conſeil, à jouer au *trou Madame :* elle fut admirable : & les louanges ſe partagerent entr'elle & la Ducheſſe de Guiche. Je ne vous fais point le détail de nos occupations. Je crois que vous recevez autant de relations de ce qui ſe paſſe à notre Cour, que nous en recevons des aventures de la vôtre. Il faut qu'à Orléans il y ait de mauvaiſes harangues de pere en fils : il y a quinze ans que j'en entendis de pa-

reilles à celle qui a déconcerté la gravité du Roi d'Efpagne. Deffiner eft un très-joli plaifir : mais écrire eft un plaifir utile : je voudrois que nos Princes ne regardaffent l'un que comme le délaffement de l'autre : il n'eft point indifférent aux Rois d'écrire bien & facilement : Mr. le Duc de Bourgogne écrit avec goût, le Roi d'Efpagne de fort bon fens, M. le Duc de Berry fort mal : il devroit agacer les Dames du Palais, avec lefquelles il auroit bien à faire *d'avoir le dernier.* Je vous prie, mon cher Comte, de faire mes très-humbles compliments au Roi d'Efpagne. Je me fuis toujours intéreffée à lui : mais fes vifites dans mon cabinet m'ont donné une tendreffe, dont je me ferois bien paffée. A propos de tendreffe, je ne puis oublier la fcene de Sceaux, où nos Princes en firent éclater une fi touchante les uns pour les autres : quoiqu'il leur en ait coûté, j'en ai été ravie : je n'aurois jamais cru qu'on pût être Prince & fenfible. Adieu, je n'écris point à M. le Maréchal : mon projet eft de n'écrire qu'une lettre à la fois à votre Cour ambulante : j'en excepte les Princes, à qui il faut bien des exceptions. Je vous prie de faire mille amitiés pour moi à Moreau (1). Je ne vous dis rien

(1) Muficien de St. Cyr.

pour vous : vous ſavez ſi je vous eſtime, ſi je vous aime, ſi je vous goûte.

Je ne vois point de ſablon d'Etampes : vos projets ſont-ils déja renverſés ? Nous ſommes bien contents du maître Eſpagnol que vous nous avez donné : le Roi prétend qu'il parle fort bien, & moi, qu'il montre encore mieux : voilà ſa fortune faite, ſi ceci va juſqu'à Paris. Le retour de M. le C. de Noailles me conſolera de votre abſence : mais aujourd'hui, je ſens très-fort que tout me manque, le pere, l'oncle & le neveu.

LETTRE III.

19 *Décembre* 1700.

VOs bouts-rimés ſont venus fort à propos : nous commencions à nous laſſer de l'uniformité de nos ſoirées, paſſées à deſſiner ou à jouer au brelan. Le Roi d'Eſpagne a quelque goût pour les jeux d'eſprit : nos autres Princes l'auroient auſſi ſans ces malheureuſes cartes, qui, ſans donner de grands plaiſirs, dégoûtent de tous les autres. Peu s'en fallut que nous ne trouvaſſions un bon Poëte en M. d'Hudicourt. M. de Noailles rend de très-

bons offices à la jeunesse : car il ne perd pas une occasion de dire à ces Princes la vérité. Je crains, mon cher Comte, que ce voyage ne vous donne pas les agréments sur lesquels vous aviez compté : mais si vous vous y ennuyez, un autre y mourroit d'ennui. Je vous supplie de faire mes très-humbles remerciments à M. le D. de Berry : il ne m'écrit point, & il m'envoye du Cotignac : je vois bien que c'est un homme solide, & il en verra bien à qui cette solidité plaira, & qui aimeront mieux, tout Prince qu'il est, des cadeaux que des compliments. Il est ici grand bruit des belles, bonnes & tendres lettres de M. le D. de Bourgogne : j'en ai reçu une de notre Cardinal, qui de Rome a le courage de me gronder sur le Carnaval que Me. de Bourgogne passa il y a un an : il n'oublie pas nos péchés. Il doit partir le lendemain des fêtes. Qui auroit cru que nous l'aurions cet hyver, & que nous ne vous aurions pas ? Après cette belle réflexion, il faut vous donner le bon soir. J'ai un assez grand rhume, dont j'ai un assez grand soin, de peur qu'il ne m'empêche d'aller à St. Cyr. Du reste, je vois que c'est vous, qu'on a à sept heures du matin : car je n'ai presque plus personne, depuis que mon Ecuyer

me manque. Me. la Maréchale eſt exceſſivement ſérieuſe.

LETTRE IV.

A St. Cyr, 21 Décembre.

VOus vous éloignez, Monſieur le Comte : & la rareté de vos lettres nous le dit aſſez. Un eſprit & un cœur délicat trouveroient bien à diſcourir là-deſſus : mais ces belles choſes arriveroient peut-être trop tard : mon expérience à la Cour m'a appris que rien n'y étoit plus rare que l'à-propos : & croyez-vous qu'à la vôtre, l'égalité de l'humeur ſuive l'uniformité des occupations ? Que vos ſoirées doivent être longues ! on demande ici pourquoi votre muſique ne ſe mêle pas de les égayer & de les accourcir. Les bouts-rimés ſont jolis, & d'un joli différent, l'un malgré le ſublime, & l'autre en dépit du burleſque : vous ſavez que je me connois en ce dernier genre : tous deux ont fort bien réuſſi. Me. d'Hudicourt ne m'a pas paru moins ſenſible à la poéſie de ſon fils, qu'elle le fut aux promeſſes du Cardinal d'Eſtrées que ſon fils l'Abbé ſeroit un Pere

de l'Eglife. Notre commerce eft moins agréable que je ne l'avois efpéré : l'abfence eft plus difficile à fupporter que je ne l'avois cru : & voilà de ces mécomptes que le cœur fait toujours. De qui me demandez-vous des nouvelles ? C'eft fans doute des Dames du Palais : c'eft votre foible ; il faut y compatir. Me. de Dangeau deviendra auffi merveilleufe au Tric-trac qu'elle l'eft dans tout le refte. Me. de Roucy nous menace d'un enfant : Me. de Nogaret eft enfin groffe : Me. d'O garde le lit depuis l'abfence de fon mari, pour regarder la place où il étoit, & pour s'écrier : Hélas ! il n'y eft plus. A ce foupir, on étouffe, on brûle des aîles de perdrix, on appelle Gervais, on eft tantôt une colombe, tantôt une Bacchante. Que vous dirai-je de la groffeffe de Me. du Châtelet, de la maigreur de l'indolente Lévy, du teint incarnat de Me. de Montgon, des rires éclatants de la Comteffe d'Eftrées, & du fauffet de Me. d'Ayen, de la goutte de la Dame d'honneur, & de l'adreffe de la Dame d'atour à tourner le fufeau ? Voilà, mon cher Comte, notre petite Cour, qui s'affemble le jour dans mon cabinet autour d'une jeune Princeffe qui croît en taille à vue d'œil, & imperceptiblement en mérite. Vos boîtes de

Cotignac auroient admirablement figuré aux noces de Mlle de Normanville (1), si je n'avois le bon sens de jetter le festin sur M. de Chamillart. Mes compliments à M. le Maréchal. Il aura une lettre à son tour : mais je crois qu'aujourd'hui c'étoit le vôtre, & que ma tendresse m'a trompée.

LETTRE V.

7 Janvier 1701.

QUe de réflexions à faire, mon cher Comte ! M. de Barbezieux meurt à la fleur de son âge, dans une très-grande fortune, & à la veille d'une fortune encore plus grande (2). Il n'a qu'un moment pour se préparer à paroître devant Dieu : concevez bien ce que c'est que ce moment pour un Ministre : & ce moment, l'habitude de penser plutôt au frivole qu'à

(1) Née en 1680, élevée à St. Cyr, attachée à Me. de Maintenon, mariée en 1700 à M. le Président Brunet, morte en 17...

(2) Ce mot détruit tout ce que les Historiens de Louis XIV ont dit de la disgrace qui menaçoit M. de Barbezieux.

l'essentiel, le fait partager avec une scandaleuse inégalité entre le Testament & la Confession.

On ne sait encore qui aura sa place : vous l'apprendrez avec cette lettre : ces places-là ne restent pas long-temps vuides.

Me. la C. d'Ayen a eu quelques accès de fievre, & un léger soupçon de grossesse. Me. la Maréchale, contre mon avis, n'a pas voulu la quitter.

Si vous pensez à moi, d'où vous êtes, vous voyez à-peu-près ce que je fais. Je vous écris dans des moments de repos qu'il faut prendre à la volée : Me. de Dangeau va dîner avec moi, & peut-être Me. d'Hudicourt, qui nous demandera raison de tout ce que nous ne mangerons pas : je m'en impatienterai : & Me. d'Hudicourt rougira de mon impatience : & j'en rougirai par imitation & par orgueil. Les Princesses qui ne sont point à la chasse, arriveront, suivies de leur cabale, & attendront chez moi le retour du Roi pour dîner : je ne prendrai pas plus de part à ces visites que j'y en ai : les chasseurs reviendront en foule, & feront tout à la fois l'histoire de leur chasse, sans nous faire grace d'une circonstance : on ira dîner : Me. de Dangeau demandera, en

bâillant, un triƈtrac, &c. voilà comme on vit à la Cour : mais nous n'avons point à tout cela ce charmant Comte d'Ayen, qui fait avec tant d'eſprit tant d'efforts inutiles pour nous en donner.

La C. d'Eſtrées devient une très-jolie femme : tout ce qu'elle fait, elle le fait avec grace : elle avoit promis peu d'eſprit, & de temps en temps elle en fait voler juſqu'à nous des étincelles qui nous préparent à tout : elle eſt naturelle, gaye, Sage, polie : plût à Dieu que ma niece lui reſſemblât ! il feroit ſi aiſé à cette pareſſeuſe d'être quelque choſe de plus !

La D. de Guiche ſe contente d'être belle : elle ne met pas aſſez dans le commerce : eſt-ce pareſſe ? eſt-ce prudence ? eſt-ce modeſtie ? eſt-ce dédain ?

Adieu, Monſieur : mes très-reſpeƈtueux compliments à nos Princes ſur la nouvelle année : il faut bien ſuivre la coutume, quoique je ne me ſente point cette tendreſſe, qui tranſporte tout le monde, le premier jour de l'an.

LETTRE VI.

11 *Janvier* 1701.

VOus ferez bientôt en Efpagne, & nous aurons rarement de vos nouvelles : il n'y a que des volumes qui puiffent nous en confoler. Commencez depuis le moment que vous monterez dans ce carroffe gravement traîné par fix mules, & que vous vous mettrez dans ce ftrapontin, s'il y en a dans les carroffes d'Efpagne. Dites-nous les moindres détails : tout ce que fait le Roi d'Efpagne intéreffe fort celui de France, & tout ce que vous faites ne m'eft point indifférent. M. le D. d'Harcourt fait une fi grande figure, & a par conféquent tant d'affaires, que je n'ofe prefque plus lui écrire, & encore moins efpérer qu'il me réponde. Pour le Marquis de Sezannes, je le prie de continuer comme il a commencé : fes lettres feront fa cour auffi-bien que fa perfonne. Ne nous oubliez affez, pour vous borner aux chofes importantes : nous voulons des détails : comment le Roi eftil vêtu ? à quelle heure mange-t-il, fe couche-t-il, fe leve-t-il ? A qui parle-t-il

ſe plus ſouvent ? à qui le plus volontiers ? Quel temps donne-t-il aux affaires ? quel à ſes plaiſirs ? Eſt-il gai ? s'ennuye-t-il autant qu'il convient à un Eſpagnol & à un Roi ? en un mot, tout ce que vous verrez : rien ne ſera au-deſſous de notre attention : car certainement on s'intéreſſe bien à ſon bonheur. Pour acquitter ce que j'emprunte de vous, je voudrois vous inſtruire de tout ce qui ſe paſſe ici ; mais il y a ſi peu de choſes où vous preniez part : le Roi, que vous aimez tant, ſe porte à merveille : je le trouve au comble de la gloire par la confiance que les Eſpagnols ont pour lui : rien n'eſt plus flatteur que de ſe faire aimer après s'être fait craindre. Adieu, mon cher Comte : je me porte bien auſſi : je ne ſuis point au comble de la joie : je n'ai pourtant rien qui doive vous inquiéter : vous voyez que je compte ſur votre amitié.

LETTRE VII.

14 *Janvier* 1701.

VOici bien des *pourquoi*, parce que le Roi d'Efpagne les aime. Donnez-les à propos. Nous n'entendons plus parler que de morts ou de mourants. Le pauvre Bontems eft tombé dans une maniere d'apoplexie : fans pourtant avoir perdu connoiffance : nous en fommes tous bien attriftés.

Je ne me fouviens guere de ce que je vous ai écrit fur l'amitié que vous avez pour moi : je vous affure que j'en ai pour vous beaucoup plus que je ne vous le dis. J'en ai dit davantage à Me. la P. de Conti : & vous auriez été content des louanges férieufes que nous chantâmes en *duo*. Je vous adreffe le remerciment que je fais à M. le Duc d'Harcourt fur la diftinction qu'il vous a procurée : quand il n'auroit pas penfé à moi, je me tiens en droit de prendre part, & de remercier de tout ce qui vous arrive d'heureux : cette phrafe m'a la mine d'être irréguliere : mais nous n'y regardons pas de fi près. J'écris fur le dos de M. de Pontchar-

train, qui parle fort haut & fort vîte, & qui, quoiqu'il ne dise pas grand'chose, me cause bien des distractions. J'attends vos relations avec impatience : elles amuseront celui que vous voudriez divertir par toutes sortes de personnages. Adieu. On m'assure que notre Cardinal revient chargé de la confiance du Pape, qui lui a marqué une estime particuliere.

LETTRE VIII.

A Versailles, ce 26 Janvier 1701.

SI l'on nous a dit vrai, vous êtes présentement sur des mules, peut-être assez fantasques pour broncher sous un Roi d'Espagne, encore plus volontiers sous un Comte d'Ayen. Cette voiture me paroît assez ridicule, & je le dirois, si elle n'étoit Espagnole : rien ne l'est davantage que ces marches-là quand elles sont sérieuses ; & cependant on ne peut pas toujours rire : on est mouillé, crotté, pénétré de froid, & souvent environné de ceux qu'on aime le moins. Votre Poëte est bien aussi embarrassé-là, qu'à suivre des cochers ; mais vous joindrez les carrosses, & alors votre place si

honorable ſe fera ſentir. Notre Roi d'Eſpagne ſoutiendra tous ces événements avec ſon ſang froid, & ne perdra pas cette gravité dont il a été affublé dès le ventre de Me. ſa mere. Vous faites très-bien d'épargner à la vôtre le louage de ces mules : effectivement cet argent-là n'eſt pas trop bien employé. Me. la Ducheſſe de Guiche eſt allée à Fontainebleau au-devant de M. le Cardinal. J'eſpere le voir demain au matin, & dîner enſuite avec lui chez M. de Chamillart, qui ne paroît pas enflé de ſa grandeur. Je crains qu'elle ne lui coûte cher. Vous avez raiſon de regarder la liberté comme le plus grand bien dont les hommes puiſſent jouir : ils n'en ſont pas toujours les maîtres : & ce qu'on peut faire de mieux quand le corps eſt enchaîné, eſt de mettre ſon cœur & ſon eſprit en liberté : j'en uſe ainſi préſentement. Je garde Me. la Ducheſſe de Bourgogne ; & pendant qu'elle écrit à M. ſon mari, j'écris à mon cher neveu, ou plutôt à mon cher ami : ce qui va chez moi bien loin devant les parents. Montrez cet endroit de ma lettre au Duc d'Harcourt, & qu'il voye la ſérieuſe eſtime que j'ai pour vous.

LETTRE IX.

Ce 29 Janvier 1701.

VOs relations & vos lettres m'ont fait pleurer, en me remettant devant les yeux la séparation que je comprends avoir été bien trifte: mais il ne tiendra qu'au Roi d'Efpagne de donner la joie de le revoir. Il eft vrai que je fens une grande tendreffe pour lui : vous favez qu'elle eft défintéreffée, & que je ne fuis pas flatteufe. Je fis une grande imprudence de le convier à paffer les foirées dans mon cabinet : car s'il étoit parti de fon aîle, je n'aurois point connu tout ce que je vis en lui de vertu, de bonté, d'efprit, de douceur, & tout ce que vous admirez. Les Efpagnols font fort heureux de l'avoir : & il paroît qu'ils le fentent bien. Remerciez-le de l'honneur qu'il me fait de fe fouvenir de moi. Je voudrois qu'il pût voir l'état de cet appartement qu'il connoît. Les Dames lifent votre relation ; l'une pleure de tendreffe, & l'autre fe réjouit de tout ce qui revient de lui : la D. de Bourgogne rappelle toutes fes complaifances, & Monfieur, le plaifir qu'il pre-

noit avec elle. Le Roi n'a pas cessé de lui écrire depuis que sa lettre lui a été rendue. Je vous écris pour vous parler de lui : & je ne pense pas qu'on puisse en être plus occupé. Je suis ravie de tout ce que vous & le Duc d'Harcourt m'en dites, & je crois avec vous que ce sera un grand Roi. Dieu le bénira, car il l'aime, & le servira toute sa vie. Le Roi trouve très-bon que vous vous habilliez à l'Espagnole, & que vous fassiez tout ce qui peut plaire au Roi d'Espagne. Votre relation n'est point trop longue, & nous ne pouvons entendre trop parler des moindres détails de tout ce qui le regarde. M. le C. de Noailles arriva hier au soir : j'ai dîné avec lui chez M. Chamillart. S. E. m'a dit que la Princesse de Savoye est fort jolie : il la trouve petite ; mais par la mesure que Me. la D. Royale envoye, elle est plus grande que Me. la D. de B. ne l'étoit à son âge. Je voudrois savoir des nouvelles qui pussent réjouir le Roi ; car il sera ravi encore long-temps d'entendre parler de ce pays-ci. On va passer les jours gras à Marly : il y aura trois Bals. Me. la D. de B. danse beaucoup mieux que l'année passée : la Dame de Carreau danse très bien : mais elle n'a plus celui qui la menoit, & il n'est pas aisé

à remplacer. Mlle. de Bournonville eſt très-jolie : le Roi a condamné la C. d'Eſtrées à danſer au Bal par la diſette où l'on ſe trouve. La Princeſſe de Conti a déclaré qu'elle ne danſeroit plus, & les Dames de ſa cabale ſuivent ſon exemple. Eſt-ce de Monſeigneur que vous me demandez des nouvelles? car le nom étoit un peu difficile à lire : il eſt en parfaite ſanté, & j'en ſuis plus contente que jamais : j'ai de grandes raiſons pour cela. Nous irons peu à Marly ce Carême, parce que le Roi a de la peine à donner de la viande à tant de gens. Nous irons à Meudon, où les ſéjours ſont plus courts, & pour faire plaiſir au Seigneur du Château, qui, en vérité, mériteroit de plus grandes complaiſances. M. le Cardinal nous apporte deux Jubilés, qu'on donnera en différents temps : il faut aller à Paris pour gagner celui de l'année ſainte. Votre oncle, Courtiſan alerte, qui connoît la peine que le Roi auroit à y aller, a demandé une diſpenſe au Pape : il l'a accordée : mais nous ne ſavons encore ſi elle ne feroit que perſonnelle, & ſi la Cour n'y a point de part. Il faudroit que nous allaſſions tous paſſer quinze jours à Paris : ce qui ne laiſſeroit pas d'être aſſez incommode. Le Roi a Trianon en tête : la façon de parler

n'eſt pas aſſez reſpectueuſe : mais elle n'eſt que pour vous. Il compte donc d'y aller cet été, & je n'en crois rien. Mes compliments à M. le Duc d'Harcourt. Je vous ai donné tout mon temps, dans l'eſpérance que ma lettre amuſera peut-être un moment le Roi d'Eſpagne. Je répondrai au premier jour à Mr. l'Ambaſſadeur. Dites, s'il vous plaît, à M. le Marquis de Sezannes que ſa lettre m'a fait plaiſir, & que je le prie de continuer. Adieu : il eſt dix heures, & je ſuis encore debout : & tout cela, pour ce Roi, à qui je deſire tout ſorte de bonheur ſans mêlange de peine : ce qui n'eſt guere poſſible.

LETTRE X.

A Marly, ce 6 Février 1701.

TOut le monde eſt au Bal, & je profite avec plaiſir du temps qu'on me laiſſe pour vous entretenir un peu. J'ai eu l'honneur d'écrire au Roi d'Eſpagne ; mais Me. la D. de B. qui lui écrivoit auſſi, ne m'a pas laiſſé le temps de vous adreſſer nos lettres. Vous voilà tout Eſpagnol : vous ne quittez pas le Roi, & vous avez pris l'habit. Je vous aſſure que vous faites fort

bien votre cour au Roi de France, & qu'il eſt bien ſenſible à ce qu'on fait pour aider ce Prince à s'accoutumer à des manieres toutes nouvelles pour lui. M. le D. de B. écrit aujourd'hui pour demander au Roi d'aller à la guerre : ne montez pas ſur votre mule, à cette nouvelle : il y en aura aſſez pour vous, ſi nous l'avons : car pour moi, j'en veux douter juſques à ce que M. le Duc d'Harcourt, mon oracle, me l'annonce. Le Roi n'a point encore dit ſi M. le Duc de Bourgogne ira : en attendant, il eſt aſſiégé par les eaux à Dax. Mandez-moi ſi nos Princes s'écrivent. Que vous dirai-je de la Cour ? j'aurois grand beſoin de vous dans toutes les nouvelles tracaſſeries que j'ai ſur les bras. Je ſuis fâchée contre Me. la D. de Noailles ; je n'admire plus la C. d'Eſtrées ; j'ai querellé Me. d'O ; Me. d'Hudicourt eſt brouillée avec moi : tout cela en un jour. Voilà le fait, Monſieur le Comte, & je n'ai pas le courage de vous en raconter les raiſons : je me flatte que vous feriez aſſez dénaturé pour être pour moi. Adieu, je vous donne le bon ſoir : & je vous prie de faire mes compliments à M. le Duc d'Harcourt. Il ne faut pas que M. le Marquis de Sezannes ſe rebute de m'écrire. Me. d'Arpajon n'eſt pas bien :

mais il en recevra des nouvelles plus précises par sa famille.

LETTRE XI.

11 *Février.*

MR. de Torcy vient de me dire qu'il a retenu les lettres que je lui avois envoyées pour le Roi d'Espagne pour vous, parce que vous les aurez plutôt par ce courier, que vous ne les auriez eues par la poste. Que je trouve qu'on est longtemps sans en avoir des vôtres, & que je suis éloignée d'oublier les absents que j'aime ! Je vous regrette plus que jamais : car j'ai plus de temps pour vous entretenir. Je crois vous avoir dit que j'ai disgracié la plupart des Dames du Palais : les sérieuses ne sont point ici : les autres ignorent ma solitude : de maniere que je suis assez seule : je n'aurois pas avec vous la vanité de cacher mon état : nous aurions quelques conversations aussi agréables que celles que je perds. Je crains que tout ne soit raccommodé avant votre retour. Je m'ennuye aussi de ne pas savoir tout ce que fait le Roi d'Espagne, & je m'attends à une longue relation. Il

doit être content du ſoin qu'on prend ici de ſes affaires : elles doublent les Conſeils, & le Roi n'en eſt point fâché. Si après tout cela, nous n'avions point la guerre, nous pourrions peut-être nous promener le matin. Nous allons à Meudon; & s'il faut faire le Jubilé à Paris, nous paſſerons quinze jours à Meudon, d'où l'on ira faire ſes ſtations. Votre muſique eſt en faveur. Le Duc de B. veut aller à la guerre, & le Roi y conſent. Le Prince d'Orange ne ſe porte pas bien; & je prétends qu'on peut en conſcience deſirer ſa mort : j'y ajoute ſa converſion : ainſi il ne doit pas s'en plaindre. Je vous embraſſe, mon cher neveu. Mille amitiés à M. le D. d'Harcourt : c'eſt par diſcrétion que je ne lui écris pas.

LETTRE XII.

5 *Mars.*

C'Eſt miracle que ce que nous voyons entre les Eſpagnols & les François. Dieu tourne les cœurs comme il lui plaît, & ſelon ſes deſſeins. Je ſuis ravie de tout ce que vous me mandez du Roi d'Eſpagne, & je n'en ſuis point ſurpriſe : mais

je voudrois bien qu'au milieu de ses grandeurs, il ne mourût pas de faim. On mande qu'il n'a ni pain ni vin, & qu'il ne s'accoutumera jamais à la nourritute qu'on lui présente. Je voudrois bien lui en envoyer: car nous comptons pour beaucoup la bonne chere. Quand reviendrez-vous? L'entrée se fera-t-elle bientôt? Songez-vous bien que s'il y a de la guerre, vous ne ferez que passer à la Cour? Vos lettres deviennent si rares, qu'il n'y a plus de plaisir à vous écrire. Notre pauvre D. de Guiche se consume dans la crainte de la guerre, & ne veut point attendre à s'affliger. L'idée que j'ai du Duc d'Harcourt est très-convenable à tout ce que vous me mandez : c'est un honnête & habile homme : adieu : je vous quitte pour lui écrire.

P. S. Mettez-moi aux pieds du Roi, & assurez-le qu'il n'a point de sujette plus attachée à lui. Je n'ose lui écrire souvent, quoiqu'il me l'ait permis. Il a écrit une belle & bonne lettre à notre Roi, qui me paroît y répondre avec empressement.

LETTRE

LETTRE XIII.

11 *Mars.*

IL eſt temps de fixer votre abſence : je n'aime plus votre commerce, parce qu'il devient trop rare. Vous recevez trois lettres de moi à la fois : vous m'y répondez : & je ne me ſouviens point du tout de ce que je vous ai mandé. Nous ſommes ravis de ce qui nous revient de votre Roi : il eſt aimé tendrement ici. Je travaille à lui envoyer le portrait qu'il m'a ordonné : voici deux après-dînées que je reviens de St. Cyr pour obliger le Roi à ſe faire peindre. La goutte eſt venue à notre ſecours ; & ſans elle, nous ne l'aurions pas tenu trois ou quatre heures. Faites-moi bien valoir auprès du Roi d'Eſpagne de l'aimer mieux que St. Cyr, que j'aime pourtant plus que jamais. La tendreſſe, qui eſt entre les Eſpagnols & les François, eſt un vrai miracle. Dieu tourne les cœurs comme il lui plaît. Il faut bien les aimer pour leur pardonner la guerre qu'ils nous attirent : car on n'en doute preſque plus ici. Vous n'aviez pas beſoin de la faveur pour en connoître les

ſuites. Vous avez été gelé de froid ſur un ſtrapontin, pendant que votre Poëte étoit dans le fond d'un bon carroſſe : je voudrois le ſervir, mais il faut trouver quelque conjonćture : je n'ai pas entendu parler de la famille. Adieu : ne reviendrez-vous pas bientôt ? la joie que j'aurai de vous voir ſera bien diminuée, en enviſageant un ſecond adieu. Nous avons penſé perdre M. Fagon, & j'en ai été bien allarmée. Le Roi d'Angleterre s'en ira, je crois, bientôt en l'autre monde, où il ſera mieux qu'en celui-ci : & la pauvre Reine pleurera ſeule. Adieu, mon cher Comte : je n'oſe écrire à M. le Duc d'Harcourt par diſcrétion. Que les grandes places ſont éloignées du bonheur & de la paix !

LETTRE XIV.

20 *Mars.*

QUel ſpećtacle nous venons d'avoir, mon cher Comte ! Monſeigneur aux portes de la mort, le Roi ſaiſi de douleur, toute la Cour dans les larmes. Il eſt très-bien revenu, parce qu'il a été ſecouru très-promptement, & M. Fagon

eſt perſuadé que cet accident ſera ſans retour. J'en ſuis préſentement plus malade que lui.

LETTRE XV.

A St. Cyr, ce 14 Mai.

ME. la Comteſſe d'Ayen m'a dit qu'on ne pouvoit vous écrire que très-rarement ; & je crains que par la même raiſon vous ne puiſſiez auſſi nous donner de vos nouvelles auſſi ſouvent que je voudrois en recevoir. J'en ai d'autant plus d'impatience, que M. le Maréchal me dit hier au ſoir que vous vous étiez arrêté dès votre ſeconde journée. Il faut vous guérir de préférence à tout. Selon ce qu'on nous mande d'Allemagne, M. de Villars eſt avec M. de Baviere. M. le Maréchal de Villeroi a pris Tongres. Le départ de M. le Duc de Bourgogne n'eſt pas encore fixé : Me. ſa femme s'eſt véritablement bleſſée : on dit que la Maréchale de Cœuvres eſt groſſe. Je paſſe mes journées à St. Cyr, & je ſuis peu inſtruite des nouvelles de la Cour. Duché m'a fait des reproches de ce que je ne l'employe pas pour les hiſtoires que je deſire : je lui ai mandé de

s'en prendre à vous. Athenais eſt fort agréable : je l'ai fait lire pendant mon dîner, plutôt pour mon amuſement que pour en faire un examen. Nous irons à Marly le jour de l'Aſcenſion : il n'y viendra aucune Noailles, & le Patriarche ſera ſeul : ce qui eſt bien triſte, ayant le malheur d'une ſi nombreuſe famille : mais elle va à Paris pour faire une belle entrée au Palais pour le procès de Me. la D. de Guiche. La fievre a changé de conduite : je ne l'ai plus quarte : elle vient à ſept heures tous les ſoirs, mais légere & courte. On tue beaucoup de fanatiques, & on eſpere en purger le Languedoc. Adieu, mon cher Comte ; ſervez Dieu & le Roi, & aimez-moi toujours, puiſque vous vous y êtes engagé contre toutes ſortes d'apparences.

LETTRE XVI.

A St. Cyr, ce 25 Janvier 1702.

IL y aura demain quinze jours que je ſuis enrhumée & en ſpectacle aux Courtiſans, aux Médecins, aux Princes, careſſée, ménagée, blâmée, chicanée, tourmentée, conſidérée, accablée, dorlotée,

contrariée, tiraillée. Vous appliquerez, à votre loiſir, chacun de ces termes, & vous avez aſſez de connoiſſance de mon état pour trouver leur place. J'aimerois encore mieux, mon cher Duc, que votre convoi fût arrivé à bon port. Vous voilà donc déja en mouvement, & apparemment pour long-temps : encore eſt ce le mieux qui nous puiſſe arriver : car il y a en Eſpagne des révolutions qui font tout craindre. D'un autre côté, on doit beaucoup eſpérer de la ſituation où ſont les eſprits de Barcelone, ſi l'on nous dit vrai. Je crains toujours l'envie qu'on a de dire des choſes agréables : je compterai ſur ce qui m'en reviendra par vous. Je ne trouve rien à vous mander de la Cour. M. le Maréchal de Noailles ne vous laiſſera rien ignorer. Il quitta hier le Roi pour aller voir repréſenter *Joſeph:* Me. votre mere n'en auroit pas autant fait ; & dès qu'on quitte ce pays-ci, on ne peut plus répondre de ce qui s'y paſſe. Nous allons demain à Marly. Madame la Ducheſſe de Bourgogne y danſera, & j'y prendrai médecine : cependant je ne l'envierai point. Le Roi eſt un peu enrhumé. J'ai entrevu pluſieurs fois Me. votre femme. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE XVII.

A St. Cyr, 4 Mars.

Vous connoiſſez, Monſieur le Comte, la paſſion que j'ai pour St. Cyr: mais vous ne ſavez peut-être pas dans quel détail j'entre ſur l'éducation des Demoiſelles. Il faut les occuper dans une claſſe depuis le matin juſques au ſoir, & cela n'eſt pas facile pour les filles qui ont dix-huit ou vingt ans. Vous avez vu tout ce que j'ai imaginé pour remplir leur mémoire de belles & bonnes choſes, ou du moins d'innocentes. Mr. l'Abbé de Choiſy a eu la complaiſance pour moi de faire des hiſtoires, très-agréablement écrites, & qui leur donnent des exemples de vertu : il a fait la vie de David, celle d'Eſther : nous avons, ce me ſemble, Clotilde, Arſenius, & pluſieurs autres dont je ne me ſouviens pas trop, mais qu'il ſeroit aiſé de vous montrer dans la tête de mes filles. Je vous conjure de vous défaire pour un moment de ce goût exquis qui vous fait dédaigner tout ce qui n'eſt pas trop délicat, de ce deſir de perfection que vous voulez en tout & que vous au-

rez peine à trouver, & de deſcendre pour l'amour de moi, non à des contes de Fées ou de *peau d'âne*, je n'en veux point, mais à lire *la Cour ſainte*, (du P. Cauſſin) remplie d'hiſtoires touchantes, agréables, véritables, & telles que je les voudrois, ſi elles étoient mieux enchâſſées, ou abſolument détachées : ce qui ſeroit, à mon avis, le plus aiſé : car il eſt impoſſible de lire ce livre, dont le déſordre des matieres, la confuſion des temps, la groſſiéreté de certaines expreſſions, la baſſeſſe des autres, les digreſſions inſupportables, & mille autres défauts qui vous feront l'effet de l'émétique, ne permettent pas de faire uſage. Pour moi, je n'en ai ſoutenu que cinq ou ſix pages, & je meurs de peur que vous n'en puiſſiez lire davantage. Venons au fait. N'avez-vous pas ſous votre protection quelque bel-eſprit qui eût un appétit égal à ſon mérite, & qui n'eût point un revenu égal à ſon appétit ? De mon temps cela n'étoit pas ſans exemple. Eh bien ! je voudrois qu'il voulût me faire de petites hiſtoires bien choiſies, qui en divertiſſant de jeunes perſonnes, ne leur laiſſaſſent dans l'eſprit que des choſes vraies & raiſonnables, qui leur montraſſent le vice puni tôt ou tard, & la vertu récompenſée ? Je ne vou-

drois pas qu'il y eût du merveilleux: car je connois le danger qu'il y a de ne pas accoutumer l'esprit à des mêts simples. Je voudrois que vous fussiez le maître du choix des sujets : je voudrois que vous payassiez ces histoires, à tant la piece, à mesure qu'on les feroit. Je sens bien qu'avec de l'argent, on n'a pas du parfait, & que l'esprit ne se vend pas. Mais vous traiteriez cela de maniere à n'avoir pas à payer un travail mercenaire; & vous envelopperiez de toutes vos politesses les vues grossieres que je vous propose. En voilà assez pour être entendue. Cette petite liste des histoires de la *Cour sainte* vous en donnera une belle idée. J'apprends que vous vous portez mieux: je ne sais si je dois m'en réjouir.

LETTRE XVIII.

5 *Mars.*

JE vous envoye cent louis pour Mr. Duché, & le brevet d'une pension de mille francs que le Roi lui donne: & vous y pouvez joindre ma promesse d'une pension de moi de cinq cents francs, si vous jugez qu'il en ait besoin, & s'il veut bien

la prendre. Bon ſoir, M. le Comte : faites travailler notre bel eſprit à *Debora* il faut l'avoir de bonne heure.

Madame la Ducheſſe de Bourgogne envoye cinquante louis à M. Rouſſeau : elle en voudroit donner davantage, & ne veut pas qu'on la remercie.

LETTRE XIX.

A St. Cyr, 6 Mai.

JE voudrois un commerce de lettres avec vous, M. le Comte : mais de quoi ſeroit-il rempli ? nous n'oſons traiter les affaires ſérieuſes : nous n'aimons point les bagatelles : nous en ſommes même aſſez mal inſtruits : je ne ſuis point ſavante : vous n'êtes point dans le ſecret de la conduite de St. Cyr ; que pourrions-nous dire ? votre ſanté va ſon train : la mienne décline : demandez donc à Mr. de la Valliere quel ſujet il veut que nous traitions ; car pour moi je n'en trouve aucun. La prudence rend de fort mauvaiſe compagnie, & la probité attire de méchantes affaires : je l'ai éprouvé ce matin. M. le Duc de Richelieu m'eſt venu demander mon approbation, pour ſe ſéparer de Me.

ſa femme. Je n'ai pu en conſcience entrer dans ſes ſentiments : il eſt ſorti furieux de mon parloir. Je pourrai vous inſtruire de la ſuite de cette tragique aventure : mandez-m'en de plus agréables. Je vous embraſſe, mon cher Comte & je vous eſtime trop pour ne pas vous aimer tendrement.

LETTRE XX.

A Marly, ce 22 Mai 1703.

JE reçus hier votre premiere lettre, mon cher Comte, qui me fit plaiſir en m'apprenant de vos nouvelles. Vous ne pouvez m'en donner trop ſouvent par rapport à moi : mais je ne veux pourtant pas abuſer de votre complaiſance, & je deſire que préférablement à toutes choſes, vous conſerviez votre ſanté. On dit qu'il ne faut pas s'appliquer en prenant les eaux, ſoit en buvant, ſoit en ſe baignant : & les lieux où elles ſont, ne peuvent divertir. Il faut eſpérer en la compagnie, qui, de l'humeur dont je vous connois, ſera délicieuſe. Je ne puis vous rendre bon compte de Me. votre femme : il a fallu la laiſſer montrer quelque aſſiduité auprès de

Me. la Ducheſſe de Bourgogne, qui prétend avoir été en couche. Je ne puis parler, & je paſſai hier ma journée en ſilence au milieu des Dames du Palais qui ne ſont point enrouées. Je me promenai deux fois avec le Roi : je m'y en vais encore après avoir entretenu M. de Chamillart, qui a bon courage. Il n'y a rien de vif préſentement ſur nos affaires. On eſt conſolé de la priſe de Bonn ; on s'y attendoit : la garniſon en eſt ſauvée. Il ne ſe fait encore rien en Italie, & on laiſſe repoſer les troupes qui ſont ſur le Danube. Les payſans boivent ici à la ſanté de M. le Maréchal de Baviere, croyant ne pouvoir rien dire de plus. M. le Duc eſt parti d'ici avec la fievre : Madame la Ducheſſe l'a ſuivi : & ſur ce que le Roi lui dit qu'il ne doutoit pas qu'elle n'allât, en arrivant à Paris, tout droit à l'Opéra, elle répondit : » Sans doute, ſi cela me » fait plaiſir. " Belle réponſe qui ne pourroit être aſſez louée ; mais le Roi n'y eſt pas accoutumé. Adieu, M. le Comte : voici le Miniſtre.

LETTRE XXI.

A Verſailles, ce 27 Mai 1703.

MOn frere eſt mort à Vichy, le 22 de ce mois : c'eſt une conſolation pour moi d'apprendre qu'il a eu de grands ſentiments de piété : j'eſpere que Dieu lui aura fait miſéricorde. La Comteſſe d'Ayen, que j'ai vue un moment ce matin, m'en a paru fort touchée. Me. de Noailles l'a emmenée à Paris pour voir ſa mere. On ne peut trop-tôt finir ces ſcenes-là, inutiles aux morts, & importunes aux vivants. M. le Duc de Bourgogne part demain au matin : mais ne vous inquiétez point : vous aurez le temps d'arriver, avant qu'il ſe paſſe rien de conſidérable : peut-être y ſerez-vous aſſez-tôt pour vous bien ennuyer. Je ne puis vous dire combien j'ai reçu de marques de bonté & d'attention de M. de Noailles & de Me. la Ducheſſe de Guiche. Je veux bien leur être obligée ; mais je ſuis fâchée des peines que je leur ai données. Adieu, mon cher Comte : j'ai un peu mal à la tête : du reſte, je me porte aſſez bien.

LETTRE XXII.

VOus êtes peut-être un peu cauſe de ma diligence. Je n'aime point à dire adieu aux gens qui ne me ſont pas indifférents, & vous ne me l'êtes point. Allez donc, mon cher neveu : ce nom m'eſt plus cher encore qu'il ne m'eſt favorable : allez ſous les yeux de Dieu, qui ne vous abandonnera pas : vous aurez la bénédiction de notre ſaint Paſteur, & mes indignes prieres. Ecrivez-moi ſouvent ; ayez ſoin de votre ſanté ; comptez ſur la tendre amitié que j'ai pour vous, & revenez comblé de gloire & chargé de lauriers.

LETTRE XXIII.

A St. Cyr, ce 9 Juin 1703.

J'Ai pleuré M. d'Aubigné : il étoit mon frere, & il m'aimoit fort : il étoit bon dans le fond ; mais il avoit vécu dans de ſi grands déſordres, que je puis dire qu'il ne m'a donné, en toute ſa vie, d'autre joie que celle d'être mort ſaintement :

c'eſt un des grands exemples de la bonté & de la miſéricorde de Dieu. Il a tenu des diſcours très-édifiants & qui partoient de ſon cœur : vous ſavez qu'il n'étoit pas grand parleur. Me. la Comteſſe d'Ayen a paru véritablement affligée, ſans rien exagérer. Je ne puis aſſez remercier Dieu de pouvoir vous écrire avec autant de liberté d'eſprit que j'en ai, malgré une ſi grande affliction dans le cœur. C'étoit une grande ſageſſe à votre âge d'être au-deſſus des folies du monde autant que vous l'étiez : mais que cette ſageſſe ſoit préſentement la ſageſſe d'en-haut ; c'eſt un bonheur pour vous & pour ceux qui vous aiment, auquel je ne m'accoutume point, & dont nous ne pouvons avoir aſſez de reconnoiſſance. Ma ſanté eſt toujours languiſſante : mon tempérament a toujours été aſſez délicat : l'âge & les chagrins ne le fortifient pas : c'eſt beaucoup que je ne ſois pas réduite dans un lit, où, par la ſituation où je ſuis, je ſouffrirois beaucoup. Ce lieu-ci m'eſt d'une grande conſolation : j'y ſuis près de Dieu, loin du monde, en paix, en liberté. Duché m'a fait des reproches de ce qu'il ne travailloit pas pour St. Cyr. Il m'a envoyé une hiſtoire courte & aſſez jolie. M. le Maréchal ſe ruine en muſique pour

moi, & contribue au chant des Hymnes & des Cantiques que St. Paul conſeille aux Chrétiens. J'eſpere que la piété vous unira avec notre Prince, (1) quoique juſqu'ici il nous l'ait montrée fort ſauvage. Adieu, mon cher Comte : je ſuis bien fâchée de vous aimer autant que je fais, n'étant point à portée de jouir de votre commerce.

LETTRE XXIV.

A Verſailles, ce 11 *Juin* 1703.

MOn frere n'a fait aucun teſtament en forme : mais il a chargé ſon Confeſſeur (2), fort honnête homme, connu & eſtimé de notre Cardinal, de me dire ſes dernieres volontés qu'il fit écrire. Cela conſiſte en 7 ou 8 mille francs diſtribués à Manſeau, à qui il devoit, & à tous ſes domeſtiques. Il y a cent louis à chacun des principaux, & vingt à chaque homme de livrée. J'ai envoyé cette liſte à Me. d'Aubigné, qui l'a fait payer ſur le champ

---

(1) M. le Duc de Bourgogne.

(2) M. Madot, depuis Evêque de Châlons-ſur-Saône.

de très-bonne grace. Je vous avois regardé d'abord comme l'héritier, & cela ne me faisoit pas craindre de l'embarras : mais M. Voisin, qui a bien voulu entrer dans cette affaire, m'a dit qu'il falloit avant toutes choses :

12 *Juin.*

que Me. d'Aubigné trouvât ses reprises & son douaire. Elle retrouve tout : ce qui m'a fort surprise ; car je croyois qu'il y avoit plus de désordre dans la succession de mon pauvre frere. Il n'avoit mangé du bien de sa femme que douze mille francs. Dans cette occasion, Me. d'Aubigné n'a rien caché : elle a remis dans la Communauté tout ce qui est chez elle, & même de l'argent comptant. Elle a donc tout ce qui lui étoit dû, & demeure avec son bien, qui va à près de quarante mille écus, son douaire, & six mille francs de pension du Roi, que je me suis pressée de lui faire donner, croyant qu'elle n'auroit rien. Je ne m'en repens pas : car outre que je suis contente d'elle, il ne convient pas que votre belle-mere soit dans l'indigence. M. le M. de Noailles me fit dire que vous lui payeriez son douaire sur le Gouvernement : c'est une honnêteté dont j'ai été

touchée comme je le dois; mais il n'en eſt plus queſtion. Elle aura plus de douze mille livres de rente : & c'en eſt aſſez. M. Voiſin va finir toutes ſes affaires. Voilà, mon cher Comte, ce qui s'eſt paſſé. Je n'y ajouterai pas les dits & les redits des Dames ſur l'Eccléſiaſtique qui a ſervi au ſalut de mon frere, autant qu'un homme peut y contribuer : il a pris de l'argent : il s'entendoit avec un domeſtique : il vous fait un faux rapport des volontés du défunt : c'eſt enfin, mon cher Comte, toutes les miſeres, toutes les injuſtices, toutes les ſottiſes du monde. Ce valet dont on parle, eſt un tréſor que je voudrois placer. Il eſt pieux, fidele, intelligent : c'eſt ſur l'argent qu'il avoit entre les mains, que les diſpoſitions de mon frere ont été payées : il y en a encore eu de reſte, & il l'a rendu, pouvant cacher le tout, s'il avoit voulu. Ces mêmes Dames ont entendu dire qu'il y avoit de l'argent comptant, ou dans un coffre-fort, ou chez quelque homme d'affaires. On s'inquiete, on cherche, on les nomme tous pour en faire couper quelqu'un ; & on ne trouve rien. Voilà le ſecret que je vous demande de garder ſans aucune exception. Il eſt vrai que mon frere m'a envoyé un billet de dix-neuf mille livres, me priant

de faire payer quelques dettes à Cognac, & quelques restitutions que la délicatesse de sa conscience lui prescrivoit plus que la probité, & d'employer le reste, s'il y en a, en bonnes œuvres & prieres pour lui. Vous pouvez vous y opposer; mais je doute que vous le fassiez: je vous prie donc d'écrire, que je vous ai rendu un compte exact de tout, & que vous ne voulez pas qu'il en soit parlé davantage. Adieu: je suis si lasse, que pour aujourd'hui, je ne puis vous dire autre chose.

LETTRE XXV.

A Marly, ce 3 Juillet. 1703.

SI je vous avois écrit hier au matin, je vous aurois mandé que je me croyois guérie; mais la fievre me reprit hier contre toute regle & toute raison. J'ai reçu votre lettre sur la suite de la mort de mon frere. Je ne suis point surprise de tout ce que j'y ai trouvé: je vous sais le cœur noble & bien fait. Je ne m'en servirai pas, parce qu'il n'y a nulle raison de le faire: s'il y en avoit, j'en userois avec confiance; & ce n'est pas peu pour moi; car l'expérience m'a appris qu'il y a beaucoup de

gens prodigues, & peu de désintéressés.

Vous me ferez plaisir de me mander des nouvelles en détail de notre Grand-Duc. On m'en a dit tout le bien que vous m'en écrivez; mais vous ne m'écrivez pas qu'il se renferme souvent : on mande qu'il fait merveilles, quand il se montre.

Il nous revient aussi que votre Maréchal de Tallard se fait aimer & estimer de tout le monde. Je souhaite qu'il soit heureux dans tout ce qu'il entreprendra. Adieu; vous voyez bien que je ne suis pas en aussi bonne santé qu'à St. Cyr.

LETTRE XXVI.

A Versailles, ce 3 Août.

J'Ai grand regret à l'empressement que vous avez eu de partir; & encore plus au consentement qu'on y a donné : car nous ne voyons guere d'apparence à la guerre où vous êtes. Je serois encore plus affligée de votre absence, si je vous voyois plus souvent : mais c'est à quoi il ne faut plus penser. La meute augmente tous les jours : je trouve des relais partout : & je suis véritablement aux abois : la figure des cerfs m'a toujours fort tou-

chée en me l'appliquant : & j'en ai une tendreſſe pour eux qui me met dans leurs intérêts contre celui des Chaſſeurs. Je fus aſſez hardie, il y a quelques jours à Marly, pour prendre la Comteſſe de Grammont, Me. de Dangeau & Me. d'Hudicourt pour me promener avec elles à Choiſy, & me tirer par-là de ma chambre qui ſe remplit tous les jours de plus en plus. A peine eûmes-nous fait vingt pas, que nous voilà au milieu de la chaſſe : nous ordonnâmes au cocher de l'éviter : mais mon étoile fut plus forte que mes ordres, & nous ne pûmes dire quatre paroles ſans être interrompues par la joie & par l'ardeur des Chaſſeurs. Il faut renoncer à tout, m'abandonner aux Chaſſeurs, & me renfermer le plus que je pourrai à St. Cyr. Je vous aſſure, mon cher Comte, que vous êtes celui qui me donnez le plus de regret à la ſociété. Vous m'en avez réveillé le goût, qui étoit aſſez amorti ; mais voilà aſſez donner à mon amour-propre : parlons des autres. Votre Roi d'Eſpagne veut aller à la guerre, & en écrit au Roi d'une maniere fort preſſante & fort noble. J'ai peine à croire qu'on lui ait donné ce conſeil : & ſi ce ſentiment vient de lui-même, il eſt d'un très-bon augure. Le Roi en a été ravi, & M. le D. de

Bourgogne, très-férieux. J'ai fait pour Duché ce que vous m'aviez demandé. M. de Pontchartrain a été en cette occafion le plus poli de tous les hommes ; il a été chez Duché, qui fe trouva trop honoré que M. de Pontchartrain vînt lui-même le mener à la Baftille : car il ne lui paffa pas autre chofe par l'efprit. Je ne doute pas qu'il ne vous rende compte de tout ce qui s'eft paffé là-deffus. Abfalon fera achevé dans quinze jours. Je vous embraffe, mon cher neveu, auffi tendrement que fi vous étiez mon fils. Je vous prie de faire mes compliments à votre Général.

LETTRE XXVII.

2 *Avril.*

J'Ai déja commencé à lire le fermon ; & je le trouve tel que je l'ai entendu : j'ai beaucoup de la reconnoiffance de la complaifance que votre ami a pour moi dans cette occafion : & je vous fuis très-obligée, mon cher Duc, d'en avoir été le folliciteur. Me. de St. Geran m'a affurée cet après-dîné, que l'air de St. Germain vous a déja fait du bien. J'ai peine à croire un effet fi prompt ; mais j'efpere

bien que vous y ferez mieux que dans votre entrefol. Je ferai mon poffible pour vous aller voir de Marly. Dans l'état où nous fommes, c'eft de vous que j'attends des confolations courageufes. Je ne fuis point d'avis que vous me demandiez à y venir fi vous êtes malade : vous y aurez plus de peine que de plaifir. Si vous êtes mieux, on dira que vous vous portez très-bien : vous connoiffez les courtifans. Je ne voulois pas répondre devant Me. de Beaumanoir. Bon foir, M. le Duc, je vous embraffe tous deux. J'ai paffé la journée à Verfailles, à caufe de la médecine du Roi. Il y a treize heures que je fuis en compagnie : vous n'en avez peut-être pas affez : ainfi font difpofées les chofes du monde.

21 *Avril.*

Rien n'eft fi mal-à-propos pour tout le monde, que le voyage de Me. de la Valliere, & rien n'eft plus trifte & plus fâcheux que d'être obligée de fe conduire contre la raifon. Chacun porte fon fardeau. Le Roi a bien la goutte, & voici deux nuits fans fommeil. Notre Princeffe ne fe confole point. Je me porte affez bien, & je ne changerai jamais pour vous. Je vous embraffe de tout mon cœur.

LETTRE XXVIII.

A Marly, ce 11 *Septembre* 1703.

MAdame la Comteſſe d'Ayen nous dit adieu hier : elle part de tout ſon cœur, & mérite que vous acheviez d'en faire une femme raiſonnable. Elle eſt en bon chemin, mais elle en a encore à faire. Je vous aſſure, mon cher Comte, que je ſens toute ma tendreſſe revenir à meſure qu'elle revient, & je ſuis ravie de la voir digne de vous. Elle a eu envie d'une Demoiſelle de St. Cyr pour lui tenir compagnie. Me. la Ducheſſe de Guiche l'a encouragée à me la demander : elle doit en mener une qui en eſt ſortie, il y a déja long-temps : jugez de l'eſtime que j'ai pour vous & pour elle de vous confier des filles que je regarde comme miennes. Achevez de vous guérir, s'il eſt poſſible : donnez tout le temps qui ſera néceſſaire pour vos remedes. La langueur eſt toujours fâcheuſe ; mais je la trouve inſupportable dans la jeuneſſe. Il n'y a pas d'apparence qu'on puiſſe rien faire de plus en Allemagne, que ce que vous avez fait. M. le Duc de Bourgogne aura, je crois, quitté

l'armée plutôt que vous : ſoyez donc en repos, & croyez que je vous aime tendrement, parce que je vous eſtime beaucoup.

LETTRE XXX.

Ce 11 *Mars* 1704.

SI le P. Maſſillon connoiſſoit St. Cyr autant que je le connois, il n'auroit pu choiſir un ſujet plus convenable : & s'il avoit parlé devant le Roi & toute la France, il n'auroit pu faire un plus beau ſermon. Jamais on n'a montré la vertu ſi aimable, ſi reſpectable, ni donné plus d'horreur du vice : mais quel dommage, mon cher Duc, qu'une telle inſtruction ne dure qu'un moment, dans lequel il prononce avec tant de rapidité, & avec une ſi prodigieuſe quantité de choſes à retenir, que les unes font oublier les autres ! Je voudrois bien vous piquer de jalouſie, en vous diſant qu'en pareil cas, M. le Cardinal obtint un ſermon par écrit. N'auriez-vous pas bien autant de crédit ſur un homme que vous aimez & admirez ? & ne répondrez-vous pas ſur ma parole que ce ſermon ne ſera ni vu, ni copié ? Mais après

après avoir parlé pour St. Cyr & pour moi, il faut songer au bien public : ces sermons ne seront-ils pas imprimés quelque jour ?

Ne m'écrivez point, si la posture vous fatigue : mais dites à ma niece de m'écrire tous les jours de vos nouvelles & des siennes. Elle a, ce me semble, assez de loisir pour prendre ce soin-là. Je me porte assez bien présentement.

LETTRE XXX.

A Marly, ce 27 Avril 1705.

JE ne doute pas que M. le Maréchal ne vous instruise exactement de la santé du Roi, & de toutes les autres nouvelles. Ainsi je me retrancherai à vous dire des miennes, qui sont assez mauvaises pour mériter aussi-bien qu'un autre d'être à Bourbon. Si j'habite encore longtemps la chambre du Roi, je deviendrai paralytique. Il n'y a ni porte, ni fenêtre qui ferme. On y est battu d'un vent, qui me fait souvenir des ouragans de l'Amérique. Il faut un peu parler de soi quand on a voyagé. J'ai un rhumatisme dans la tête & sur tout le reste de ma personne :

& comme je n'ai que le temps de mon habillement, je m'en sers pour dicter cette lettre à Nanon. Je serai bien contente, si vous continuez comme vous avez commencé : car j'ai déja reçu une lettre de Mlle. de Gralin, une de ma niece, & une de vous. Adieu, M. le Duc. Je vous recommande M. Treil, Confesseur de St. Cyr & de Me. d'Heudicourt, très-honnête homme, & que j'aime fort. Faites-lui je vous prie, les honneurs de Bourbon, le mieux que vous pourrez.

LETTRE XXXI.

A St. Cyr, ce 3 Mai 1705.

LE Roi a toujours la goutte : mais comme elle est assez douce pour lui laisser la liberté de se faire porter dans ses jardins, il ne peut se résoudre à quitter Marly. D'un autre côté, il voit bien des gens qui s'y ennuyent, & pense à aller passer quelques jours à Trianon. Je ne viens plus ici que des moments : ce qui fait que je n'y trouve guere plus de loisir qu'ailleurs. Je vous assure que si je ne vous écris pas, je n'en pense pas moins souvent à vous, & que je vois mille choses

tous les jours qui m'en font ſouvenir. Ce n'eſt pas toujours par la reſſemblance. J'ai bien plus d'inquiétude pour M. Fagon que pour le Roi. Le pauvre homme, pour remplir ſon devoir, n'a pas dormi depuis quinze jours, & paſſe toutes les nuits à veiller la plus petite maladie qu'on puiſſe avoir. Je me trouve auſſi aſſez fatiguée d'une aſſiduité, qui, me tirant de ma niche & m'expoſant au vent, me donne bien des rhumatiſmes. La patience eſt une vertu qui nous eſt bien néceſſaire. Portez-vous bien, mon cher Duc, & ce ſera une grande conſolation pour moi. Je vous ai déja recommandé M. Treil. Me. de Monteſpan part inceſſamment pour Bourbon. Ce ſont des mérites différents. Je ne vois rien de nouveau, ſi ce n'eſt qu'il y a beaucoup d'argent à Paris, & que nous ne ſommes pas ſi mal que nos ennemis le croyent, & que nous le diſons ſouvent nous-mêmes. Je n'ai point encore vu le Marquis de la Valliere, & j'ai été fâchée qu'on ne lui ait pas permis de venir à Marly. Il m'a envoyé une lettre de M. de Tallard. Je vous embraſſe, & mets Me. la Marquiſe de la Valliere avec vous deux.

LETTRE XXXII.

A St. Cyr, ce 6 Mai 1705.

COmme je vous crois bon ſerviteur du Roi, mon cher Duc, je ſongeai hier au ſoir bien vîte à vous ſur la bonne nouvelle qui nous eſt venue d'Eſpagne. Dieu veuille qu'elle ait d'heureuſes ſuites, & ſoutenir ſur le trône ce jeune Roi qu'il y a mis! Je n'ai point vu une plus grande joie que celle de Me. la Ducheſſe de Bourgogne. Elle aime la Reine ſa ſœur bien véritablement. J'ai reçu un mot de vous ſur les bonnes fêtes: vous avez raiſon de ne me pas écrire de longues lettres: mais j'ai de la peine d'avoir ſi peu de commerce avec vous. Je me porte bien: un heureux ſuccès en Flandre me rajeuniroit.

LETTRE XXXIII.

A St. Cyr, ce 21 *Mai* 1705.

J'Étois ici bien tranquillement pour y ſolemniſer l'Aſcenſion ; mais mon étoile pour la Cour y a conduit notre aimable Princeſſe, qui promene le plus qu'elle peut ſon inquiétude. Elle a de la peine à ſe conſoler de M. ſon fils, & elle joint à cette douleur un deſir de s'amuſer, qui n'eſt jamais ſatisfait. Mon anti-chambre eſt pleine de ſes Dames qui s'ennuyent de leur côté : & toute la douceur de St. Cyr ne peut réſiſter à l'amertume que les Courtiſans, hommes & femmes, traînent avec eux. J'ai dit que j'avois à faire, & je ſuis venue vous écrire ce que je vous dirois ſi je vous voyois. Heureux, mon cher Duc, ceux qui ne cherchent plus rien, & qui ont tout trouvé le jour qu'ils ſe ſont donnés à Dieu, & ont quitté le monde dans leur cœur, quoiqu'obligés à y laiſſer leur corps ! Vous nous avez un peu allarmés : cependant la lettre de Me. la M. de la Valliere me raſſura d'abord. Pourquoi la Ducheſſe de Noailles ſe prépare-t-elle toujours à prendre les eaux,

& n'en prend-elle jamais? On m'a dit que vous avez Me. de Montespan : comment vous en trouvez-vous? Je n'entends point parler de Mr. Treil. N'est-il point encore arrivé? La compagnie de Bourbon est fort mêlée. J'ai parlé encore une fois à M. de Maulevrier. J'ai une grande confiance en lui sur votre compte. Je ne puis traiter en étranger votre ami intime. Vous seriez bien indigné si vous saviez ce que je sais. Les hommes sont bien méprisables, &, en vérité, ne valent guere mieux que les femmes. Je ne vous dis point de nouvelles. Je suis persuadée que vous en savez plus que moi. Pourquoi ne dictez-vous pas pour m'écrire de plus longues lettres? N'avez-vous point le courage de badiner un peu? M. de Bonrepaux ne vous réjouit-il pas? Il m'a paru sérieux & pourtant assez plaisant. Adieu, mon cher Duc. Je me porte assez bien. Ne vous inquiétez pas de moi, je vous en conjure. Je ne suis pas trois jours en santé, & je n'ai point de mal qui dure trois jours: ainsi on ne sait jamais l'état où je suis. Je le trouve très-bon quand j'en vois tant d'autres pires que le mien. Le Roi a la goutte sans douleur, & il n'y a pas eu sujet de la moindre inquiétude sur son mal. Mes compliments à vos Dames

& à M. de Bonrepaux. Je vis hier la harangue de notre Cardinal : je n'ai jamais rien lu de si parfait.

LETTRE XXXIV.

A St. Cyr, ce 6 Juin.

VOus avez grande raison de ne pas vouloir badiner avec des gens si sujets à occasionner des contre-temps, & surtout dans les conjonctures présentes. Les affaires de la Moselle me donnent de grandes inquiétudes, & je vous connois assez bon François pour ne pas douter des vôtres. Le côté d'Espagne va très-mal, & je crains que Me. la Princesse des Ursins n'y arrive trop tard. Je ne sais si elle auroit raccommodé quelque chose, il y a trois mois; mais il n'est pas vraisemblable qu'elle y réussisse aujourd'hui. Je reçois souvent des lettres de la Reine qui sont très-surprenantes. On vous aura mandé le voyage de nos Princes : ils reviennent aujourd'hui. Notre chere Princesse commence à me faire peur : elle a une grosseur dans le ventre, & devient si maigre, que je crains que son mal ne soit considérable. Je lui dirai tout ce que

vous me mandez pour elle : ſûrement elle y ſera ſenſible : car vous ſavez comment elle eſt pour vous. Le Roi a toujours la goutte; mais du reſte il ſe porte fort bien; il eſt allé aujourd'hui à Marly, & je ſuis venue ici pour me repoſer du délicieux ſéjour de Trianon, où j'ai enfin une chambre très-ſaine. Du reſte, il fait un froid inſupportable & bien nuiſible aux fruits de la terre. S'il continue, que deviendra tout ce pauvre peuple? Je me fais une aſſez agréable idée de votre vie : & je crois que ſi vous ne receviez point de nouvelles de la Cour, vous ſeriez fort à votre aiſe. Je ſerois bien fâchée d'avoir encore à vous prodiguer mes viſites : il vous en coûtoit trop cher. Mais vous avez aſſez connu mes ſentiments pour vous, mon cher Duc, pour y compter pour toujours. Ils ſont indépendants de ma conduite, qui eſt ſouvent peu conforme à mes inclinations. Mes compliments à M. de Bonrepaux : c'eſt une lettre de lui qui m'a donné quelque envie d'être à Bourbon : & ne vous en déplaiſe, ce n'eſt point Me. de Monteſpan que j'y craindrois.

LETTRE XXXV.

A St. Cyr, ce 12 Juin.

MR. de Bonrepaux d'une part, & M. Treil de l'autre, m'ont bien dit de vos nouvelles ; mais ils ne s'accordent pas tout-à-fait. Le premier vous trouve fort bien, & le fecond vous croit mieux. Ils s'accordent davantage fur la grande piété & la merveilleufe conduite de Me. la Ducheffe. Dieu veuille qu'ils difent vrai, & que ce foit pour toujours!

L'inquiétude de ce qui peut arriver fur la Mofelle m'a donné la fievre ; à cela près, je me porterois fort bien. Ce feroit trop grand dommage que la lettre que je vous envoye, n'eût été que pour moi! J'en ai prefque été auffi touchée que j'aurois pu l'être dans le temps que j'avois de l'efprit ; mais je n'ai point la force d'y répondre. Soyez donc mon Secretaire dans cette occafion, mon cher Duc; & affurez bien celui qui me l'a écrite, que je n'ignore aucune des obligations que je lui ai, & que je ne fuis point ingrate.

On m'a dit que vous ne quittez guere

Me. de Montefpan. Je n'en fuis point jaloufe; fûrement elle ne diminuera pas votre amitié pour moi.

M. le Maréchal ne vous laiffe pas manquer de nouvelles : celles qu'on eut hier d'Efpagne, ne font pas fi mauvaifes qu'à l'ordinaire. La Campagne paroît finie : ce qui peut donner le temps d'avoir quelques troupes pour le mois de Septembre. M. Amelot commence à merveilles, & s'accommode très-bien du Roi & de la Reine. Il y a quelque chofe fur Me. des Urfins que je ne comprends pas : on ne peut la faire partir. Me. la Ducheffe de Bourgogne fait beaucoup de remedes, & n'en eft pas mieux. Elle eft plus inquiete fur la guerre, qu'il n'appartient à une perfonne de fon âge.

LETTRE XXXVI.

A Marly, ce 5 Septembre 1705.

JE me flatte que Me. la D. de Noailles fe tirera bien de fes couches, & qu'elle fera affez raifonnable pour préférer les confeils des Médecins aux impreffions de fes fantaifies. Je ne puis l'appeller Me. la D. de Noailles, fans pen-

ſer quelle place elle remplit, & ſans lui deſirer un peu du mérite de celle (1) que j'ai tant aimée & reſpectée. Je ſuis ravie de vous voir badiner ſur une petite fille, qu'il me ſemble que vous traitez fort bien; mais, mon cher Duc, je ſuis bien triſte, & j'aurois grand beſoin de vos converſations conſolantes. Je ne ceſſe de demander la paix, quoique je comprenne fort bien que quand nous n'aurons plus la guerre d'épée, nous aurons une guerre de plume, & qu'il eſt plus aiſé de déſarmer des ſoldats que d'accorder des Docteurs. Nous ne voudrions point de diſputes, & nous ne pouvons les éviter. Adieu, mon cher Duc: je me porte aſſez bien. Je file ma quenouille en ſilence de ma part, mais avec un grand bruit. Je ne fais point de nouvelles.

Moreau, Muſicien de St. Cyr, & avec ce titre-là bien prêt à mourir de faim, ſollicite un emploi auprès de M. l'Archevêque de Narbonne: voyez, mon cher Duc, là-deſſus M. le Cardinal; c'eſt employer de bien grands perſonnages pour bien peu de choſe!

---

(1) Madame la premiere Ducheſſe de Noailles.

LETTRE XXXVII.

A Meudon ce 26 Juin.

JE ne ſuis point contente de ce que j'entends dire ſur votre ſanté. On m'aſſure que vous paſſerez encore la ſeconde ſaiſon à Bourbon ; & encore ne nous promet-on pas une guériſon entiere. Que feriez-vous, mon cher Duc, dans un ſi triſte état, à votre âge, avec votre ambition, ſi vous n'aviez toute la ſageſſe que vous a donnée la Nature, & que la Religion doit perfectionner ? J'y penſois tantôt en voyant l'ennui qui regne parmi ceux qui ne cherchent que le plaiſir. Le Duc de Noailles, diſois-je, malade dans le plus vilain lieu du monde, ne s'ennuye pas tant que nous. Il eſt inutile de vous dire ce que nous faiſons : vous le voyez d'où vous êtes. Eſt-il vrai que Me. la D. de Noailles ſoit groſſe ? j'en ſerois charmée, dans l'eſpérance de vous voir un fils. J'ai entretenu un moment aujourd'hui Me. la M. de la Valliere : elle m'a dit la vie que vous faites : la ſienne eſt exemplaire. Notre Duc de Bourgogne a la grande & furieuſe paſſion que vous lui con-

noiſſez. Me. la Ducheſſe de Bourgogne ſe porte mieux, & pleura hier M. ſon fils comme le jour de ſa mort, parce que c'étoit celui de ſa naiſſance. Vous aurez été content de la démarche de Marlborough. Quoi qu'il faſſe en Flandres ne vaudra pas ce qu'il vouloit faire ſur la Moſelle. Vous aurez appris auſſi la vigueur du Roi d'Eſpagne en exilant Leganès. Nous ſommes en peine des nouvelles d'Italie. Nous avons tant de maux différents, que nous ne ſavons lequel il faut pleurer & guérir. J'ai préſentement un rhume qui n'eſt point ſur le compte de Meudon : je me tue de le dire : on ne le veut pas croire. Adieu, mon cher Duc : ſaine ou malade, je ſuis toujours la même pour vous.

P. S. M. Duché me fait une propoſition que je ſuis fâchée de refuſer. J'ai promis aux Miniſtres de ne plus demander de nouveaux emplois, pourvu qu'on conſerve ceux que j'ai fait donner : & ils ne ſont pas en petit nombre. Si j'avois à ſortir de cette regle, certainement j'en ſortirois pour votre bel eſprit ; témoignez-lui mon regret de le refuſer ; qu'il m'offre d'autres moyens de le ſervir, il verra quel plaiſir j'aurai à lui en faire.

Vous allez à Maintenon ; autrefois j'aurois deſiré d'y voler : aujourd'hui tous les

lieux me ſont indifférents, & il n'y a que ce cabaret de Fontainebleau que je hais. Je voudrois fort que mon Château vous plût; vous le trouverez fort dépourvu de tout : vous croyez bien qu'il ne m'en coûtera pas un ſol pour vous y recevoir : je ſuis toujours fort généreuſe & fort avare.

LETTRE XXXVIII.

A Marly, à 6 heures du matin.

J'Ai de temps en temps vingt-quatre heures d'une petite fievre qui me conſume : cette fois-ci, elle a été de quarante-huit : cet état de langueur empêche que je n'oſe propoſer St. Germain : j'en aurois bien la force : mais vous ſavez comme le Roi crie contre moi ſur tout ce que je fais pour les autres. La viſite de la Reine à laquelle je n'oſerois manquer, eſt encore une raiſon. Pourquoi, mon cher Duc, m'écrivez-vous ſans me parler de votre ſanté? eſt-ce une politeſſe? je vous conjure, retranchez-la de notre commerce : je maudirois mon élévation, ſi elle me privoit des douceurs de votre amitié. Vous ſavez combien je

m'intéresse à vous : je ne puis même compter que sur ce que vous me dites : car tout ce qui vous voit parle de vous différemment.

Le Roi a reçu agréablement le remerciment que vous lui faites, & m'a ordonné de vous le mander. Nous n'avons pas achevé de lire l'ouvrage que vous m'avez confié : les soirées sont courtes, & mes fievres fréquentes.

Rien n'est plus pitoyable que l'état de Me. la D. de Bourgogne, & sans autre remede que son accouchement.

La D. de Noailles est bien heureuse de se porter si bien. J'ai ici la petite fille dont je lui fais présent; je la lui enverrai aussi-tôt qu'elle aura une grisette : on dit qu'elle a beaucoup d'esprit; elle n'est pas belle, & je crois qu'il faudra veiller de près à ses inclinations.

Adieu, mon cher Duc; je me porte mieux que je ne le devrois; & je vous aime avec toute la tendresse que vous pouvez desirer : c'est beaucoup dire avec vous : mais je me sens capable de le soutenir.

Je ne connois point du tout M. l'Archevêque de Bordeaux, & je n'ai point encore pris cette hauteur qu'il y auroit à écrire à des gens qu'on n'a jamais vus.

De quoi s'agit-il auprès de Mr. de Bonrepaux, pour le Maréchal de Montrevel ? Je ferois pour vous quelque chose de plus difficile que de dicter quelques lettres. Empêchez Me. d'Hétorgues de faire revenir son fils : beau personnage pour un jeune Gentilhomme dans le chemin de la fortune, de venir s'établir chez une femme qui ne vit que de nos aumônes !

LETTRE XXXIX.

A St. Cyr, Juillet.

On peut être honnête homme, & faire mal les vers.

EN voilà, que je vous prie d'examiner : ils me viennent de Marly, dont le Curé est, je crois, meilleur Chrétien que bon Poëte : je n'ai le loisir, ni la capacité d'en juger. S'ils sont assez bons pour être notés, il faudroit, mon cher Duc, faire encore ce présent à St. Cyr. Avez-vous oublié Gabinie ? En cherchant ici des papiers, j'ai trouvé ce que je vous envoye : vous seul pouvez y prendre quelque intérêt : il me semble que de telles

naiſſances devroient être comptées. Voilà le très-beau ſermon que vous m'avez prêté : j'ai été fidelle, & je le ferai encore, ſi le P. Maſſillon veut encore m'édifier & m'inſtruire. J'ai déja dit pour M. l'Abbé de L. tout ce qu'il faut pour le placer : on y a quelque répugnance : je parlerai encore. Le Roi avoit déja oui parler de M. Crozade pour un Evêché : mais il veut un homme de condition pour Evreux. Si vous voulez que j'aille vous voir, je me ferai guinder chez vous vers midi. Envoyez, je vous prie, cinquante louis à Duché, je vous les rendrai ; mais de préférence à tout, portez-vous bien, & pour un temps ayez moins d'eſprit.

LETTRE XL.

ON m'a dit que la veuve de Duché eſt une femme d'Opéra : on craint qu'elle n'éleve ſa fille pour le Théâtre. Si cela étoit vrai, je ne lui donnerois pas une penſion : non que je croye qu'il faut laiſſer mourir de faim le vice, mais parce qu'il eſt juſte de ne le nourrir qu'après avoir bien engraiſſé la vertu. Vous remédiez à la fille en la mettant dans un Couvent ;

il y en a un à Mantes, où elles sont très-bien instruites; ce sont des Ursulines fort pauvres : ainsi c'est une charité de leur donner des pensionnaires. Ce seroit une affaire que Mlle. d'Osmond traiteroit indépendamment de moi. Nous avons taxé tous les Seigneurs, & nous avons fait violence à l'avarice de quelques-uns, qui feignoient d'avoir oublié que Duché les avoit souvent divertis. Sans vous consulter, je vous ai mis sur ma liste : vous donnez 200 livres payables par quartier : envoyez-moi celui de Janvier 1705. Le Roi m'a accordé une pension de 4000 livres pour Me. de Caylus : elle se consolera de n'être point Dame du Palais.

LETTRE XLI.

A St. Cyr, ce 22 Février 1706.

JE reçus en moins d'une heure la nouvelle de votre seconde fille, & celle de votre entrée en Catalogne. Je ne me trouvai insensible ni à l'une, ni à l'autre.

Oui, certainement, j'ai vu le détail de ce que vous avez fait, & j'ai entendu avec joie ce que le Roi m'a dit en particulier sur la conduite que vous avez

tenue. Répondez à ces heureux commencements. Il eſt impoſſible qu'ils ne faſſent une diverſion utile aux affaires d'Eſpagne. Vous voilà donc au ſiege de Barcelone : (1) ſi le ſuccès étoit favorable, ne pourrions-nous pas eſpérer la paix ?

Je ſuis fort aiſe que le Duc de Berwick aille en Eſpagne. J'eſpere qu'il y ſera fort bien ; mais je crains qu'il ne ſoit trop foible. On vous aura répondu ſur le ſiege de Gironne : ainſi je n'ai rien à vous dire là-deſſus. Me. des Urſins m'a un peu grondée de vous avoir recommandé à elle, & prétend être en droit de vous recommander à moi : je ne croyois pas vous aimer ſi peu. Me. la Maréchale m'a amené Mlle. de Noailles, ſans exception, la plus aimable laide du monde. Elle ne joua pas toutes les pieces qu'elle fait : ſon attention ſe tourna ſur le petit Moïſe qu'elle apperçut dans ma tapiſſerie, & à qui elle vouloit donner à tetter. Ma ſanté ne ſe rétablit point : mon rhume ſe renouvelle tous les jours par le changement d'habitation, & parce qu'on me fait tou-

(1) Attaquée & manquée par le Roi d'Eſpagne en perſonne, après trente-ſept jours de tranchée ouverte, ce qui fut ſuivi de la perte de toute la Catalogne.

jours parler; on paſſe ici d'une extrémité à l'autre : aujourd'hui on me croit à l'agonie, & demain en parfaite ſanté.

Il s'eſt paſſé bien des choſes ſur l'Ambaſſade de Rome. M. le Duc de St. Simon avoit été propoſé, & après lui, M. d'Antin. Le Roi penchoit pour ce dernier, quand il apprit par des gens fort braves qu'il y avoit deux grandes cabales pour ces deux Meſſieurs; que les Jéſuites vouloient M. le Duc de St. Simon, & les Janſéniſtes M. d'Antin; que Me. de Monteſpan étoit à la tête de cette derniere cabale. J'avoue que je fus ſurpriſe de voir M. d'Antin accuſé de Janſéniſme : mais enfin, tout ce bruit a réveillé l'attention du Roi pour tous les Miniſtres qu'on lui nomme : cependant ſans exclure ni l'un ni l'autre, il a pris le parti du délai; & l'Abbé de la Trimouille ſera chargé des affaires.

Il n'eſt pas difficile de bien faire votre cour à notre Princeſſe. Je lui vois toujours pour vous beaucoup d'eſtime & d'amitié. Elle eſt parfaitement bien avec M. ſon mari; & j'en ſerois bien contente, s'il n'y avoit point de lanſquenet. La Princeſſe de Conti eſt ſur le côté, & ſes ennemis triomphent; je ne vois pas que perſonne y gagne.

Je ne puis encore écrire de ma main; excufez les fautes de mon Secretaire, qui n'entend pas tous les mots de cette lettre. Je vous embraffe, mon cher Duc: je continue à vous eftimer & à vous aimer.

LETTRE XLII.

Ce 1 *Mai* 1706.

JE crois votre Commandement fini: & vous avez montré que vous êtes capable de quelque chofe; les autres fe conduiront-ils auffi-bien? Ce fiege de Barcelone eft un coup bien important, à en juger par nos foibles lumieres; car il eft certain que nous ne favons ce qu'il nous faut. Quand je penfe que la mort du Prince d'Orange n'a rien changé, je ne fais que defirer. Je defire pourtant ardemment la prife de Barcelone, & j'attends avec impatience ce que vous me manderez là-deffus.

P. S. M. le Maréchal de Teffé m'écrit que vous avez eu un accès de fievre, & M. le Maréchal de Cœuvres, des accidents qui font craindre la petite-vérole. Votre mal, quel qu'il foit, eft la

ſuite de vos fatigues. Le ſiege de Barcelone me fera donc mal paſſer mon temps. Il eſt très-inutile de vous conjurer, de vous conſerver, car vous n'en ferez ni plus ni moins.

LETTRE XLIII.

3 *Avril* 1706.

LE Roi ne peut être que très-content de vous, mon cher Duc ; mais quand il ne le feroit pas, vous avez ſans doute aſſez de vertu pour être content du témoignage de votre conſcience, & pour vous faire un bonheur en vous-même, indépendant des Rois. Je vois, avec la ſenſibilité que vous me connoiſſez, le retardement de ce qui étoit néceſſaire pour le ſiege de Barcelone, & les apparences bien fondées qu'on ne le fera pas. On ſe flatte toujours ici ; on eut hier des lettres de M. le C. de Toulouſe, qui diſent que tout arrive ; elles ſont du 26 Mars. Ne dites pas, je vous conjure, que vous ne m'écrivez guere, de peur de m'importuner ; vos lettres me font un extrême plaiſir ; mais je comprends, par mon expérience, que notre commerce eſt trop froid pour

être fréquent, & que ne voulant pas écrire ce qu'on ſe diroit, on ne ſait trop qu'écrire. Vous apprendrez la triſte fin du pauvre Maulevrier ; j'y ai pris encore plus de part, parce qu'il étoit votre ami.

Votre Courier me mit hier en peine, quand j'arrivai à Verſailles ; on ne ſavoit ce qu'il avoit apporté : je ne pouvois le demander au Roi : ma chambre étoit pleine : on ſe parloit à l'oreille ; on me donna votre dépêche, elle ne m'apprit rien : à dix heures, on me dit tout, après en avoir ſouffert quatre. Je crains, mon cher Duc, que vous n'entamiez ce que vous ne pourrez ſoutenir, faute de troupes ; vous ferez le mieux que vous pourrez : mais ſi le Roi ne demande compte que de la conduite, le public rend reſponſable des événements.

Je fais de bonne foi la tentative dont vous m'avez chargée ; je ne vois encore rien ni en bien, ni en mal. Je ſuis toûjours la même pour vous, & toujours la même pour l'Etat : je tremble pour votre ſanté, & je tremble pour la Campagne où nous touchons. Votre Maître eſt ſeul inébranlable. Quoique je ne veuille plus rien vouloir, je ſens que je voudrois que vous fuſſiez auprès de lui.

LETTRE XLIV.

A St. Cyr, ce 28 Septembre 1706.

QUelle allarme vous nous avez donnée, mon cher Duc! & qu'on a de peine à vous aimer! J'ai pourtant toujours espéré beaucoup de la chaleur du climat, & j'ai dit: cette maladie sauve mon neveu d'un plus grand péril. Mais l'accablement où je voyois Me. la Maréchale de Noailles me faisoit peur: autant que vous l'avez vue tranquille pendant vos maux passés, autant a-t-elle été frappée & altérée de celui-ci. Je ne vous peindrai point la joie de tout ce qui s'intéresse à vous, lorsqu'on vous sut hors de danger, & des Dames, lorsqu'elles furent rassurées sur votre beauté, dont il me paroît que M. Bouvart fait grand cas. Remerciez-le bien pour moi, Monsieur, de ce qu'il vous a conservé; il a fait plaisir au Roi qui compte votre personne; j'en ai vu ce matin un saint Cardinal bien touché. Loparia est une perte; mais mes inquiétudes, après avoir fini sur votre santé, recommencent sur le succès de votre entreprise; nous serions trop heureux d'y

d'y réuſſir après l'action (1) de M. de Vendôme, qui, vraiſemblablement, aura des ſuites dont nous attendons le détail : Murçai s'y eſt diſtingué. M. de Berwick a grand beſoin de votre ſecours. Notre De. de Bourgogne eſt toute triſte de l'extrémité où ſe trouve la Reine ſa ſœur. Vous ſavez, mon cher Duc, ſi je vous eſtimois quand je vous quittai ; il me ſemble que vous n'avez pas démérité depuis que vous êtes parti ; j'en ai vu le P. de la Rue tranſporté de joie.

LETTRE XLV.

A St. Cyr, ce 29 Mai 1706.

MR. de Brancas nous apporte une aſſez mauvaiſe nouvelle ; vous en aurez déja appris une bien plus fâcheuſe, celle de Flandre (2) eſt accompagnée des circonſtances les plus accablantes. Vous me connoiſſez aſſez pour deviner l'état où je ſuis. Il faut baiſſer la tête ſous la

(1) Bataille de Calcinato, où le Duc de Vendôme tailla en pieces l'armée des ennemis, & n'eut que 7 ou 800 hommes bleſſés.

(2) La bataille de Ramillies, perdue le 23 Mai.

main de celui qui veut nous abattre, & qui nous relevera peut-être un jour. Rien n'est plus honorable que la commission dont vous êtes chargé : je conçois pourtant aisément que vous désireriez qu'elle finisse. Je laissai hier au soir le Roi dans l'intention de vous mander de laisser le Roi d'Espagne à Pau, & de vous rendre à Perpignan. Le nouvel honneur qu'il vous fait me touche peu ; mais je ne suis pas insensible aux services que vous avez rendus, & à la réputation que vous acquérez. J'espere que vous ne serez pas inutile où l'on vous met. Voici le temps où l'affection doit se montrer par d'autres endroits que par les protestations ou les compliments. Je n'ai pas vu M. votre pere depuis nos malheurs ; le Roi m'a dit qu'il les pleuroit, & je n'en ai pas été surprise. Vous nous avez donné de terribles inquiétudes, mon cher Duc : Me. votre mere ne vivoit pas, & nous vous trouvions bien plus en danger que pendant la petite-vérole. M. le C. de Toulouse a dit au Roi que vous serviez ayant encore les croûtes sur le visage. Il a parlé bien obligeamment de vous, en plus d'un lieu & sans affectation, & sans air de flatterie pour vous, ni d'égard pour moi ; le Maréchal de Tessé en use de même. Je vous

quitte pour lui écrire. Adieu, M. le Duc, les gens que vous aimez le mieux à la Cour, ſont les plus affligés.

LETTRE XLVI.

A St. Cyr, ce 8 Juin 1706.

QUe n'aurois-je point à vous dire, mon cher Duc, ſur tous les perſonnages que vous faites auprès du Roi d'Eſpagne, ſi la triſteſſe où je ſuis me laiſſoit encore quelque liberté dans l'eſprit? Je ne vous crois pas plus gai que nous, puiſque vous vous intéreſſez aux mêmes choſes; mais vous me manquez beaucoup pour pleurer avec moi, ou pour me conſoler. Il n'y a perſonne à qui je puiſſe parler: vous croyez bien que je ne ſuis pas ſouvent ſans fievre; mais je la ſoutiens fort vigoureuſement, & j'ai l'eſprit plus abbattu que le corps. Vous êtes peut-être à l'heure qu'il eſt dans une étrange ſituation. Dieu appeſantit ſon bras ſur l'Eſpagne & ſur la France. Tout ce qu'il fait eſt juſte, & même bon. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

Nous n'en ſommes pas à la maniere dont nous ferons revenir le D. de Gram-

mont. Le Roi m'interrompit hier, au premier mot que je voulus lui dire : je ne ſais ſi M. de Chamillart lui en a parlé. Le Roi dit qu'il a été utile au Duc d'Orléans.

LETTRE XLVII.

A Marly, ce 15 *Juin* 1706.

JE viens de recevoir votre lettre du 6 de ce mois de Madrid. Aujourd'hui la joie des peuples eſt ſans conſéquence : j'aimerois mieux qu'ils donnaſſent de l'argent : il nous faut des ſoldats, & non des acclamations. En liſant votre lettre au Roi, il m'a dit que vous ne ſaviez pas encore ce qui s'eſt paſſé en Flandre : vous en ſerez bien touché, & nous pouvons dire préſentement que nos affaires vont auſſi mal que celles d'Eſpagne.

Je n'entre point dans le détail de la perte de la bataille & de celle de toute la Flandre Eſpagnole : M. votre pere vous en rendra un meilleur compte que moi. On n'a jamais vu une plus grande révolution en moins de temps. Nous ne ſommes qu'au commencement de la Campagne, & les ennemis ſont en état de faire

tout ce qu'ils voudront. Il n'y eut jamais un plus malheureux homme que le Maréchal de Villeroi : s'il avoit évité le combat, il auroit été déshonoré, l'on auroit encore plus crié contre lui : mais il a, outre ce déchaînement public, le déplaisir d'avoir perdu nos affaires, & affligé le Roi qu'il aime, & dont il est aimé. Cependant ce déchaînement est à un tel point dans l'armée & dans Paris, que je ne crois pas que le Roi le puisse soutenir; je suis persuadée qu'il est du bien de son service de donner une nouvelle face au commandement de l'armée : c'est vous dire que si je le puis, je nuirai à un de mes meilleurs amis, & que je suis bien fâchée de ne l'avoir pas fait plutôt. Le Roi soutient ce revers de fortune avec un courage Chrétien qui attendrit pour lui, mais qui fait pourtant un grand plaisir à ceux qui aiment encore plus son salut que sa prospérité sur la terre.

Pour moi, mon cher Duc, j'ai été étonnée, frappée, abattue, indignée, pétrifiée dans le premier moment : j'ai pleuré l'état de mes amis; & je reprends courage, & je me trouve un peu petite-fille d'Agrippa. La foi vient à mon-secours, & me dit : Voilà le Roi dans le chemin des élus, dont peu se sauvent, sans souf-

frir. J'avoue que la souffrance de le voir souffrir & se contraindre est grande, & que j'aurois besoin de vous en ces moments; je ne parle à personne, & on n'en trouve point qui soit capable d'entendre: notre saint Cardinal, qui auroit pu être ma consolation, est devenu un de mes sujets de peine : votre famille ne m'aime guere, & ne pense pas comme moi; je me contente donc de gémir de nos malheurs devant celui qui les ordonne ou les permet. Votre beau-frere le Duc de Guiche (1) a véritablement fait des merveilles; Biron s'est distingué; on loue le Duc de Villars, on en blâme une infinité d'autres. Me. la D. de Bourgogne est ravie de ce que vous me mandez de la Reine, sa sœur; car vous l'avez persuadée que si elle ne vous plaisoit pas, vous seriez incapable d'en dire du bien, & elle compte plus sur votre approbation que sur tout ce qu'elle en avoit oui dire jusqu'ici : elle est grosse; mais l'état où nous sommes tous, nous rend peu sensibles à la joie. Elle est dans de continuelles agitations pour la Flandre, pour Turin, pour l'Espagne; & nous ne pouvons de tous côtés attendre que de mauvaises nouvelles.

---

(1) Colonel des Gardes Françoises.

Je vous crois en Rouſſillon, ou bien prêt d'y arriver. Mr. Amelot deſireroit bien que les ennemis fuſſent obligés de laiſſer des troupes en Catalogne. N'êtes-vous pas bien content de Mé. la Princeſſe des Urſins & de notre Ambaſſadeur? Il me ſemble qu'ils font de leur mieux, & avec beaucoup de courage. Comment pourroit-on n'être pas content de vous? Vous dōnnez votre ſanté, votre vie, vos ſoins, votre bien pour le ſervice des deux Rois; vous ſerez encore plus récompenſé par le plaiſir d'agir en homme de bien, qui aime la choſe publique, & qui ſaura s'envelopper dans ſa vertu, ſi la reconnoiſſance des hommes lui manque.

Jugez, par la longueur de ma lettre, mon cher Duc, du plaiſir que j'aurois à vous entretenir, ſi l'on peut appeller plaiſir le ſoulagement de parler de nos malheurs avec quelqu'un de raiſonnable & qui penſe comme nous. Il n'y a plus de reſſource pour moi, je ne verrai plus que des peines; pour vous, qui êtes jeune, vous pouvez fort bien voir la France ſe remettre & s'affoiblir plus d'une fois.

LETTRE XLVIII.

Ce 11 Juillet 1706.

OUi certainement, mon cher Duc, je pense souvent à vous & au bonheur que vous avez de penser si différemment de tout ce qui m'environne. Il est vrai que le départ de Marlborough m'a bien soulagée : son arrivée m'avoit donné la fievre. Il va reprendre Ems, & ce n'est pas une grande perte. Il me semble que l'on ne croit pas que les ennemis fassent rien ni du côté du Rhin, ni en Flandre : c'est l'Italie & l'Espagne qui nous donnent de l'inquiétude. Le Grand-Prieur ne fait rien qui vaille. Mr. de Vendôme le va joindre, & par-là M. de la Feuillade devient Général. On se flatte en Espagne de lever & de payer une armée ; si cela se fait, on ne pourra assez récompenser Orry. Le Duc de Grammont fait ici une si triste figure, qu'il m'en fait pitié. Il sent bien que le Roi ne doit pas être content de lui, & il a toute sa famille sur les bras dans une affaire où il ne peut douter qu'il n'ait tort. Mlle. de la Cour de son côté n'est pas contente. Ce pauvre

hômme va paſſer une triſte vie. Me. la D. de Bourgogne ne ſe porte pas bien; on lui fait faire beaucoup de remedes, qui demanderoient plus de ſoins qu'elle n'eſt capable d'en prendre. M. Fagon ne fait pourtant pas grand cas de cette tumeur dont elle ſe vante; car c'eſt ſa maniere d'aimer à donner de grands noms à ſes maux. M. ſon mari eſt furieux : on ne peut appeller autrement la paſſion qu'il a pour elle, & je ne crois pas qu'on en ait jamais vu une ſi déſagréable pour celle qui la cauſe, & pour les ſpectateurs. Je n'en parle point en perſonne prévenue contre lui : car jamais je n'ai eu plus ſujet de m'en louer. Il n'y a point d'apparence de groſſeſſe : ces remedes les empêchent de vivre enſemble : & de-là en partie la fureur dont je vous parle. Vous avez bien jugé que par plus d'une raiſon je ſuis ravie de la groſſeſſe de ma niece. J'eſpere que Dieu voudra bien vous donner un fils. J'aurois amené la petite niece ici, ſans les continuels voyages que nous faiſons. Nous avons beau faire, nous ne nous divertiſſons point, je ne dis pas ſeulement la vieilleſſe, mais notre Princeſſe, qui n'y ſauroit parvenir malgré ſes bonnes intentions. Adieu, mon cher Duc; je ſuis bien-aiſe de ce que vous êtes un

peu mieux; je ne m'en fie qu'à ce que vous m'en dites vous-même. Je suis bien de votre avis sur les remedes, mais il faut votre courage pour y renoncer quand on souffre. Comme les autres mêlent beaucoup d'inquiétude à leurs maux, ils cherchent le soulagement. Je me porte assez bien aussi, & pour vous dire mon état, je m'ennuye de vivre, sans pourtant aucune nouvelle mélancolie.

LETTRE XLIX.

A St. Cyr, ce 15 Juillet 1706.

J'Ai reçu votre gros paquet de Perpignan avec des lettres d'Espagne de vieille date. Les affaires y ont bien changé de face depuis ce temps-là. Je me suis trouvé assez de courage jusqu'ici par rapport aux nôtres; mais je vous avoue, mon cher Duc, qu'il est à bout depuis la crainte trop bien fondée d'une descente en France. Je ne puis y voir les ennemis, sans avoir le cœur dans une étrange situation. Je suis soumise à la volonté de Dieu dans la partie supérieure, pendant que l'autre est dans l'abattement. Ma santé devroit y succomber, & elle est meilleure

qu'elle ne l'a été depuis cinq ans. Le Roi n'eſt point inſenſible, mais courageux & Chrétien. Notre Princeſſe eſt plus affligée que ſon âge ne le permet. Tout cela ne me conſole pas. Je me doutai bien que vous ne ſentiriez guere la joie d'être Lieutenant-Général ; je le dis à votre famille, qui m'en faiſoit compliment. Je crois vous bien connoître ; vous aimez le Roi & l'Etat. Je n'ai pas la force de vous écrire, quelque envie que j'en euſſe ; car je ne ſais quel chapitre traiter avec vous. Les plaintes ſont inutiles, & on ne peut pourtant perdre de vue les ſujets qu'on en a, ni s'amuſer à parler d'autre choſe. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE L.

A St. Cyr, ce 24 Juillet 1706.

J'Ai à répondre à deux lettres de vous mon cher Duc, l'une du 11, & l'autre du 17, & toutes deux auſſi triſtes qu'il convient à notre état préſent. Je ne pourrois le ſuporter ſi je ne regardois d'où il nous vient, & que les hommes ne ſont que des inſtruments entre les mains de Dieu pour affliger un Royaume trop

heureux, & pour humilier un Roi trop grand. Il ne faut point raiſonner avec le Maître des événements, en diſant que les Rois qu'il paroît abandonner, ſont pieux, & que nos ennemis ſont pour la plupart hérétiques. Dieu ne nous doit point rendre compte de ſa conduite ; & il eſt bien ſûr qu'il eſt juſte, & au milieu de ſa colere, plein de bonté. D'ailleurs, ce ne ſont point les opinions qui prennent les villes, ou gagnent les batailles. Nos ennemis ſont pleins de prudence & d'habileté, & nos Généraux ſont mal-habiles, & notre ſoldat découragé. Voilà, mon cher neveu, puiſque votre amitié pour moi vous fait aimer ce nom, ce que je penſe dans ce que *St. François de Sales* appelle *la fine pointe de l'eſprit*, tandis que tout le reſte de ce qui eſt en moi eſt dans la triſteſſe, dans l'abattement, & dans un ſerrement de cœur qui devroit bien terminer cette miſérable & trop longue vie : préciſément depuis ce temps-là, je me porte mieux.

Le Roi eſt en parfaite ſanté. Même courage, même ſoumiſſion à la volonté de celui qui diſpoſe des Empires ; toujours malheureux, & faiſant toujours tout ce qu'il faut pour ne l'être pas. Notre ami M. Chamillart eſt accablé de travail, & pénétré de douleur.

Les Castillans donnent de grandes marques de fidélité. Il me paroît que le Roi d'Espagne est résolu à donner une bataille aussi-tôt que nos troupes auront joint les siennes. Je ne crois pas qu'on en puisse voir une plus décisive. Il y va du sort de l'Espagne; & si l'Espagne se perd, quelle perte pour la France!

Les affaires ne prennent pas un bon tour en Italie ; & je tremble pour le succès de Turin. M. de Vendôme ne peut être assez loué; il a mille choses pour lui, mais il croit aisément ce qu'il desire.

D'un autre côté, nous attendons la flotte. On nous dit hier qu'elle étoit en mer ; & je ne doute point que je n'apprenne ce soir, en arrivant à Marly, qu'elle fait une descente en France. La bonne nuit!

Les nouvelles de Flandre étoient que les ennemis assiégeoient Menin. Le Roi reçut ses trois Couriers tous à la fois, qui représentent assez l'état de Job. Dieu lui donne les mêmes peines, qu'il lui donne la même patience!

Si le Roi d'Espagne ne rentre bientôt dans Madrid, je ne doute pas que Naples & la Sicile ne se révoltent; car tous les Royaumes suivront toujours la destinée de Madrid.

M. de Vendôme ne peut être parti que

du 18. Tout retarde ; & nous sommes pressés de tous côtés par l'ennemi le plus actif.

Notre chere Princesse se porte assez bien, malgré ses inquiétudes surprenantes dans une personne de son âge, de son caractere, de son sexe & de son rang.

M. le Duc de Bourgogne est toujours amoureux, dévot, scrupuleux, mais tous les jours plus raisonnable.

Non, je n'ai personne à qui parler, & ma solitude m'épargne beaucoup de fautes. Car mes conférences ne seroient ni favorables, ni glorieuses au prochain. Les hommes sont très-mal dans mon esprit, & je ne regarde pas les femmes. Adieu, mon cher Duc ; il n'est pas nécessaire de vous recommander le zele pour le Roi & pour l'Etat. Vous agissez sur des principes qui ne peuvent changer. Et si vous ne trouvez pas toute la reconnoissance que vous méritez, vous trouverez de solides récompenses.

LETTRE LI.

12 *Août* 1706.

JE pense tout comme vous, mon cher Duc, sur le commerce que nous voudrions avoir ensemble. Vous êtes un des hommes du monde à qui j'aurois le plus de choses à dire, & à qui j'en ai le moins à écrire. Vous aurez eu plutôt que nous les nouvelles d'Espagnes, qui nous réjouirent fort hier au soir. Voilà donc Philippe V encore retourné à Madrid! Dieu veuille qu'il n'en sorte plus! Les Castillans ont été aussi affectionnés, que les Catalans ont été révoltés. Vous avez-là de vilains voisins; ne sont-ils pas las de l'Archiduc, & ne pourriez-vous point tramer encore quelque trahison avec eux? On nous assura hier que la flotte se sépare: si cette nouvelle se trouve vraie, elle vaudra bien celle d'Espagne. L'arrivée de M. de Vendôme en Flandre ranime nos troupes; on croit que si Menin (1) dure

(1) Menin se rendit après 38 jours de tranchée ouverte; & la prise de cette Ville fut suivie de celle de Dendermonde & d'Ath.

un temps raiſonnable, ſa priſe finira cette Campagne. M. de la Feuillade m'a mandé que Turin ſera pris à la fin de ce mois. Le Roi ſe porte parfaitement bien; & nous étions tous bien-aiſes hier de lui voir un éclair de joie. Je n'ai preſque pas eu de fievre depuis l'affaire de Flandre; auriez-vous cru que c'étoit là le remede qu'il me falloit? Adieu, mon cher Duc, c'eſt bien ſincérement que je vous aime, parce que je vous eſtime beaucoup.

LETTRE LII.

A Verſailles, ce 3 Septembre 1706.

HÉ bien, mon cher Duc, vous faites des merveilles, & on peut juger de ce que vous feriez ſi vous aviez un peu plus d'étoffe entre les mains. Il eſt vrai que les affaires d'Eſpagne vont aſſez bien; mais nous en avons tant de mauvaiſes, qu'il nous reſte toujours beaucoup d'inquiétude. Le ſiege de Turin va bien lentement; on eſpere pourtant le prendre, & je crois que pour le manquer, il faudroit que le Prince Eugene eût battu M. le Duc d'Orléans: ce qui ne paroît pas bien aiſé, ſur-tout ayant joint M. de la

Feuillade. La flotte me fait toujours une grande peine, ſoit qu'elle vienne en France, ou qu'elle aille en Eſpagne. On ſait fort bien dire qu'il faut tout remettre entre les mains de Dieu, mais c'eſt ſouvent un langage : on ſent bien dans l'occaſion qu'on veut ce qu'on veut avec un grand attachement. Vous aurez ſu que le voyage de Fontainebleau a été rompu pour notre Princeſſe, & remis pour nous au 23 de ce mois. Vous avez une ſœur qui ne fut pas indifférente à cette nouvelle, & qui me fit une grande pitié : je me conforme à l'inclination que vous avez pour elle, & plus je la vois, & plus elle me plaît. Le Roi la traite à merveilles, & elle a auſſi beaucoup de goût pour lui. Je m'en vais à St. Germain voir notre triſte Reine, que je ne ſuis plus en état de conſoler; car j'ai moins de courage qu'elle, & nous ne ſommes pas ici ſi accoutumés aux mauvaiſes aventures. Les ennemis de la Princeſſe des Urſins répandent qu'elle eſt mal avec le Roi, & qu'elle ſera rappellée encore une fois : rien n'eſt ſi faux, & je vous aſſure que depuis qu'elle eſt partie, il n'y a pas eu un mot à reprendre dans ſa conduite, ni dans celle de notre Ambaſſadeur. Adieu, mon cher Duc : triſte ou gaie, je ſuis la même pour

vous, & mes ſentiments ſont fondés ſur ce qui ne peut changer.

LETTRE LIII.

Ce 12 Septembre 1706.

IL y a bien des choſes, M. le Duc, auxquelles il n'y a point de remede. Je doute que vous me faſſiez un compliment ſur la priſe de Turin : tout y languit ; notre armée eſt diminuée conſidérablement ; mais vous ſavez tout cela mieux que moi. Nous attendons toujours la deſcente, ſans ſavoir où : nous n'avons pas même de nouvelle que la flotte ait mis à la voile. Nous partons pour Fontainebleau ; j'y ferai bien ſeule ; car je n'aurai ni la Princeſſe, ni les Dames du Palais. Je compte y voir quelquefois la Marquiſe de la Valliere, qui ne ſera peut-être pas fâchée de reſpirer avec moi ; je ſuis affamée de la ſolitude, & ſon cœur me paroît en preſſe. Me. la Maréchale de Noailles me parla hier de vous, comme ſi vous deviez paſſer l'hyver en Rouſſillon. Je ne m'y oppoſerai certainement pas, ſi vous y êtes néceſſaire pour le ſervice des deux Rois : mais ſi cela n'étoit

pas, je voudrois vous voir. Je me porte parfaitement bien depuis nos derniers & plus grands malheurs. Je n'ai plus de ces fievres qui me prenoient à toutes les mauvaises nouvelles. M. Fagon dit que c'étoit le changement qu'elles faisoient en moi, & que mon cœur étant présentement toujours dans la même situation, il n'y a plus d'inégalité. Vous en croirez ce qu'il vous plaira, mais je ne vous laisse pas la même liberté sur les sentiments que j'ai pour vous.

LETTRE LIV.

A St. Cyr, ce 25 Avril.

TOus vos bons amis, au nombre desquels je me range, étoient en peine de n'avoir point de vos nouvelles par M. le Maréchal : car nul autre ne prétendoit à cet honneur. Vous avez passé mes espérances, mon cher Duc, en m'écrivant. Je trouve très-bien que ce soit de la main d'un Secretaire, & je pourrai bien vous le rendre quand l'occasion s'en présentera. Les cataplasmes, qu'on vous met, ne me donneroient pas une si grande idée de votre mal, que de vous

voir demeurer tout court. Je connois votre zele pour le Roi, & votre amitié pour la France; & j'ai plus à craindre que vous ne vous pressiez, qu'on en auroit avec un autre qui ne se presseroit pas assez. Au reste, vous êtes parfaitement bien avec M. le Contrôleur-Général: je l'ai vu ce matin, & nommai votre nom sans dessein. Il s'est mis sur vos louanges d'un fort bon ton, & prétend être aussi fort bien avec vous; je l'en ai assuré. Il me paroît déja chargé de quelqu'un de votre famille; je vous ai mis à part, sans les abandonner. A propos de famille, n'êtes-vous pas bien-aise d'avoir un Mousquetaire au lieu d'un Abbé? Me. la Maréchale en rit fort: il va faire la campagne, & à son retour son détournement sera oublié, & on vous le donnera, si nous sommes assez malheureux pour que la guerre dure. Notre Princesse s'est blessée, & après plusieurs accouchements douteux & qui exerçoient la Faculté & toutes nos Dames, elle en fit hier au soir un d'un véritable enfant, dont elle est très-affligée. Je tâche de la consoler pour le passé, & de la faire profiter pour l'avenir de sa propre expérience. Elle doit se trouver bien heureuse de ce que vous n'êtes pas ici: vous l'auriez bien grondée. Je ne

fais plus que languir : je m'ennuye à Marly, parce que je suis plus exposée au monde, & je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE LV.

A Marly, ce 14 *Mai.*

IL me semble qu'il y a bien long-temps que je ne vous ai écrit, mon cher Duc, & je n'en ai pourtant pas été moins occupée de vous. M. des Ursins est ici, & le bien de l'Etat passe aujourd'hui chez moi avant tous les devoirs de l'amitié. Je fus hier enfermée dans mon entresol une heure & demie avec M. de Maulevrier. La conversation n'étoit pas aisée : il ne parle pas mieux qu'il ne faisoit, & j'entends un peu moins. Il falloit remédier à ces deux inconvénients par une grande application, qui n'est pas trop bonne à ma tête. Il a cru m'apprendre bien des choses ; il n'a fait que confirmer tout ce qui nous a paru de nos Ambassadeurs, & nous montrer qu'il dit très-vrai dans le compte qu'il rend. Y aura-t-il encore du remede à l'état où se trouve l'Espagne ? Je crains qu'après qu'on aura tiré

de lui les éclairciſſements que chacun eſt bien-aiſe d'avoir, il ne demeure avec un nombre d'ennemis irréconciliables : il me paroît très-honnête homme & droit : l'eſtime que vous avez pour lui m'a diſpoſée à lui parler ouvertement, outre que de mon naturel je ne ſuis pas myſtérieuſe. Il parle de cette jeune Reine comme Me. la Princeſſe des Urſins. Je ne regrette point de m'en aller bientôt, mon cher Duc : les hommes ſont inſupportables quand on les voit de près. Le Roi ſe porte bien, & je le ſoupçonne de faire traîner ſa convaleſcence pour demeurer ici, où il fait effectivement très-beau. Je voudrois bien être à Verſailles pour regagner St. Cyr, dont j'ai un extrême beſoin : je ne puis ſoutenir le vacarme de mon cabinet : il y a plus de cinquante femmes à Marly. Nous avons mangé du beurre, mais vous n'y étiez pas ; & les ſouhaits que nous fîmes là-deſſus, ne vous valoient point. Notre De. de Bourgogne ne ſe conſole point, quelques efforts qu'elle faſſe pour s'étourdir : & cette inquiétude, jointe à ſa vivacité naturelle, la rend aſſez inſupportable. Adieu : voici M. Chamillart, dont je ſuis toujours bien contente.

LETTRE LVI.

A Fontainebleau, ce 27 Juin.

JE n'ai nul plaisir à vous écrire, mon cher Duc, & je n'y vois aucune utilité : nous en sommes souvent demeurés d'accord, pourquoi donc vous en fâchez-vous ? J'entends parfaitement votre lettre, mais n'allez pas devenir un Courtisan inquiet. Faites le mieux que vous pourrez. Assurez-vous du témoignage de votre conscience : n'attendez rien des hommes ; les biens qu'ils promettent sont peu de chose, & les maux qu'ils font n'ont pas plus de durée ; ils sont légers dans les uns comme dans les autres. Mais où m'emporte toute ma solidité ? Je vous fais une lettre de consolation, quand je ne sais nul sujet de peine pour vous : il n'y a personne qui soit plus mal instruite de ce qui vous regarde : on ne me nomme pas votre nom ; je vois peu Mr. votre pere, qui est celui avec qui je pourrois parler de vous. Il me paroît content sur ce qui vous regarde, & sans chagrin sur les troupes qu'on vous ôte. J'ai cru aussi que vous recevriez tout en grand homme, &

que vous feriez ce que vous pourriez, à proportion des moyens qu'on vous fourniroit. Je ne doute pas que le ſtyle ne ſoit différent quand les intérêts le ſont. Je ne ſais où j'en ſuis là-deſſus. Le Roi ſe porte à merveille : voilà ce que vous deſirez. Notre Princeſſe n'a nul ſujet de vous craindre, ſes plaiſirs ſont modérés, & ſes ſoins pour M. ſon mari très-empreſſés. Elle s'amuſe fort avec M. de Méſanges : & je m'y amuſerois auſſi, ſi je me voyois quelques moments à jouir de ce qu'il m'apprendroit. La Ducheſſe de Noailles paſſe ſes journées avec moi, & les ſoirées avec M. ſon beau-pere, dont je ſuis inquiete : il eſt ſouvent aſſoupi & dans une grande triſteſſe. Adieu, M. le Duc ; je ſuis très-laſſe de vivre : peu de choſes me plaiſent : les jours ſont longs ici : je ne ſuis point fort triſte, nous n'en avons point de nouveaux ſujets ; mais la mort eſt préférable à la vie. Ne vous fâchez point de ce diſcours, il ne vient point de chagrin.

LETTRE

LETTRE LVII.

Ce 15 *Juillet* 1707.

MR. le Maréchal de Noailles ne vous aura pas laiſſé ignorer que le Maréchal de Villars s'eſt un peu trop avancé, & que les ennemis l'ont coupé; mais il aſſure fort qu'il conſervera la ſupériorité qu'il a eue juſqu'ici, à moins que les ennemis n'envoyaſſent un puiſſant ſecours. On l'élevoit aux nues, quand il ravageoit l'Allemagne; c'eſt le dernier des Généraux, depuis qu'il a ignoré la marche des ennemis : les diſcours de ce ſallon (de Marly) ſeront donc éternellement les mêmes?

Je puis vous aſſurer que le Roi eſt très-content de ce que vous faites, & très-perſuadé de votre attachement pour lui : vous agiſſez ſur des principes qui vous ſoutiendront toujours. Mes inquiétudes ſont préſentement pour la Provence : beaucoup de gens les croyent mal fondées : qu'ils ayent raiſon! Le ſcorbut eſt dans la flotte des ennemis : on dit qu'ils jettent dans la mer tous les jours plus de cinquante hommes : il eſt bien malheureux d'avoir à s'en réjouir! Si nos affai

res se soutiennent de ce côté-là, nous pourrions avoir la paix.

Votre denier de la veuve a été très-bien reçu : vous faites ce que vous pouvez, & on est bien persuadé que ce n'est ni le zele, ni le courage qui vous manquent. Le mariage que vous savez ne va pas bien ; & je crois, par des raisons que je ne saurois expliquer, qu'il seroit mauvais pour tout le monde. Nous avons six Noailles à la Cour.

Mes chagrins sur le Jansénisme augmentent tous les jours, sans que j'y voye aucun remede. On a commencé à gâter le Val-de-Grace, & le Roi en a un sensible chagrin par rapport à la Reine-mere.

Je suis plus que jamais Hermite à la Cour, & il n'y a personne sans exception à qui je daigne parler : ma vieillesse me console de tout. Adieu, mon cher Duc ; je vous estime trop pour ne vous pas aimer. Me. la Duchesse de Bourgogne prétend que vous êtes le plus honnête homme de France : elle vous aime & vous estime par des réflexions au-dessus de son âge. Sa conduite est assez folle, & cependant je lui trouve un fond de raison qui me fait beaucoup espérer pour l'avenir : elle & M. son mari sont dans une parfaite union. Il y a dans le Régi-

ment d'Artois un Sous-Lieutenant de la Compagnie de M. le Chevalier de Balincourt; il eſt ſous ma protection, & je vous le recommande, mon cher Duc, s'il mérite que je me mêle de lui. Il eſt parfaitement bien Gentilhomme, & frere de la petite muſicienne que vous m'avez vue à Verſailles.

LETTRE LVIII.

A St. Cyr, ce 31 Juillet 1707

J'ai de temps en temps ma petite fievre. Il s'y en joint quelquefois une autre un peu plus forte avec des vomiſſements. L'intervalle de ces accidents n'eſt pas aſſez long pour me remettre, & j'en ſuis fort affoiblie. Je ſue, dès que je veux écrire quatre mots. Auſſi l'on ne voit preſque plus que le caractere de votre couſine. Les affaires de Provence me paroiſſent bien ſérieuſes. Et quoi qu'on diſe à Verſailles, où l'on chantoit victoire hier au ſoir, j'ai bien de la peine à croire qu'on ne prenne pas Toulon & tout le reſte. Je ne ſaurois me réjouir que je ne ſache M. de Savoye en marche pour s'en retourner chez lui.

Me. la Ducheſſe de Noailles s'eſt bien conduite à Marly. Elle a reçu de très-bons traitements du Roi & de Me. la Ducheſſe de Bourgogne. Elle paſſoit la plupart de ſes journées à jouer au Trictrac avec Me. de Dangeau dans mon cabinet, plutôt que d'aller dans le ſallon. Madame votre mere m'a aſſuré pluſieurs fois qu'elle étoit bien contente. Elle vint hier ici, & y eſt encore aujourd'hui. Elle a fait ſes dévotions trois fois en aſſez peu de temps. Elle a pris M. Treilh pour ſon Confeſſeur. Que ces commencements ſe ſoutiennent! Mais elle eſt bien jeune pour être ſitôt raiſonnable. Je vous tiendrai la parole que je vous ai donnée.

Je m'accommoderois fort bien d'avoir quelque commerce avec une de vos ſœurs. Mais il faudroit le traiter auſſi ſecretement qu'une galanterie.

Adieu, mon très-cher Duc : ne verrons-nous point finir ce malheureux temps par une paix qui vous remette derriere votre Maître pour ne le plus quitter?

LETTRE LIX.

A St. Cyr, ce 2 Septembre 1707.

JE mourois d'envie de voir par vos lettres la joie que vous avez du départ de M. le Duc de Savoye : quelque téméraire que fût l'entreprise, elle eût réussi, si on avoit cru les conseils du Prince Eugene ; quoiqu'il en soit, voilà un grand bonheur.

Il y a de l'apparence que vous allez porter le faix des plus grandes affaires, & que les efforts de nos ennemis vont se tourner de votre côté. J'ai toujours dans le cœur que Dieu n'abandonnera pas Nos Majestés ; il paroît, comme vous le dites, qu'il a fait lui-même le partage : mais on prétend que les Anglois ne consentiront jamais à ce que Dieu a fait : il faudroit que d'heureux événements nous missent en état de donner la loi. Voilà un Prince des Asturies, qui va redoubler l'affection des peuples : mais on ne peut pas toujours les soutenir ; en vérité, il est bien difficile de comprendre comment cette fusée pourra se démêler.

Je voudrois, mon cher Duc, vous ca-

cher le déplaisir que j'ai de voir celui de notre Cardinal : ses affaires avec le Roi se gâtent tous les jours de plus en plus, je n'y vois point de remede, je n'ose presque lui en parler. Si quelqu'un y pouvoit quelque chose, ce seroit vous; mais nous ne vous verrons de long-temps : je n'ai pas le courage de passer de cette matiere-là aux nouvelles de notre Cour : il faut seulement, pour répondre à votre amitié, vous dire que je me porte assez bien présentement. Je passe mes jours avec Me. votre femme.

LETTRE LX.

A Fontainebleau, ce 13 Septembre 1707.

NOus sommes arrivés ici en bonne santé, & toute la Cour, très-occupée des chasses déja faites, & des chasses à faire. J'aurois plus d'envie de recevoir de vos nouvelles, que vous n'en aurez d'apprendre des nôtres, au moins de celles qui font l'attention de la plupart des Courtisans. M. le Maréchal de Noailles ne vous laissera pas ignorer les considérables; nous avons celle de la mer. Il est certain que nous avons eu l'avantage;

mais nous ne pouvons ſavoir que par les marins le plus ou le moins de cet avantage. Je cherche une retraite contre la voliere, qui eſt plus vive depuis hier, que je ne l'ai jamais entendue : ſi elle eſt fatigante dans les temps où on n'a rien qui afflige, jugez de ce qu'elle ſera dans celui-ci, où j'ai un grand ſerrement de cœur ſur ce qui s'eſt paſſé, & ſur les ſuites que j'en crains. Je ſuis ſoumiſe à la volonté de Dieu ; mais cette ſoumiſſion n'ôte pas la triſteſſe : votre état y met le comble. Il faut plus de courage pour la ſoutenir que pour aller au combat : au combat on eſt tué ; & ici l'on meurt. Quand je penſe à cet hyver, qui n'eſt pas bien éloigné, où l'on ſe divertiſſoit dans mon cabinet, & que, de ce qui y étoit, le Duc de Guiche & vous, étiez peut-être en langueur pour toute votre vie, & que le Marquis de Noailles & Labaume ſont morts, je vois le peu de fond & de projets qu'il faut faire. Il n'y a que moi qui ne ſauroit mourir. Je vous embraſſe, mon cher Duc, avec ces triſtes réflexions.

LETTRE LXI.

A Verſailles, ce 16 Mars.

OU avez-vous pris, mon cher Duc, que je ſuis affligée des diſcours des Courtiſans, vous qui ſavez que nous vivons d'injures ? J'ai été choquée de celui d'un de vos amis. Vous ſavez que ce qui eſt déraiſonnable me déplaît, & que j'ai peine à comprendre dans ces occaſions-là, que l'eſprit ne ſupplée pas au cœur. Si vous étiez prophete, je ſerois bien conſolée par les aſſurances que vous me donnez, que nos maux ſont paſſés. Nous voici pourtant à la veille d'une campagne bien importante. On s'y prépare avec plus de confiance & de courage que les autres années ; & tout le monde convient que les arrangements ſont meilleurs.

Le Roi donna le Gouvernement de Valenciennes au Chevalier de Luxembourg. On dit beaucoup de bien de lui. Le Comte d'Aubigné me dit en ce moment qu'il eſt Inſpecteur. J'en ſuis très-aiſe, & je voudrois voir ce nom-là ſe relever.

On parle d'un beau diſcours que le Maréchal de Villeroi a fait, en prenant poſ-

ſeſſion de la place de Doyen des Maréchaux de France. Il me parle toujours comme un de vos meilleurs amis : Madame votre mere ne le croit pas.

Madame de Caylus eſt aſſez mal, pour me donner de l'inquiétude.

Notre Princeſſe ſe met en pieces pour ſe divertir, ſans y parvenir. Elle n'a jamais été ſi ſérieuſe.

Je crois être préſentement aſſez bien avec Me. votre mere. Je vous embraſſe de tout mon cœur:

LETTRE LXII.

A Marly, ce 3 *Mai* 1708.

J'Ai reçu deux lettres de vous preſque à la fois, l'une du 22, & l'autre du 27. Je ſuis bien affligée de votre état, & par rapport à vous, & par rapport aux affaires du Roi. Je ſais que vous n'êtes pas ſur le ton plaintif; & je juge par-là de l'extrémité où vous vous trouvez : on m'aſſure qu'on y donne tous les ordres que vous propoſez. M. le Maréchal de Noailles vous inſtruit des armées. M. de Vendôme part aujourd'hui, bien content de la ſienne, & bien plein de confiance

qu'il va faire des merveilles. Il m'eſt revenu qu'on dit ici, que le Maréchal de Villars refuſera de commander en Dauphiné : je ne le crois pas capable d'une telle ſottiſe ; & j'en ſerois bien fâchée. Nos Princes ſont ravis d'aller en Flandres. M. Chamillart eſt charmé de M. l'Electeur de Baviere : mais ce que j'entends dire aux autres me feroit trembler pour l'Allemagne, s'il n'avoit un bon conſeil, & M. le Maréchal de Berwick, préſentement l'homme à la mode, & digne de l'être.

M. le Maréchal vous mandera ſans doute le très-petit *bisbiglio* dont on a ſoupçonné Mrs. les Maréchaux de France, qui ſe réduira, je crois, à rien. M. votre pere me fit là-deſſus une réponſe qui a bien fait ſa cour. Ecrivez-moi toujours par un Secretaire ; c'eſt un ſoulagement pour vous & pour moi ; & nous ſommes tous deux trop ſages pour nous écrire des choſes bien importantes.

Votre maître ſe porte parfaitement bien. Il eſt content de vous ; & je ſais combien vous l'êtes de lui. La D. de Noailles ne me quitte point ; & il me ſemble qu'elle fait fort bien. Elle & Me. de Caylus ſont en faveur auprès de notre Princeſſe, & n'en abuſent pas. Je vous aime

toujours, & je vous le dis avec la secheresse d'une personne qui ne mesure point l'amitié sur les démonstrations.

LETTRE LXIII.

A Fontainebleau, ce 12 Août 1708.

NOus sommes convenus que notre commerce ne pouvoit être agréable, & je le sens tous les jours. Vous me taisez tout ce que vous pensez : & comme je serois aussi prudente que vous, quoique fort tentée de ne l'être pas, je vous écris le moins que je puis. Vous savez l'état où nous sommes; & vous comprenez parfaitement le mien en particulier : vous êtes mieux instruit que moi des affaires générales, car votre Gazetier est fort soigneux de s'en informer : ainsi je ne veux vous parler que de Me. la Duchesse de Bourgogne, qui passe mes espérances, & même mes souhaits, dans la maniere vive & tendre dont elle aime son mari. Je ne l'aurois jamais cru; & s'il pouvoit le voir, je crois qu'il en mourroit de joie : enfin, vous seriez content, c'est beaucoup dire. Nous attendons de moment à autre de voir à quel

ſiege les ennemis ſe détermineront : Lille & Tournay ſont également menacés. Je vois la place priſe, bien plutôt qu'on ne penſe, ſi on ne la ſecourt pas : je vois la bataille perdue, ſi on veut la ſecourir, je vois trois Princes en danger, dont le moindre eſt d'aſſez grande conſéquence. Jugez, mon cher Duc, ſi je ſuis bien à mon aiſe avec de telles viſions, & s'il ne vaudroit pas mieux voir des fantômes. Je ne ſuis point contente de la ſanté de M. de Noailles, quoiqu'on me cite tous les jours des exemples de gens qui ont vécu vingt ans avec de pareils aſſoupiſſements. Tout en ce monde eſt affliction d'eſprit, affliction dans les affaires temporelles, dans celles de l'Egliſe, dans les grands, dans les petits, dans les hommes, dans les femmes, dans les biens, dans le repos, dans les amitiés, dans les ſociétés, dans les familles : tout eſt affliction d'eſprit ; tout eſt plein de contradictions ; & pour comble de malheur, on n'eſt pas en paix avec ſoi-même. Je ne vous connois de bonheur que votre ſageſſe : vous êtes abſent de tout ce que vous aimez : vous vous dévouez pour le Roi & pour l'Etat, & on vous ôte les moyens d'être utile. M. d'Orléans crie miſéricorde : M. de Villars en fait autant : M. l'Electeur

pense pis & se tait : les puissantes armées de Flandre ne peuvent rien faire : tout est affliction d'esprit. Je vous embrasse. La Duchesse de Noailles ne me quitte guere.

LETTRE LXIV.

A St. Cyr, ce 10 *Septembre* 1708.

VOus savez, mon cher Duc, que je pense comme vous sur le commerce des lettres, & qu'il y a de bonnes raisons pour les rendre rares entre ceux qui sont tentés de tout dire. Nous sommes dans un état très-violent sur les affaires de Flandre : vous en connoissez mieux que moi l'importance : je ne doute pas que M. votre pere ne vous tienne instruit de tout. Je voulois attendre qu'elles fussent décidées : mais je n'y vois point de fin : les armées sont pourtant bien près l'une de l'autre. Le Roi veut qu'on hasarde tout pour secourir Lille; & il s'y trouve de si grandes difficultés par les postes avantageux que les ennemis occupent, que je suis persuadée qu'on ne pourra les surmonter : cependant on les croit, à tous moments, aux mains, & jamais la Cour n'a été dans l'état où elle est de-

puis la malheureuse journée d'Oudenarde. Notre Roi est le seul qui se possede toujours dans la même égalité d'esprit, d'humeur & d'occupations. Notre Princesse est trop aimable : & je commence à lui trouver trop de mérite. Vous seriez charmé de sa conduite; & je voudrois qu'elle eût des témoins comme vous : car aucun de ceux qui l'environnent n'est capable de connoître le prix de ce qu'elle sent, & je la vois souvent louée très-mal à propos : sujets de conversation pour cet hyver, si vous me retrouvez encore. Je me soutiens, malgré mon extrême foiblesse de corps & d'esprit, ou, pour parler plus juste, (car on peut vous parler dans toutes sortes de langues) Dieu me soutient & me soutiendra tant qu'il lui plaira de me faire souffrir. Vous connoissez mes croix, & elles sont imperceptibles aux autres : mais il n'importe : l'essentiel est de les bien porter. Je ne suis pas contente de la santé de M. votre pere : je l'aime véritablement, & je sais ce que vous souffrirez quand vous le perdrez : il dort souvent, & n'a plus d'appétit. On se moque de moi, quand je m'en effraye : je souhaite qu'on s'en moque long-temps. J'ai fait vos compliments à votre Maître, qui les a reçus comme d'un serviteur fide-

le : il sait que vous ne pouvez plus rien faire : & tout est oublié & négligé présentement. On ne pense qu'à la Flandre, & vous, comme les autres, & peut-être mieux que les autres. Les choses sont disposées de façon à donner de longs déplaisirs. Il faut que les François & les amis du Roi renouvellent de zele & de courage. J'ai de grandes espérances sur vous, mon cher Duc, & bien de l'impatience de vous voir ici. Votre cœur vous dit que nous sortirons bien de l'action de Lille : cependant, à parler selon les apparences, nous devons être battus, & tout perdre. Notre cher Maréchal de Boufflers fait tout ce qui est possible. Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE LXV.

Ce 4 Novembre 1708.

LE Roi a ordonné à M. le Maréchal de Boufflers de se rendre : je suis dans une grande inquiétude du dénouement de la Citadelle : car je crains tout de la supériorité des ennemis : je serai bien affligée, & pour le mari & pour la femme, si ce merveilleux homme est prisonnier

de guerre. Je ne fais rien de nouveau de Flandre : & vous n'en fauriez être inftruit par moi : car mon ignorance eft fi grande, que je ne puis juger de ce qui nous eft bon ou mauvais.

Je vous remercie, mon cher Duc, de ce que vous voulez faire pour Me. de Barneval : fi vous la logez chaudement, vous lui fauverez la vie. Je me porte mieux qu'il ne m'appartient dans la fituation où eft mon cœur : les malheurs de l'Etat ne me laiffent pas même le loifir de pleurer les malheurs de mes amis.

LETTRE LXVI.

3 *Décembre* 1708.

LIfez cette lettre, mon cher Duc : & voyez ce qu'on me demande & à quoi l'on m'expofe. Que les gens en place font à plaindre d'avoir à refufer leurs meilleurs amis, ou à faire des injuftices !

Si nous faifons la guerre au Roi d'Efpagne, vous n'en ferez point chargé. Vos remontrances ont été trouvées fort juftes : & je me preffe de vous ôter l'inquiétude que je vous ai vue.

Dites à Me. la Maréchale que je n'ai jamais autant ſenti qu'aujourd'hui le poids de ma fortune & de ma vieilleſſe, puiſque l'une m'ôte le temps, & l'autre, la force d'aller rendre à votre famille un devoir, qui eſt encore plus de tendreſſe que de bienſéance.

LETTRE LXVII.

A Verſailles, ce 28 Décembre 1708.

MR. le Cardinal d'Eſtrées travaille à raccommoder M. l'Evêque de Chartres & M. l'Evêque de Noyon avec M. le Cardinal de Noailles. Il y réuſſit aſſez bien: & j'ai reçu une lettre de votre cher oncle ſur ce ſujet, pleine de bonté, de douceur, & de cette paix, qui aura encore augmenté en lui, parce que nous ne pouvons douter qu'il ne ſoit de bonne volonté.

On tâche d'empoiſonner votre voyage: c'eſt le deſſein de figurer avec la Feuillade, qui vous le fait entreprendre. On ne manquera pas d'envoyer ces ſoupçons en Eſpagne, qui y arriveront avant vous: mais la force de la vérité ſurmontera la malice des diſcoureurs.

Me. votre mere eſt à Paris pour le ma-

riage de Mlle. de Bournonville avec le Duc de Duras.

Le Maréchal de Villeroi eſt ici. Il a paru ſurpris de la ſanté du Roi, & il dit qu'on lui donne mille maux. N'allez pas devenir Provincial, & raſſurez les autres.

Je verrai notre ſaint Cardinal Mercredi : il eſt mieux de ſa goutte. Je ne me cache point, comme vous le ſavez, de l'eſtime & de l'amitié que j'ai pour M. l'Ev. de Chartres : mais c'eſt ſincérement que je regarde auſſi les intérêts de M. le Cardinal dans ce raccommodement. Ils feroient forts, s'ils étoient unis : je crois que vous m'entendrez bien. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXVIII.

A St. Cyr, ce 28 Mai 1709.

JE vous ai écrit une fois, mon cher Duc, & je n'ai point encore reçu de vos lettres. Nous ſommes toujours comme vous nous avez laiſſés, & même plus mal, puiſque la durée des maux les augmente.

Nos Princes ne vont plus à l'armée : elle n'eſt pas en aſſez bon état pour les

avoir à leur tête. M. le Maréchal d'Harcourt a peu de troupes, & aura peu d'ennemis : M. le Maréchal de Villars eſt très-content de l'armée en Flandre, mais très-inquiet de ſa ſubſiſtance : la famine n'augmente pas, mais elle ne diminue point.

Nous ſommes toujours dans l'incertitude de la paix ou de la guerre : on ne conclut, ni on ne rompt : nous attendons un Courier de M. de Torcy.

On diſoit, il y a deux jours, que Me. la Princeſſe des Urſins étoit chaſſée : je crois que nous le ſaurions.

J'ai dîné chez Madame la Ducheſſe de Noailles : Mlles. vos filles y étoient : l'aînée (1) eſt embellie, & a tout l'eſprit de ſon âge : la petite vous reſſemble. Elles me vinrent voir ici le lendemain : elles ont charmé tout St. Cyr : l'aînée ſut ſe contraindre pour plaire aux Dames : la cadette fut bouffonne, biſarre, naturelle : elle ne vous en reſſemble pas moins : en voilà aſſez pour un pere qui ne m'a jamais paru affolé.

Je tiens une grande rigueur à Me. votre

---

(1) Françoiſe-Adélaïde de Noailles, née le 1er Septembre 1704, mariée le 12 Mai 1717, à Charles de Lorraine, Comte d'Armagnac, Grand-Ecuyer de France.

femme pour l'empêcher de venir ici : elle m'assure que Me. la Maréchale & Me. la Duchesse de Guiche y consentent : j'ai répondu que je voulois voir ce consentement par écrit.

Le Roi fait à son ordinaire : mais il est triste & enrhumé.

Me. de Mantoue est à Vincennes. Elle verra, je crois, le Roi dans ma chambre, quand son exil sera fini : on dit qu'elle est embellie & fort sage : du reste, elle est Princesse de Lorraine, & inutile : on commence déja à la décrier : vous connoissez notre Cour.

Ce 29 Mai, à St. Cyr.

Il n'étoit question, hier au soir, à la Cour que de Mlles. de Noailles ; l'aînée avoit été dîner à Meudon avec Me. la Duchesse de Bourgogne : M. le Dauphin ne pouvoit tarir sur ses louanges. Mlle. d'Ayen se contenta d'aller voir M. le Duc de Bretagne : il lui prit son éventail, & le déchira d'un bout à l'autre : Mlle. d'Ayen lui en donna un coup de toute sa force : & le Prince le lui rendit par un coup de pied dans le ventre. Me. de Ventadour les sépara, & rendit un éventail à Mlle. votre fille : ainsi finit le combat.

On dit par tout Paris que la paix a été ſignée le 24 : il n'y a pas d'apparence, puiſque le Roi n'en ſait aucune nouvelle.

L'Evêque de Limoges m'écrit que vous vous êtes fait adorer en Limoſin. J'ai vu, ce matin, M. le Cardinal en bonne ſanté, malgré deux mille pauvres qu'il s'eſt chargé de faire ſubſiſter. Je mange du pain d'avoine : il eſt très-bon : ce ménage n'eſt pas conſidérable : mais cela épargne l'eſpece du froment. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE LXIX.

A Verſailles, ce 3 Juin 1709

ME. la Ducheſſe de Noailles, chez qui nous dînons, vient de me donner votre lettre du 24, la premiere que vous m'ayez écrite. Nos malheurs augmentent tous les jours : nous ne pouvons ni faire la paix, ni faire la guerre : vous apprendrez ce que M. de Torcy nous a rapporté, qui a donné de l'indignation à tout ce qui a une goutte de ſang François. J'ai vu donner les ordres pour que vous ſoyez bien informé de tout ; & qu'on vous conſulte ſur les troupes qu'on veut

vous donner, & sur l'usage que vous croirez en devoir faire. Le Maréchal de Boufflers seche de ce qui se passe : je n'ose entrer dans le détail : je n'ai pas la force de traiter les bagatelles : ainsi il vaut mieux finir, sans vous dire même, comme je suis pour vous, car vous devez le savoir. Vos aimables enfants sont avec nous. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE LXX.

A St. Cyr, ce 9 Juin 1709.

JE ne sais si votre courier me fera avertir de son départ : je vais vous écrire comme si je le savois.

Votre situation est en petit ce que celle du Maréchal de Villars est en grand. On prétend que le Dauphiné & l'Allemagne sont mieux. Quant à la mauvaise commission que le Roi vous fit envisager quand vous partîtes d'ici, il n'en est plus question. La paix ne se fait point : & quand elle se feroit, le Roi d'Espagne ne veut point revenir : mais le nôtre, après avoir lu votre lettre, m'a donné ordre de vous mander qu'en aucun cas, vous ne

ſeriez employé pour un tel perſonnage : il m'effrayeroit très-fort : ce n'eſt pas un Bourbon qu'il vous convient de détrôner.

Votre lettre m'a paru belle & bonne. On eſt très-perſuadé des ſentiments qui y ſont. Vous ne pouvez croire à quel point ils deviennent rares : & j'en ſuis ſi effrayée, qu'à peine comptai-je préſentement nos autres maux. Comment ſauvera-t-on la France, s'il n'y a plus de François ?

Quand on a ſu que le Roi refuſoit les indignes propoſitions de paix, que les ennemis ont faites à M. de Torcy, tout le monde a applaudi & demandé la guerre ; mais ce mouvement n'a pas duré : & l'on eſt bien vîte retombé dans cet abattement que vous avez vu & qui vous indignoit.

Quand vous étiez ici, combien de fois avez-vous entendu dire : Pourquoi nous laiſſe-t-on de la vaiſſelle d'argent ? le Roi nous feroit plaiſir de tout prendre. Depuis que les plus zélés en ont donné l'exemple, tout eſt conſterné : on murmure : on trouve que c'eſt au Roi à commencer à ſe retrancher : on lui plaint toutes ſes dépenſes : les voyages de Marly ſont la cauſe de la ruine de l'Etat : on voudroit lui ôter ſes chevaux, ſes chiens, ſes valets : on attaque ſes meubles : en

un mot, on le veut dépouiller le premier. Où ſe font ces murmures? à ſa porte : par qui? par des gens à qui il a tout donné. Pour moi on veut me lapider, parce qu'on ſuppoſe que je ne lui dis rien; comme s'il n'ouvroit pas lui-même toutes les lettres, & ne donnoit pas lui-même ſes ordres.

Cependant le Roi a diminué ſa table de Marly : il a envoyé ſa vaiſſelle d'or à la monnoie : il met ſes pierreries entre les mains de M. Deſmaretz, pour les engager, ſi on le peut : mais on ne veut compter que ce qu'il ne fait pas. Je vous avoue que de telles diſpoſitions me glacent le ſang dans les veines, & que vous me feriez bien néceſſaire ici.

Le déchaînement contre l'homme que vous ſavez, augmente tous les jours, & vient juſqu'au Maître : il ne peut ſe réſoudre à le ſacrifier, parce qu'il lui fait pitié, & qu'il ſe met en pieces préſentement pour le ſervice.

Les enfants du Roi paroiſſent plus ſenſibles à l'état des choſes. Le Dauphin parle davantage & écoute : il porte même au Roi les plaintes qu'il a reçues : mais après tout cela, il dit, j'ai parlé, & fait par-là encore plus blâmer ſon pere.

La Ducheſſe de Bourgogne eſt dans une

une triſteſſe qui paſſe la mienne; c'eſt ſa pente naturelle, & elle connoît trop le fond & les circonſtances de ſon état. Elle aime le Roi, elle aime ſon mari, elle aime ſon pere, elle aime ſa ſœur : tous ces endroits-là lui fourniſſent aſſez de matiere à ſes chagrins, ſans compter ceux de la journée, qui eſt ſi longue à paſſer.

D'un autre côté, M. le Maréchal de Villars veut ſe faire valoir, & gronde de n'être pas premier Gentilhomme de la Chambre : le Maréchal de Boufflers ſeche d'affection pour le Roi, & de zele pour la France : mais il veut trop de perfection, pour nous convenir : & à force de demander, il ſe mettra en état de ne rien obtenir. Je lui conſeille un peu plus de ménagement ; mais ſes principes n'en admettent point, & ſont trop durs pour la foibleſſe des hommes. Je ſerois bien fâchée que vous allaſſiez à Madrid; il n'y a plus rien à faire en ce pays-là : vous vous perdriez ſans les ſauver.

Je n'ai pas encore lu le Manifeſte de Manſera, & je l'ai laiſſé à Verſailles.

Nos Princes n'iront point à l'armée : on ſe trouve trop incertain ſur les ſubſiſtances.

Le Chevalier de St. George va en Flandres, ſi on peut lui donner de quoi par-

tir, & même quand on ne lui donneroit pas : nous ne payons plus la Reine : tout eſt à l'extrêmité.

J'ai été des premieres à envoyer ma vaiſſelle; vous y perdez plus que moi, & vous ne vous y ſeriez pas oppoſé : il y en a pour 13 ou 14 mille francs. S'il n'y avoit qu'à manger ſur de la faïance, nous en ſerions quittes à bon marché.

Le Chevalier de la Vrilliere ſe meurt à Strasbourg.

Les ennemis ſe ſont crus ſi ſûrs de la paix, qu'ils en ont ſigné les articles avant de ſe ſéparer, & ont fait partir ſix ou ſept couriers pour en donner part à leurs Alliés. Il en paſſa un par ici pour porter cette nouvelle en Portugal, & il nous demanda un paſſe-port.

Il me paroît qu'on donne tous les ordres poſſibles pour les bleds ; il en eſt arrivé à Dunkerque ; il en vient de tous côtés ; il y en a encore beaucoup ſur le port à Paris : cependant le pain ne diminue point : il y a ſouvent du déſordre dans les marchés. On vient de donner un arrêt pour qu'il n'y ait plus que de deux ſortes de pain, & un bis pour les pauvres qui ſera un peu cher : il faut conſulter là-deſſus tant de gens, que tout ſe fait trop lentement : & la jalouſie en-

tre les Magiſtrats y contribue encore.

On eſt un peu ſcandaliſé à la Cour, des careſſes que M. le Dauphin fait à M. de Vendôme à Meudon : notre Princeſſe, ſoutenant ſon caractere, ne s'eſt pas preſſée d'y aller.

Le Roi, pour faire ſa cour à Me. la Ducheſſe de Guiche, a gardé ſon mari, ici, le plus long-temps qu'il a pu : mais enfin il a fallu qu'il partît.

A Verſailles, ce 10 *Juin.*

En entrant hier dans ma chambre au retour de St. Cyr, je trouvai ſur ma table une lettre de M. de Chamillart, qui m'apprenoit ſa diſgrace. Le Roi l'a accompagnée de toutes les marques de bonté qui lui ont été poſſibles. C'eſt M. de Beauvilliers qui lui en porta la nouvelle. Il ira où il lui plaira, pourvu que ce ne ſoit pas à la Cour : il a une très-groſſe penſion, une pour ſa femme, celle de ſon fils conſervée : il aura la ſurvivance de la Charge de Cavoye.

M. Voiſin eſt arrivé ce matin : le Roi lui a déclaré le choix qu'il a fait de lui pour cette place : je le plains plus que ſon prédéceſſeur.

C'eſt Monſeigneur qui a achevé de déterminer le Roi.

Ménagez votre ſanté, je vous en conjure. Vous n'êtes pas ſi robuſte par le corps que par l'eſprit. Adieu, je n'en puis plus. Je compte ſur vous, mon cher Duc, comptez ſur moi.

LETTRE LXXI.

A St. Cyr, ce 22 *Juin* 1709.

LA ſuite vous aura fait voir, mon cher Duc, que j'étois mieux informée ſur la paix, que votre ami de Rotterdam. Nous ne l'avons point, cette malheureuſe paix; & notre état eſt encore plus triſte que ſi nous l'avions. On eſt bien déſeſpéré de la ſavoir rompue : on auroit été bien affligé de ſe ſoumettre à de telles conditions : la guerre vaut encore mieux que la honte.

Je crois que la guerre vous fera perdre deux de vos bons amis, M. le Maréchal de Boufflers, & moi, qui ſéchons de tout ce que nous voyons de lâche, & de tout ce que nous craignons de funeſte. J'y pourrois ajouter une perſonne qui ſe pique d'être votre amie : c'eſt Me. la Ducheſſe de Bourgogne : elle eſt un peu plus triſte que moi : il s'y joint un ſoup-

çon de grossesse : & dans l'état où nous sommes, faire des Princes, c'est presque faire des malheureux. Je suis bien de votre avis sur nos Princes : tout bien considéré, il est encore meilleur qu'ils n'aillent pas à l'armée que d'y aller : ils la ruineroient & ne la ranimeroient pas.

Je ne crois pas qu'il se passe rien en Allemagne. Le Maréchal de Berwick paroit assez tranquille de son côté, & croit avoir fait de bonnes dispositions. Nos grandes inquiétudes sont pour la Flandre : le grand nombre de nos ennemis m'épouvante : mais je voudrois bien qu'il n'épouvantât que moi, & que les Officiers Généraux ne recommençassent pas les discours de l'année passée.

Me. la Princesse des Ursins n'est point chassée : mais les choses pourront bien se tourner de façon qu'elle sera obligée de laisser le Roi & la Reine entre les mains des seuls Espagnols, auxquels elle sera toujours suspecte.

Il me paroît qu'on songe à vous fortifier : vous n'avez besoin d'être exhorté ni excité, & je suis bien persuadée que vous n'oublierez rien pour le service du Roi : vous savez que dans les grands malheurs, ne faire que son devoir, c'est ne pas le faire. J'espere que notre Minis-

tre sera autant de vos amis que des miens : il ne sauroit faire aussi mal sa charge que son prédécesseur, qui étoit tombé dans un abattement, dans un mépris qui le rendoient inutile. Je ne vois personne qui n'approuve ce changement. Le disgracié le porte avec fermeté : je suis persuadée qu'il s'en consoleroit, s'il n'étoit environné d'une famille désespérée : il n'a pas même la consolation d'être content de M. de la Feuillade, comme il le fut quand il quitta les finances : car la Feuillade n'a rien fait qui vaille dans cette occasion-ci.

Me. la Princesse de Conti a fait offrir à Me. de Dreux un appartement à l'Hôtel de Conti, & sa table toutes les fois qu'elle voudroit : je ne connoissois point cette grande amitié ; ce n'est peut-être qu'une générosité. Le Roi se porte très-bien : l'extérieur est comme vous le voyez du lieu où vous êtes : l'intérieur n'est pas toujours tranquille : mais le courage & l'occupation le soutiennent, & plus que tout cela, la confiance en Dieu.

Il ne me paroît pas que l'on compte que votre rôle doive être si petit : il est de notre intérêt, autant que de celui de Philippe V, de soutenir l'Espagne, tant que la guerre durera.

Me. votre femme ne me quitte guere : nous avons ſix Noailles à la Cour ; la Marquiſe de la Valliere a été obligée de quitter Marly, pour aller chercher de l'argent à Paris : ce qui ne ſe trouve pas fort aiſément. La reſſource de la vaiſſelle d'argent n'a pas été juſqu'ici bien grande, mais elle étoit abſolument néceſſaire dans un commencement de campagne ; les quatre cents mille francs de vaiſſelle d'or ont fourni de-quoi envoyer de petits ſecours : ce qu'on a porté de vaiſſelle d'argent va à quatorze cents mille francs ; c'eſt toujours quelque choſe, en attendant que les monnoies fourniſſent davantage. La vaiſſelle que l'on vend fait du bien au Roi par le cinquieme qu'il gagne ſur l'augmentation des eſpeces : ce qui me fait eſpérer qu'à la fin on la défendra tout-à-fait. Que n'en ſommes-nous quittes, pour manger toute notre vie dans de la faïance ?

M. le D. d'Orléans paroît dans un très-grand chagrin : les uns diſent que c'eſt parce qu'on ne le conſulte pas : les autres prétendent qu'il voudroit commander en Flandre : d'autres diſent que ce n'eſt que ſur le rang de ſes filles : & d'autres n'y croyent pas de plus grand myſtere, que la contrainte d'être quelquefois à Mar-

ly, aimant mieux que jamais les libertinages de Paris.

On a été très-content du Mandement que M. le Cardinal a fait pour les prieres publiques. Le Roi nomma hier pour Abbesse de Maubuisson, Me. de Château-Morand. Le Chevalier de St. George est parti pour l'armée, avec un équipage au-dessous même de cette dignité : il a réglé son ordinaire à une livre de viande par tête : vous ne l'en estimerez pas moins. Adieu, mon cher Duc : je suis aujourd'hui dans une langueur qui ne m'auroit pas permis d'écrire de ma main. Mon amitié pour vous n'est ni moins vive, ni moins tendre ni moins courageuse.

LETTRE LXXII.

A St. Cyr, ce 30 Juin 1709.

C'Est être trop modeste de ne vouloir pas d'un personnage important quand on est Général, & Général d'une armée qui sera bientôt assez nombreuse. Le Roi m'a paru bien-aise de vous avoir destiné, à un bataillon & un escadron près, le même nombre de troupes que vous demandez. Il est bien content aussi de vos

arrangements, de votre prévoyance: enfin, il vous a donné des louanges, & il n'en sort guere de la bouche des Rois.

Me. la D. de Noailles est une vive solliciteuse des commissions que vous lui donnez: elle m'importuna bien hier sur votre M. de Fimarcon: elle voulut absolument que je le visse au travers de tout ce que vous savez qui remplira ma chambre à Marly: le Roi, Me. la D. de Bourgogne, le piquet, une médecine, tout cela ne l'arrêtoit point: tout devoit céder à M. de Fimarcon: il arrive: & nous serons peut-être assez embarrassés l'un de l'autre.

M. Chamillart soutient avec courage le changement de sa fortune. Non, je ne le trouverois pas à plaindre, si sa famille pensoit comme lui: mais il est le seul de son sang qui aït quelque fermeté. M. Voisin commence très-bien: & tout ce qu'on dit de son exactitude fait voir que l'autre ne faisoit presque plus rien: Me. Voisin prétend être fort de vos amies: je ne sais si elle se vante; mais je desire fort que ces gens-là vous aiment & que vous les aimiez: j'y contribuerai autant que je le pourrai. M. le Maréchal de Boufflers ne veut pas absolument qu'ils se parlent: je le voudrois aussi absolu-

ment que lui, mais j'y trouve plus de difficultés.

Tous les bons François ont senti, comme vous, la dureté des conditions de la paix qu'on vient de rompre : mais il est difficile de soutenir la guerre, quand on n'a ni bled, ni argent. La famine vient si directement de Dieu, qu'il me semble que c'est une preuve qu'il veut que nous soyons accablés, soit par la paix, soit par la guerre.

Me. la D. de Bourgogne est grosse : c'est encore un contre-temps dans la conjoncture présente : sa tristesse acheve de me consterner.

On commence à croire que les ennemis n'attaqueront point le Maréchal de Villars : il est si bien retranché, qu'ils feroient une imprudence ; le parti qu'ils prendront ne nous sera peut-être pas plus avantageux : car on dit qu'une armée demeurera devant la nôtre, & que l'autre entrera en France ; je n'en dirai pas davantage, ne pouvant souffrir que les femmes parlent de guerre.

Vous n'avez jamais vu un tel vacarme dans le sallon de Marly, qu'il y en a eu sur l'évacuation des troupes d'Espagne. Je ne sais par la faute de quel Ministre on sut que les avis avoient été

partagés là-dessus dans le Conseil; les uns soutenant que la paix ne pouvoit jamais se faire sans le renoncement de l'Espagne; les autres, que quand cela seroit vrai, il ne falloit la céder que le plus tard qu'on pourroit. M. le D. d'Orléans, M. le Maréchal de Boufflers soutenoient ce dernier parti, & Mrs. de Beauvilliers & de Chevreuse étoient pour le premier: car M. de Chevreuse s'est fourré plus avant que personne, à ce voyage-ci, dans toutes sortes d'affaires, & si fort dans le monde, qu'il a joué après minuit avec Me. la D. de Bourgogne dans le sallon.

Je n'ai pas fait de même, & je n'ai jamais eu moins de monde; quoique notre séjour de Marly ait été bien long, je suis presque toujours demeurée dans ma petite chambre, où il n'est guere entré que notre languissant piquet, & *les Princesses de mon sang*: mais à propos de ces Princesses, n'oubliez pas que Me. de Caylus fait un grand personnage, & tient intimement à nos deux principaux Ministres.

J'avois proposé, dès que vous étiez ici, de voir Me. votre mere à St. Cyr; je n'en ai pas eu la force. Nous ne vivons pas, dans l'attente continuelle des nouvelles de Flandre; le Maréchal de Villars s'y conduit fort bien jusqu'ici, & est très-

approuvé, hormis de quelque Officier Général qui n'approuve rien.

La petite armée d'Allemagne a pensé être noyée : elle a été bien vîte à Strasbourg, & on alloit le lendemain en batteau dans le camp. M. le Maréchal de Berwick ne paroît pas inquiet de sa situation. Le Chevalier de St. George commence bien : il se fait aimer de tout le monde.

Il n'est pas nécessaire, mon cher Duc, de vous recommander de faire le mieux que vous pouvez ; je suis sûre que vous irez plus loin que nos idées ; vous devez être content de ce que votre Maître pense sur vous : il soutient les revers avec courage, & juge des services avec discernement.

Monseigneur entre dans les affaires, & s'en occupe plus qu'il n'a jamais fait. Le Roi & le public le voyent avec plaisir : aussi ira-t-on dîner Jeudi à Meudon ; je ne ferai pas de cette promenade ; il n'y a plus que St. Cyr qui convienne à mon âge, à ma santé & à mon humeur.

LETTRE LXXIII.

A Verſailles, ce 10 Juillet 1709.

MR. de Fimarcon m'a paru content du nombre & de la qualité des troupes qu'on vous donne : & je vous trouverois bien, ſi vous aviez de quoi vivre : c'eſt ce qui manque par-tout : car nous avons de bonnes armées. Le Maréchal de Villars voudroit encore quelque infanterie : M. le Maréchal d'Harcourt ne demande rien, & M. le Maréchal de Berwick eſt content : mais cette diſette eſt par-tout.

On ne comprend rien à ce qui ſe paſſe à Paris ; il n'y eut jamais tant de bled ſur la riviere, ni dans les marchés, & cependant le pain augmente tous les jours, & le peuple, par conſéquent, toujours prêt à ſe mutiner. On y apporte tous les remedes qu'on imagine : juſqu'ici, ces remedes ont aigri le mal. Les Magiſtrats ne ſont point d'accord. Il n'en a pas été ainſi à Rouen, où il y a eu une ſédition. Le premier Préſident, l'Intendant, & l'Archevêque ſe ſont unis, pour aller au bien : M. de Luxembourg les a ſecondés

tout paroît fini de ce côté-là, pourvu qu'on ſoutienne une manufacture, dont la chûte eſt la cauſe de la révolte.

Nous croyons auſſi que tout ſera bientôt appaiſé en Languedoc.

La paix ſera plus difficile à établir dans la Cour à M. le D. d'Orléans. Le pauvre Longe-Pierre a perdu ſon procès : mais ce qui vous ſurprendra, c'eſt que Mlle. de Serri a penſé comme M. le C. de Noailles, qui m'a dit ce matin que le Précepteur qu'elle a protégé, eſt un Saint.

M. Chamillart tient des diſcours admirables : il dit que le Roi ne pouvoit faire que ce qu'il a fait, & que le déchaînement du public étoit trop général pour y réſiſter : il demande à voir le Roi en particulier, & lui écrit des lettres fort tendres : cependant il fait ſes viſites dans Paris avec le Comte de Bergheich, qui doit y demeurer quinze jours pour les affaires d'Eſpagne.

M. de Polignac a épouſé cette nuit Mlle. de Mailly : il ne ſait pas les tendreſſes que vous avez pour elle : on ne peut être plus jolie qu'elle l'eſt : Dieu veuille qu'il la poſſede en paix ! Notre Princeſſe a été bien-aiſe d'avoir une noce, qui lui a donné le plaiſir de veiller toute la nuit.

Le ſiege de Tournay me fait reſpirer :

on prétend que c'eſt ce qui pouvoit nous arriver de mieux : il eſt à deſirer qu'il dure long-temps : la garniſon n'eſt pas forte : il y a bien des munitions de guerre & de bouche : l'argent manque : on y fait de la monnoie. L'Evêque fait des merveilles : l'inondation va bien : Surville (1) fera ſon poſſible pour imiter notre Romain (2) : mais il ſera plus rudement aſſiégé ; on ne croit pas qu'il ſoit ſecouru.

On vous aura mandé la petite action d'Artagnan (3). Il me paroît qu'on eſt content des beaux commencements de M. Voiſin : Me. ſa femme eſt en paſſe d'être ma favorite : je lui ai préſenté & recommandé la De. de Noailles.

Le Roi nous donna Lundi à dîner à Trianon : vous y aviez trois ſœurs, & une femme. Les careſſes que M. le Dauphin continue de faire à M. de Vendôme, ſcandaliſent tout le monde : il lui donne

---

(1) Le Marquis de Surville ne ſe rendit que faute de vivres.

(2) Le Maréchal de Boufflers.

(3) Depuis Maréchal de Monteſquiou. Il força 1600 hommes retranchés à Verneton, en prit 800, & n'en perdit que 2.

un logement marqué à Meudon, dans ce nouveau palais qu'on montre à tout ce qui y va : de ſorte que c'eſt une occaſion qui ſe renouvelle tous les jours.

La voix publique de l'armée dit beaucoup de bien du Maréchal de Villars : il y a toujours quelque envieux qui chante un couplet inſolent.

Il faut finir par ce qui vous plaira le plus : c'eſt que le Roi eſt en parfaite ſanté, &, je vous aſſure, fort content de vous. Je me porte aſſez bien pour mon âge : plus je vois les hommes, plus je vous eſtime : je ſuis très-fâchée qu'il y en ait ſi peu qui vous vaillent.

LETTRE LXXIV.

A St. Cyr, ce 28 Juillet 1709.

JE crois que votre courage vous trompe, quand vous eſpérez des reſſources : ſi vous faites réflexion aux malheurs qui nous ſont arrivés à la guerre depuis pluſieurs années, & à la famine préſente qui y met le comble, je ne comprends point qu'on puiſſe éviter une paix auſſi affligeante que celle qu'on nous offre. La diſette de bled & d'argent met à bout les

ſentiments les plus courageux, & toute la capacité de nos Héros. Le Maréchal de Villars, par ſa bonne conduite, a arrêté les ennemis, & a changé leurs deſſeins: mais il ſe voit toujours prêt à périr, faute de ſubſiſtance. Vous éprouvez de votre côté la même extrêmité. Il eſt pourtant bien vrai que nos affaires changeroient de face, ſi la récolte des petits grains faiſoit diminuer le prix du bled, s'il n'arrive rien en Flandre de plus fâcheux que la priſe de Tournay, & même de quelque autre Place, & ſi vous vous ſoutenez un peu en Eſpagne.

Tout le monde eſt perſuadé qu'il y a plus d'argent à Paris qu'il n'y en eut jamais. Si M. des Marets, par l'anéantiſſement des billets de monnoie, pouvoit rétablir quelque crédit, nous aurions le temps de nous arranger pour la campagne prochaine. Je ſuis perſuadée que M. Voiſin ſervira très-utilement. M. Chamillart a tout perdu par ſon opiniâtreté: il vouloit abſolument compter ſur la paix, & n'avoit fait aucun préparatif pour la guerre: c'eſt ce qui nous met dans la dangereuſe ſituation où nous ſommes. Ce pauvre homme n'eſt bon que dans le commencement de toutes choſes: il ne conduit pas mieux ſa diſgrace que ſa for-

tune : il veut voir le Roi : il ſe pare de la bonté qu'il lui a marquée : il ſe donne, ou ſe laiſſe donner l'air d'un retour qui n'eſt pas prêt, mais qui ne laiſſe pas de nuire à ceux qui ſont en place : de-là ces changements continuels de nos Miniſtres, qu'on fait à Paris. Vous croyez bien que Me. de Bourgogne a vu l'article de votre lettre qui la regarde, & qu'elle n'y a pas été inſenſible : elle eſt préſentement dans ſon lit pour quinze jours, parce que c'eſt le temps qu'elle ſe bleſſa la derniere fois.

Je ne ſais ce que c'eſt que cette lettre que la Reine d'Eſpagne a écrite à M. le Duc de Savoye : ce Prince commence à s'ébranler : M. de Berwick n'en paroît pas inquiet. Les Eſpagnols ne ſont pas des traîtres : & je compterois beaucoup ſur l'affection qu'ils ont pour leur Roi, s'ils n'étoient ſans argent, auſſi-bien que nous : ils perdront en M. Amelot, qui m'a paru bien habile dans tout ce qui s'eſt paſſé, depuis qu'il eſt Ambaſſadeur. Me. la Pr. des Urſins ne revient pas encore ; mais elle pourra bien devenir ſuſpecte aux Eſpagnols : on ſe déchaîne contre elle : mais je ſuis témoin que ſa conduite a été bien droite & bien noble.

Un Evêque de Normandie, je crois

que c'eſt M. de Lizieux, (il s'appelle Nêmond) ayant ſu que trois bataillons paſſoient, & ſe trouvoient ſans ſubſiſtance, il a envoyé mille francs à chaque bataillon. Mon Archevêque de Rouen s'eſt jetté bravement au milieu de trois mille ſéditieux, & a contribué à les appaiſer : mais ce qui eſt encore plus beau, c'eſt que le Gouverneur, l'Archevêque, le Premier Préſident, & l'Intendant ſont très-unis pour bien ſervir le Roi. Il n'en eſt pas de même à Paris : nos Magiſtrats ſont de différents avis ſur ce qu'il y auroit à faire pour le pain, dont le prix augmente tous les jours : le peuple eſt toujours prêt à ſe mutiner. Je ſeche à vue d'œil ; mais je ne me porte pas trop mal : je ſuis un peu moins triſte, & j'eſpere davantage : le ſiege de Tournay va ſon train : la garniſon fait des ſorties vigoureuſes : l'inondation va à merveille.

Adieu, mon cher Duc : oui, certainement, je compte ſur votre ſincere attachement pour moi, & je vous regarde comme le meilleur de mes amis. Nous en avons un qui eſt en mauvais état, c'eſt notre Maréchal de Boufflers : il ne guérit point : l'agitation où il eſt continuellement, ſuffiroit pour le tuer.

LETTRE LXXV.

A St. Cyr, ce 30 Juillet 1709.

JE comprends aisément, M. le Duc, que vous avez bien des affaires ; un Général en a, quand les choses sont dans le train ordinaire : à plus forte raison, quand il faut penser à tout, prévoir tout, craindre tout, réparer tout, & faire toutes sortes de métiers : on est bien persuadé ici que vous ne négligez rien.

Les troupes laissées en Espagne ont partagé tout le monde ; les uns prétendent qu'en les retirant, nous nous attirons encore une guerre avec l'Espagne : les autres croyent que nous n'aurons jamais la paix, qu'en abandonnant l'Espagne de bonne foi, & que cette paix est d'une nécessité absolue & présente.

J'ai souvent fait la même réflexion que vous sur le siege de Tournay : il faut être bien mal pour sentir un tel soulagement ! mais enfin Dieu a voulu nous réduire à cette extrêmité. Cependant je ne serois pas sans espérances, si nous avions de l'argent : mais il n'y a plus de crédit : & je crois qu'il ne peut se rétablir, que par

d'heureux événements qui ne ſont pas vraiſemblables, ou par une paix qui ne paroît pas s'approcher.

Notre Cour eſt toujours fort triſte : & dans ce ſallon, où l'on ne parloit que de milliers de louis jettés ſur une carte, de caroſſes, de chevaux, on ne parle plus que de bled, d'orge, & d'avoine. On eſt fort occupé du ſoulagement des peuples : mais juſqu'ici ce qu'on fait pour eux les irrite : il y a des gens de mauvaiſe volonté, qui les excitent au murmure. Me. la Ducheſſe de Bourgogne eſt très-mélancolique : elle eſt groſſe dans un mauvais temps : elle eſt ſi ſenſible ! Vous voyez ce qu'il en coûte à la Reine d'Eſpagne : en quelque pitoyable état qu'elle ſoit, je ſuis fâchée de la mort de l'Infant : c'étoit encore un engagement pour les Eſpagnols.

Le Roi eſt plus mécontent que jamais de ſon Archevêque : il vous deſiroit, il y a quelques jours, pour lui parler : & je ne vous deſire point du tout pour une telle commiſſion : c'eſt toujours ſur la même matiere. Adieu, mon cher Duc : je ſuis aſſez bien depuis hier : je ne pourrois pas vivre plus long-temps que je fais, quand j'aurois une forte ſanté & toute ſorte de bonheur. Ne faites point de vœux pour

moi : ils ajouteroient peut-être quelques jours à ma vie.

LETTRE LXXVI.

A Versailles, ce 2 Septembre 1709.

NOus sommes souvent convenus ensemble des raisons que nous avons de ne nous pas écrire souvent : & je crois l'amitié, qui est entre nous, trop solide pour avoir besoin de ce secours pour se soutenir. Je conçois que vous ne respirez pas : & j'aimerois bien mieux, Monsieur, que vous donnassiez quelques moments à l'amusement, qu'à vous fatiguer à me lire ou à me répondre.

On nous annonce souvent ici la mort prochaine de l'Archiduc : mais outre qu'il ne faut desirer la mort de personne, il n'est pas bien décidé que celle-là nous fût avantageuse.

Dieu nous a protégés du côté de M. d'Harcourt : il paroît qu'il y avoit un grand concert entre nos ennemis, pour entrer chez nous par ce côté-là : on parle d'une cassette de M. de Mercy, qui nous apprendra, avec l'almanach, qu'il y a bien des trahisons en campagne.

A St. Cyr, ce 3 Septembre.

Vous ne ferez pas furpris, mon cher Duc, que je commence ma lettre dans un lieu, & que je la continue dans un autre : je ne fais où elle s'achevera.

Dans cet intervalle, nous avons appris que la citadelle de Tournay a capitulé, le dernier jour d'Août. Le Maréchal de Boufflers foutient, le plus qu'il peut, la défenfe de M. de Surville : & M. le Maréchal de Villars l'attaque hautement : quand on a pour foi le défenfeur de Lille, on n'eft ni à plaindre ni à blâmer.

Comme il y a bien à craindre une bataille, le Roi a envoyé le Maréchal de Boufflers à Bavay pour les accidents qui pourroient arriver au Maréchal de Villars. Notre ami s'offre à être l'Aide de Camp de fon cadet : Villars ne devroit pas être fâché que Boufflers fût à une aîle : je ne fais comment tout cela fe démêlera. Nous jouerons gros jeu dans cette bataille, mon cher Duc : il n'y a que Dieu qui fache ce que nous allons devenir.

La mifere viendra bientôt jufqu'à nous : on n'a pas un fol : le bled enchérit tous les jours : vous feriez pénétré de la douleur du Roi & de fon courage.

Le respect que je dois à M. le Duc d'Orléans fait que je ne dis pas un mot sur son affaire. Je vois avec déplaisir le tort qu'elle lui a fait dans le monde. D'un autre côté, il mene une vie scandaleuse & publique : le Roi en souffre, par amitié pour lui, par aversion pour le désordre, & par délicatesse de conscience. Votre projet a été trouvé bon & beau, bien détaillé ; mais les moyens manquent de tous côtés. Je ne sais ce qui est le plus à plaindre, ou de servir de loin avec les peines que vous avez, ou de voir de près l'état où nous sommes.

On vous aura mandé la triste aventure de Me. de Beaumanoir ; elle va aux eaux de Bourbon : Me. de Champeron la suit. Il me paroît qu'elle n'est Gouvernante de Mlle. de Noailles qu'*ad honores* : bagatelle, en comparaison des autres peines qui nous accablent.

Vous aurez appris la désolation de la Duchesse d'Albe. Je suis très-contente de Me. de Châtillon, & il me semble que la Dé. de Noailles s'en accommode fort bien ; au reste, elle fait la vie du monde la plus innocente : elle passe les jours dans sa chambre, ou à St. Cyr ; elle travaille, elle chante, & il me paroît qu'elle aime mieux être chez elle, que dans le monde.

Le

Le Roi reçoit très-bien vos compliments; il eſt perſuadé de votre attachement pour ſa perſonne, & de votre mérite. Me. la Ducheſſe de Bourgogne ſe pique d'être la meilleure de vos amies. Je n'oſe parler de moi après de tels perſonnages : vous ſavez à quoi vous en tenir.

LETTRE LXXVII.

A St. Cyr, ce 14 Septembre 1709.

LA nouvelle de votre petite victoire (1) arriva hier à Verſailles, un quart d'heure après celle de la perte de la bataille (2) en Flandre. Vous jugez bien,

(1) M. le Duc de Noailles ayant fait en Catalogne une marche ſecrete, pour ſurprendre deux Régiments des ennemis qui étoient dans Figuieres, les trouva ſortant de ce quartier. Il les chargea à la tête de ſix eſcadrons, & les tua ou les prit tous. Le 2 Septembre, il ſurprit dix-huit cents chevaux campés entre Palau & Santa-Eugenia, à demi-portée du canon de Gironne : il en tua deux cents, & mit le reſte en fuite; le Général de la Cavalerie Palatine fut fait priſonnier.

(2) De Malplaquet, entre Mons & Bavay. Le champ de bataille coûta aux Alliés trente mille hommes tués ou bleſſés, » Encore une vic-

mon cher Duc, qu'on fut plus ſenſible à la douleur qu'à la joie ; cependant j'entendis dire au Roi, que ce que vous aviez fait étoit bien penſé, bien conduit, & bien exécuté. M. Voiſin m'en avoit écrit à peu près de même, en m'envoyant ici le détail de cette action.

Vous croirez aiſément que je ſuis un peu abattue des ſcenes que j'ai eſſuyées depuis trois jours ; l'intérêt général ne m'eſt pas indifférent, & je ne ſuis guere moins ſenſible à celui des particuliers.

J'ai été témoin de la déſolation de la plupart des meres & des femmes des tués ou bleſſés, qui, juſqu'ici, ne ſont pas en grand nombre, pour une bataille qui a duré huit heures, & qui s'eſt paſſée de part & d'autre avec un courage qui alloit à l'acharnement.

De la maniere dont on conte le détail, nous l'aurions gagnée ſans la bleſſure de M. le Maréchal de Villars; l'aîle qu'il commandoit, plia dès qu'il l'eut quittée : on y envoya de l'infanterie, & par-là on dégarnit un endroit, que les ennemis occuperent bien vîte. La bleſſure eſt dangereuſe, & j'ai grand'peur que

» toire telle que celle-ci, dit un Hollandois, & » nous ſommes perdus. "

nous ne le perdions; je n'ai pas entendu ni à la Cour, ni à l'armée, qu'on ait donné un ſeul blâme à toute ſa conduite; il avoit reçu le Maréchal de Boufflers d'une maniere qui a bien augmenté l'eſtime que j'ai pour lui, je veux dire pour le Maréchal de Villars; car celle que j'ai pour l'autre, eſt au comble, depuis Lille.

Il s'eſt battu, comme s'il avoit eu une réputation à commencer, s'eſt acquis une gloire dont aſſurément il n'avoit pas beſoin : point de Régiment à la tête duquel il n'ait donné. Il alloit à la charge avec la férocité d'un lion, & donnoit ſes ordres avec le ſang froid d'un Philoſophe en robe de chambre. . . .

M. d'Artagnan (1) a eu trois chevaux tués ſous lui, & ſa conduite a égalé ſon courage. La fievre n'a pas empêché le Roi d'Angleterre de faire des merveilles.

Le Maréchal de Boufflers a écrit une lettre au Roi, dont on m'a dit qu'on donnoit des copies; quelqu'un vous l'enverra avec la liſte des tués ou bleſſés, qui ſera ſans doute plus longue, quand on aura ſu un plus grand détail.

Je ſuis bien affligée de l'état de Me. de

(1) Il fut fait Maréchal de France, & prit le nom de Maréchal de Monteſquiou.

Dangeau ; il n'y a guere d'apparence que ſon fils (1) en revienne.

Vous ſerez ſans doute inſtruit de tout ce qui regarde Mrs. vos beaux-freres. Notre Princeſſe a rempli dans cette occaſion, comme en toute autre, la bonne opinion que vous avez d'elle.

Vous croyez bien que je ſuis un peu languiſſante, & que j'ai eu beſoin de la main de Mlle. d'Aumale, pour vous faire une ſi longue lettre ; votre adreſſe me paroit bien longue. Vous me ſeriez un ſecours & une conſolation. Dieu ne le veut pas : mais il veut bien que je vous aime avec une grande eſtime & beaucoup de tendreſſe.

Le Maréchal de Boufflers appelle l'action qui vient de ſe paſſer, *illuſtre & malheureuſe.*

LETTRE LXXVIII.

A Marly, ce 10 *Octobre* 1709.

VOtre courier m'annonce qu'il va partir ; je ſuis dans le bain. Je ne vous écrirai donc qu'un mot, mon cher Duc, pour vous dire que tous les déplaiſirs qui

(1) M. de Courcillon, pere de Me. la Princeſſe de Rohan ; il en fut quitte pour une jambe.

m'accablent, ne peuvent m'empêcher de ſentir quelque joie, en apprenant que vous revenez bientôt. Venez nous aider à ſupporter tout ce qui nous arrive. Il n'eſt non plus queſtion de paix, que ſi l'on étoit au commencement de la guerre. Maréchal arrive en ce moment : il vient de ſauver la vie au Maréchal de Villars. Tous nos bleſſés vont bien, & comptent tous d'être ici vers la Touſſaints. C'eſt tout ce que j'ai le temps de vous dire, en vous aſſurant d'une amitié, trop bien fondée pour finir jamais.

LETTRE LXXIX.

A St. Cyr, ce 6 Décembre 1709.

VOilà donc la Reine d'Eſpagne en France pour aller prendre les eaux de Bagneres, qu'on lui a conſeillées pour ſes glandes qui augmentent tous les jours? Je n'aime point cette ſituation pour elle; les Eſpagnols ont témoigné quelque crainte que nous ne la gardaſſions : nous ſommes bien éloignés d'un tel deſir. Elle a écrit au Roi la plus belle lettre qu'une femme puiſſe écrire, pour lui demander l'approbation de ſon voyage, & la permiſſion

d'entrer dans ſon Royaume ; elle mene avec elle M. le Prince des Aſturies.

On nous avoit mandé d'Eſpagne que les ennemis avoient abandonné Tolede, & nous ſavons que M. de Staremberg s'y fortifie : ce qui fait bien ou mal raiſonner nos Politiques, qui ne peuvent comprendre qu'il ait mis aſſez de ſubſiſtance dans cette Ville pour pouvoir y demeurer.

Cependant l'Archiduc avec mille chevaux va ſe renfermer dans Barcelone : nous voudrions fort qu'il vous rencontrât.

Le Maréchal de Villars eſt à la Cour; il ſe porte bien : le Chirurgien dit qu'il ne ſera ni eſtropié, ni boîteux.

Le Maréchal d'Harcourt & tous ſes amis diſent qu'il eſt mieux qu'il n'étoit avant d'aller en Flandre ; cependant il ne ſuit le Roi que rarement. Le Maréchal de Boufflers avoit hier le bâton ; le Roi s'occupe plus que jamais de ſes affaires ; ſes enfants s'amuſent, le plus qu'ils peuvent, entre Meudon, Marly, les chaſſes, la comédie & le jeu où l'on voit, à ce qu'on dit, beaucoup d'or.

On croit qu'on fera, cet hyver, le mariage de M. le Duc avec Mlle. de Conti, & celui du Prince de Conti avec Mlle. de Bourbon ; c'eſt Me. la Princeſſe, & enſuite Me. la Ducheſſe, qui en ont parlé

au Roi : elles esperent finir par-là les procès de la famille. Je ne sais qui conduit la De. de Noailles ; mais elle n'a pas encore été à un seul plaisir. Je vous embrasse bien tendrement, mon cher Duc, bien effrayée sur la campagne prochaine, & de ce qu'on ne parle plus de paix.

LETTRE LXXX.

A St. Cyr, ce 16 Décembre 1709.

NOus attendons de vos nouvelles, M. le Duc, avec impatience ; toute l'attention est présentement pour l'Espagne : & tout ce qui n'est pas capable d'une profonde politique, desire que l'Archiduc soit chassé, & nos Princes en repos.

J'y voudrois ajouter qu'ils nous envoyassent de l'argent, des troupes, & des Généraux. On regarde ici le voyage de la Reine à Bagneres comme un contre-temps : & il se répandoit hier un bruit, que les Espagnols n'avoient pas voulu consentir que M. le Prince des Asturies passât en France.

Votre Maître se porte très-bien, quoiqu'il se plaigne souvent : il a peine à comprendre la moindre différence entre un

eſtomac de trente ans & un de ſoixante-douze.

Me. la Ducheſſe de Bourgogne aura dorénavant la diſpoſition des charges de ſa maiſon : le Roi lui en a remis le Gouvernement; elle eſt en tout dans une grande faveur, & je commence à eſpérer que mes projets pour elle réuſſiront.

Je dînai hier chez M. Deſmarets : je lui vis des eſpérances ſur le dixieme; on prétend que les Hollandois en ſont fâchés, & outrés de ce qu'on a fait ſur le commerce.

Il me ſemble que je ne ſuis point mal avec Me. la Maréchale de Noailles : j'en eus hier deux billets à ſept heures du matin.

Nos Généraux clopinent aſſez ſagement : j'attendois plus de démêlés : peut-être auſſi ne viennent-ils pas jusqu'à moi, qui ſuis plus farouche que jamais. Adieu, mon cher Duc; j'entretiendrai Jeudi M. d'Aubigny, qui m'apporte une lettre de créance de Me. la Princeſſe des Urſins, avec laquelle je ſuis encore en commerce. Je me porte bien : rien ne pourroit me faire plus de plaiſir, que de vous voir revenir avec de grands ſervices rendus à vos maîtres, duſſiez-vous aller labourer vos terres, n'en ſortir jamais, n'éprouver que

l'ingratitude des Rois, & n'avoir d'autre récompenſe que la gloire ſans les honneurs.

LETTRE LXXXI.

A Marly, ce 14 *Mai* 1710.

IL me paroît, mon cher Duc, qu'il y a aſſez long-temps que vous êtes parti, pour commencer à vous écrire : & il s'eſt même paſſé aſſez de choſes nouvelles, pour que je ne ſois pas en peine de remplir ma lettre. Le Roi a appellé dans des Conſeils Mrs. les Maréchaux de Boufflers & d'Harcourt, & le Maréchal de Villars, dans l'intervalle qu'il s'eſt trouvé ici; il n'y a fait qu'une apparition. M. le Dauphin paroît entrer plus qu'à l'ordinaire dans les affaires avec le Roi, & il a eu pluſieurs converſations avec ces Maréchaux de France. L'extrémité de nos affaires ſe fait ſentir de plus en plus : les ennemis les connoiſſent, & veulent en profiter ſans aucune meſure; les conditions de la paix ſont plus affligeantes que quand vous étiez ici. Cependant je crains que Marlborough, qu'on attend, ne rompe encore cette triſte paix, qu'on eſt con-

traint de desirer. Le Roi d'Espagne y met encore de nouveaux embarras. On ne peut comprendre comment tant d'intérêts différents se concilieront. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est la douleur intérieure où est le Roi, qui me fait tout craindre, malgré son merveilleux tempérament; il fut purgé hier, & se porte très-bien.

Le bled a diminué à Paris; les marchés s'y sont passés tranquillement, & la derniere Déclaration produit de bons effets.

Notre Romain ne se porte pas bien: il sent les conditions de la paix avec ce grand & bon cœur que vous lui connoissez. Le séjour de Marly ayant été prolongé, j'ai rendu une visite à Me. la Duchesse de Noailles. Vous la savez d'humeur à n'avoir pas été insensible à mon empressement. Je la trouvai dans le plus aimable, le plus digne, le plus honnête établissement où une femme puisse être: elle avoit très-bon visage; son deuil rend son habillement modeste avec une négligence convenable à une convalescente; une vieille Dame auprès d'elle: deux filles travaillant dans sa chambre: un bel appartement, un très-beau jour: assez de domestiques dans l'anti-chambre; enfin, j'en fus si frappée, qu'à mon retour, je le

contai à bien des Dames, qui ne m'en parurent pas si touchées que moi. Notre Princesse y vint aussi, & me trouva couchée dans ma niche & tête-à-tête avec Me. votre femme, qui l'avoit ainsi desiré, quoiqu'elle n'eût rien à me dire; mais il faut la contenter par ces petites complaisances. Elle me promit fort de ne pas jouer, & me dit ce que vous lui aviez recommandé, qui est très-raisonnable: j'y tiendrai la main, autant qu'il me sera possible; elle me persécute pour venir passer la Pentecôte à St. Cyr.

A St. Cyr, ce 15 *Mai.*

Il ne me fut pas possible d'achever cette lettre.

Le Maréchal de Villars partit hier. On disoit que M. le Prince Eugene venoit à Lille: mais il est allé à la Haye, dès qu'il a su que M. de Torcy y étoit. Je ne doute point que lui & Marlborough ne rompent la négociation qui s'y fait. Le Maréchal d'Harcourt est assez embarrassé entre l'envie de partir pour Strasbourg, dans la crainte que les ennemis ne s'assemblent, & la peine de n'être plus ici à solliciter les moyens nécessaires pour faire la guerre; le Roi lui a dit d'attendre encore trois jours.

M. Chamillart paroît fort abattu. Je crois y avoir contribué par cette franchise, dont tant d'années, passées à la Cour, n'ont pu me déshabituer.

Me voilà bien sortie de ma circonspection sur les écritures : car je n'aimerois pas trop que cette lettre fût vue ; mais voilà ma derniere imprudence : j'ai cru encore vous entretenir. Je me porte bien, malgré mes peines, qui augmentent tous les jours par l'état où je vois le Roi.

LETTRE LXXXII.

A St. Cyr, ce 1 Juin 1710.

QUe je suis lasse de vous mander, tous les couriers, que ce n'est point par oubli que je ne vous écris pas, que j'aurois bien des choses à vous dire, mais que je n'en ai guere à vous écrire ! Vous n'êtes pas sans commerce ici, & vous savez mieux que moi ce qui se passe en Flandre. On ne croit pas qu'il y ait de bataille, pour secourir Douay (1). Les

(1) Défendu par le Comte Albergotti, Lieutenant-Général, & rendu après 52 jours de tranchée ouverte. Albergotti fut récompensé du Cordon-bleu & du Gouvernement de Sar-Louis.

ennemis ſont retranchés, & feront les mêmes manœuvres aux autres places. Albergotti fait, à ce qu'on dit, une belle défenſe, & aura tenu autant & plus qu'il ne falloit pour ſecourir la place. Nos ennemis ne veulent point de paix : les Plénipotentiaires ne reviennent point encore, & paſſent mal leur temps. Notre Cour eſt comme vous l'avez laiſſée : les nouvelles tables réuſſiſſent à merveilles; & tout le monde eſt ravi de la liberté que le Roi leur a donnée : notre Princeſſe eſt fort occupée de la ſienne, & en fait bien les honneurs. Monſeigneur ſe partage ; il dîna avant-hier chez Me. la Ducheſſe, hier chez Me. de Bourgogne; il eſt allé aujourd'hui à Verſailles dîner avec Me. la Princeſſe de Conti : il va demain dîner à Meudon; c'eſt ainſi qu'il diſtribue ſes graces, & tient tout alerte, à qui l'aura le plus ſouvent. M. le Duc d'Orléans eſt le plus triſte & le plus ennuyé : mais un mariage le conſolera de tout. Il faut bien vous parler auſſi un moment de mon perſonnage : il eſt aſſez abandonné, depuis qu'on ne vient plus chez moi attendre les heures du Roi; je me retranche à Me. de Caylus, & aux femmes des Miniſtres, qui me manquent même aſſez ſouvent. Je deviens un peu l'objet de la

générosité, & il me paroît qu'on se fait assez bon gré quand on me vient voir. Je porte jusqu'ici cette humiliation avec assez de courage : elle sied mieux à ma foiblesse, que la foule qui ne me laissoit pas respirer. Me. votre femme avoit grande envie de venir à Marly : elle a souffert mon refus avec une grande douceur. Finirai-je ma lettre, sans dire un mot de M. le Cardinal de Bouillon, fils de Souverain, grand Prince, & tenant dans le monde la seconde place après la suprême? Sa famille a paru devant le Roi : elle l'excuse sur ce que la tête lui tourne depuis quelque temps; on vous aura envoyé sa lettre, qui, en effet n'est pas bien arrangée; mais le fond du cœur doit faire pardonner le mauvais style; il habite présentement le Palais Episcopal de Tournay. La politique devroit s'opposer toujours aux grandes élévations des particuliers, dont on n'est jamais assuré; cette sotte affaire peut avoir des suites embarrassantes. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE LXXXIII.

A Verſailles, ce 9 Juin 1710.

JE connois trop votre cœur, Monſieur, pour douter de vos peines & de vos chagrins : votre ſituation n'a rien d'agréable. On crie miſéricorde à Madrid ſur la force que vous donnez à l'Archiduc, en ne lui oppoſant rien ! le Roi d'Eſpagne ne ſe trouve plus en état d'eſpérer des conquêtes. De notre côté, nous voudrions bien encore avoir en Flandre le peu de troupes que vous avez. C'eſt ainſi que tout eſt forcé par-tout : nous allons perdre Douay, & attendre ce que les ennemis voudront faire : & ce qu'ils voudront faire, il nous ſera difficile de le parer.

Nous avons pourtant véritablement & réellement une armée belle, bonne, nourrie, payée, & brave : & cela n'eſt plus conteſté, même de ceux qui ont prédit tout l'hyver qu'il n'y en auroit pas. Mais cette belle armée eſt inférieure d'un nombre conſidérable à celle des ennemis : ils ſont ſages, & prennent autant de précautions que ſi nous étions puiſſants : c'eſt

ce qui a mis le Maréchal de Villars hors d'état de rien entreprendre, après les avoir tournés de tous les côtés ; ce Général souffre quand il monte à cheval ; je crains qu'il ne nous manque tout-à-fait. Le Maréchal de Berwick va en Dauphiné : on dit que M. de Savoye ira cette année à l'armée.

Nous ferons des noces (1), mais sans joie & sans dépense, au moins sans joie publique : car on ne peut en voir une plus grande que celle de M. le Duc & de Me. la Duchesse d'Orléans, & celle de Mlle. leur fille.

On croit que le Ministre d'Antin n'a pas été content de ce mariage, & qu'il auroit eu besoin de la petite consolation de faire Me. de Lesdiguieres Dame d'honneur. Le Roi y étoit tout disposé, & les ordres étoient donnés au Ministre pour aller persuader le mari, quand il vint un avis, que cette Dame est du parti qui nous fait tant de peur, & conduite par le chef du parti : le contre-ordre ne tarda pas. J'étois prévenue d'une grande estime pour cette femme, & vous savez, sur la parole de qui. J'ai admiré depuis mon

---

(1). De M. le Duc de Berry avec Mademoiselle.

imbécillité de n'avoir pas ſoupçonné ce qui nous eſt revenu. J'en ſuis véritablement fâchée, & de la deſtinée de ne pouvoir attirer à la Cour une perſonne d'un mérite ſans tache.

On ne donnera ni appanage, ni maiſon au Prince ni à la Princeſſe : on nommera ſeulement la Dame d'honneur & la Dame d'atour, qui ne ſont pas encore déterminées, & dont vous ne vous ſouciez guere. M. le Duc d'Orléans croyant & diſant par-tout, qu'il m'eſt obligé, m'a refuſé avec une fermeté très-louable de mettre M. de Longe-pierre auprès de M. le Duc de Chartres : il convient de ſon mérite ; mais il ne veut pas donner cette marque de foibleſſe & de reconnoiſſance : il eſt fort le maître ; il ſait bien qui il refuſe, & qu'il eſt plus aiſé de m'offenſer que de m'exciter à la vengeance.

Me. votre femme a un viſage qui promet un garçon bien ſain, ſelon les lumieres des Dames.

Votre Maître ſe porte très-bien, mais ſouvent trop ſérieux. Il n'y a nulle apparence de paix.

LETTRE LXXXIV.

A St. Cyr, ce 13 *Juin* 1710.

NOus n'avons point encore appris la prise de Douay. M. d'Albergotti acquiert beaucoup de gloire : mais il faut bien se rendre, quand on ne peut être secouru.

Le Maréchal de Berwick revient demain : on le croit nécessaire en Dauphiné : il seroit devenu inutile & à charge en Flandres, par la différence de ses pensées avec celles du Maréchal de Villars : ils ont très-bien vécu ensemble, soutenus par l'espérance de se quitter bientôt.

Nous rentrerons après la perte de Douay dans les mêmes embarras pour une autre Place ; & tout le monde est persuadé qu'il faut une bataille ; le succès n'en sera pas indifférent. Nos Plénipotentiaires demeurent sans rien avancer. Paris vit toujours dans l'espérance de la paix ; tout y est paisible, parce qu'on y a la comédie & du pain.

Nous attendons la dispense de Rome pour marier M. le Duc de Berry. Il y auroit bien des choses à vous mander là-

dessus ; mais il est temps d'avoir un peu de prudence. On ne sera ni fête, ni réjouissance, ni dépense ; tout se passera avec une économie & une tristesse convenable à l'état des affaires : notre joie insulteroit le peuple, qu'il faut respecter sans le craindre.

J'avois proposé & prôné Me. de Lesdiguieres sur votre très-périlieuse parole : mais des gens plus alertes & moins crédules que moi, ont découvert une direction intime du P. de la Tour : M. d'Antin en est au désespoir ; il souhaitoit passionnément cette affaire. Me. de Caylus a eu la même exclusion sur la charge de Dame d'atour : il faut que ce pere soit bien aimable, s'il peut consoler de telles pertes des femmes qui tiennent encore au monde.

Notre grande Princesse de Conti est affligée de Me. la Duchesse de la Valliere. Elle a été désolée de ce que le Roi n'a pas été la voir là-dessus. Mais il a cru ne devoir pas renouveller le souvenir d'une faute, dont il se repent tous les jours : du reste, il l'aime toujours tendrement. La Princesse ne peut plus cacher sa pitié, & donne un grand exemple à la Cour, avec beaucoup de raison & de courage. Nous irons à Marly, aussi-tôt après le mariage.

J'ai quelque impatience d'y voir deux petites chambres auprès de la Chapelle, que le Roi me donne pour aller me repofer quelquefois, & me dérober à l'importunité des vifites du matin.

Me. la Ducheffe de Bourgogne devient tous les jours plus raifonnable : elle fera chargée de la nourriture & de l'éducation de Me. la Ducheffe de Berry, qui de longtemps n'aura rien chez elle. On commence pourtant à dire qu'on ne peut faire de contrats de mariage fans donner une appanage : le Roi peut prendre ce qu'avoit Me. de Guife. Jamais on n'a vu un fi bon ménage que celui de M. & de Me. d'Orléans : ils ne fe quittent plus, & prennent tous leurs plaifirs en famille. On croit que la De. de St. Simon fera Dame d'honneur ; la Dame d'atour n'eft pas nommée. Il n'eft queftion que de la Chapelle : on accourt de tous côtés pour la voir ; elle eft magnifique : je n'ai pas affez bon goût pour juger du refte.

Me. votre mere m'a écrit pour avoir un rendez-vous, & n'a pas mis le pied à Verfailles depuis ce temps-là. Me. de Gondrain eft des repas particuliers de Meudon : & M. d'Antin va chercher Me. la Ducheffe de Bourgogne à la Ménagerie.

J'ai par-deffus tous mes maux un pe-

tit mal de dents, qui ne me rend pas gaie ; j'ai toujours bon courage, dans l'eſpérance de la viciſſitude des choſes de ce monde. Adieu, M. le Duc.

LETTRE LXXXV.

A St. Cyr, ce 19 Juillet 1710.

JE voudrois, mon cher Duc, pouvoir me ſouvenir de la diſpoſition de cette lettre qui vous a tant plu. J'en recommencerois une à peu près de même ſtyle : car j'aime fort à vous plaire. Mais vous ſavez que ſi je vous plais par-là, ce n'eſt que par haſard : ce que je dis part du ſentiment, & ce que j'écris eſt ſans étude. Si vous y trouvez quelques traits vifs ou ſolides, n'en faites point honneur à mes lumieres : attribuez-les à ce naturel, qui même a été peu cultivé. Telle que je ſuis, perſonne ne vous aime & ne vous eſtime plus que moi. Je ne ſais comment vous recevrez de loin la derniere réponſe de nos ennemis. Le Roi l'a entendue, non avec l'indignation d'un homme qui ſe ſouvient de ſes anciennes victoires, mais avec le ſang froid d'un homme, maître de la guerre & de la paix.

Nos Princes, nos grands Seigneurs n'ont pu se modérer ainsi : je ne les ai jamais vu moins courtisans & plus citoyens. Pour moi, si j'ose vous parler de moi en si bonne compagnie, j'ai été moins vive qu'eux : je n'ai rien appris de nouveau; je n'ai jamais espéré une paix raisonnable, & n'ai jamais cru que le Roi en acceptât une honteuse. Il faut donc songer à la guerre, & défendre notre terrein & notre Roi jusqu'à la derniere goutte de notre sang. Je suis préparée à tout ce qui nous peut arriver de pis.

Nulle apparence qu'on attaque M. de Villars dans ses retranchements, qu'on dit très-bons : la nouvelle d'avant-hier marquoit que les ennemis alloient faire le siege de Béthune : & je crois en trouver, à mon retour, la confirmation. M. le Duc de Savoye a été à l'extrêmité, de la rougeole : il a reçu tous ses Sacrements. M. le Maréchal d'Harcourt est revenu, mais abattu, mais tout-à-fait raisonnable : ce n'est plus cette homme dur & inhumain, qui demandoit sans cesse pour lui-même, & qui mordoit également & Généraux & Ministres : il ne veut pas qu'on parle du passé, mais qu'on prenne les choses dans l'état où elles sont, qu'on s'unisse pour soulager le Roi, pour le sou-

tenir, & qu'on meure avec la France & avec lui : il conſeille d'animer le peuple à ſon devoir par toutes ſortes de moyens : il n'admet aucunes averſions particulieres ; il veut que tout cede au bien public, & que le Maître ſe ſerve de chacun ſelon ſes talents. Il a eu une longue converſation avec le Roi ſur ce ton-là : il vient les matins, & retourne ſe repoſer à Pontalie.

Il y a long-temps que je n'ai vu notre ami Boufflers. Il m'a demandé, ce matin, un rendez-vous. La Ducheſſe de Guiche eſt à Marly, par politique, pour être plus à portée des nouvelles : car ce n'eſt aſſurément pas pour ſon plaiſir : elle eſt hors d'elle à chaque Courier : un ſiege la mettra un peu plus à ſon aiſe. Me. la Ducheſſe de Berry eſt en ſoupçon de groſſeſſe ; je crois que M. le Duc de Berry s'en ſaura auſſi bon gré que deux hommes que j'ai connus. Notre Princeſſe gouverne ſa belle-ſœur avec autorité ſans en abuſer, & avec tendreſſe ſans mollir. M. le Dauphin eſt ſouvent avec ſes belles-filles ; c'eſt à qui lui donnera les dînés les plus élégants : car notre miſere nous borne aux délicateſſes du goût, & nous défend les profuſions de la magnificence. M. & Me. d'Orléans ſont de tout, & ne

ſe quittent plus. Madame la Ducheſſe eſt dans ſon antre obſcur & humide, ne ſe montrant guere, dédaignant nos plaiſirs, inſenſible à nos malheurs, méditant ſans doute notre perte à tous. Je la vois ſortir, au bout de ſon année, plus aimable & plus redoutable que ſes ennemis. Notre Princeſſe tâche de s'étourdir; elle court à pied, à cheval, en carroſſe, & ſes inquiétudes avec elle. Vous feriez bien charmé, mon cher Duc, de lui voir la dignité de la premiere femme de l'Etat, les ſentiments d'une Romaine pour Rome, & ces agitations d'une ame qui veut le bien avec une ardeur qui n'eſt pas de ſon âge.

On rompt, on efface les fleurs de lys & les armes que le Cardinal de Bouillon a fait mettre à S. Denys dans la Chapelle d'Evreux, pour confondre quelque jour le nom de Bourbon avec le ſien : on laiſſe ſeulement les armes de M. de Turenne ſur ſon tombeau. Plus on approfondit tout ce qui a rapport à ce Pantalon Suiſſe, plus on trouve de preuves de ſon incroyable vanité : M. de Bouillon ne ſe porte pas bien : il eſt pourtant à Marly.

Les gens de bon ſens croyent qu'on devroit envoyer quelqu'un au Roi d'Eſpagne, pour le perſuader, qu'en refuſant un équivalent,

équivalent, il perdra tout, & ſera réduit à Verſailles. C'eſt-là une mauvaiſe commiſſion, quoique le ſujet n'en ſoit que trop vraiſemblable.

On ſe trouve mieux que jamais à Marly, depuis cette liberté de courir les tables. Me. de Caylus a été conſidérablement malade. Je me porte très-bien, pour mon âge ; je ſuis toute courageuſe, au moins en ce moment ; car je vous avoue que j'en ai de mauvais & de moins braves.

Je ne voudrois point vous ſavoir à une triſte défenſive dans l'état où nous ſommes. Adieu, mon cher Duc : j'eſpere toujours un Comte d'Ayen.

LETTRE LXXXVI.

A Marly, ce 1 *Août* 1710.

JE vois avec plaiſir, Monſieur, votre vivacité pour M. de Brancas. Il y a long-temps que je l'aime & l'eſtime : je voudrois de tout mon cœur lui en donner des marques ſolides. Il y a bien des prétendants préſents pour les charges de M. le Duc de Berry ; on vendra tout ce

qu'on pourra vendre : M. de Beauvilliers a des droits. Toutes ces raiſons-là rendent ce que nous deſirons difficile à l'égard d'un homme qui n'a que du mérite & point d'argent.

Nous ne penſons plus ici qu'à la guerre ; nos Plénipotentiaires ſont revenus. Je ne puis vous dire les reſſources qu'on trouve en M. Deſmarets : plût à Dieu que nos militaires euſſent autant de courage qu'il a lui d'habileté ! Le Roi a commencé à travailler avec lui & avec M. Voiſin, pour régler les fonds. Il a été réſolu de donner tout ce qu'il y a de plus ſûr & de plus préſent à l'extraordinaire de la guerre. Ces aſſemblées ſe feront toutes les ſemaines ; il en naîtra peut-être le bonheur de l'Etat.

Le Roi, en m'apprenant la deſcente (1) des ennemis en Languedoc, me dit qu'il croyoit que vous auriez pris ſur vous d'y envoyer des troupes, & qu'à tout haſard il vous en donnoit l'ordre. Je ne ſais ſi l'on ſe flatte ſur cette affaire ; on ne croit pas qu'elle ait des ſuites. Pour moi, ſe-

---

(1) Vingt-cinq vaiſſeaux de guerre s'emparerent du Bourg & du Fort de Cette.

lon ma bonne coutume, je ne puis voir ſans effroi ces Anglois en France.

On travaille maintenant pour la ſubſiſtance préſente : on fait des magaſins de ſeigle, pour empêcher le ſiege d'Arras à la fin de la Campagne prochaine, & pour être auſſi-tôt prêts que nos ennemis, morfondus aux ſieges de toutes ces Places, qui leur coûtent plus qu'à nous.

Quoique les grands vents ayent fait quelque déſordre dans les bleds, on compte ſur une année abondante ; & il en arrive tous les jours des pays où l'on en avoit demandé quand on craignoit la diſette.

Par les projets que je vois faire, je n'eſpere pas vous voir ſitôt. Mais je vous connois aſſez, pour croire que vous ſeriez conſolé d'être loin de nous, ſi les affaires prenoient une meilleure face, & que vous puſſiez chaſſer l'Archiduc.

Marly eſt un ſéjour délicieux, depuis l'établiſſement des tables particulieres ; on ſe donne à manger tour à tour. On eſt quelquefois convié par quatre perſonnes à la fois ; nos Princes ſont ravis de changer de mêts : Monſeigneur dîne un jour chez la Ducheſſe, un autre chez une Princeſſe, qui lui donne ſouvent des retours de chaſſe ; on mange tard ; on eſt trois

heures à table : rien ne preſſe ; on s'habille enſuite : M. d'Antin donne de grands repas, & fournit à tout.

Le Roi eſt ravi de manger ſeul & en liberté à dîner ; il ſoupe le ſoir en compagnie : comme les Princes ou les Princeſſes manquent ſouvent tour-à-tour, il y a ſept ou huit places pour des particulieres que Me. la D. de Bourgogne choiſit, & qu'elle fait avertir quelquefois un peu tard : M. le Moine eſt ſon Miniſtre dans ce département.

Il me ſemble que Meſdames d'Eſtrées, de la Valliere, & de Gondrin ne brillent pas beaucoup à ce voyage-ci. La Ducheſſe de Villeroi l'emporte pour l'éclat, & Me. d'O, pour les grandes choſes. On prétend même que Me. de Lévi n'eſt que la troiſieme. Me. la Ducheſſe de Guiche a beaucoup de part à l'eſtime & au goût, mais elle ne va pas plus loin ; & je crois qu'elle n'a nul regret là-deſſus.

J'allai dîner hier à la Marche ; je menai Meſdames de Lévi & de Caylus : Me. Deſmarets me fit la galanterie d'y convier Me. de Dangeau, qui étoit à Paris. Tout ſe paſſa très-bien, & je ſuis tout-à-fait contente de ces gens-là.

La Grande Princeſſe fait ſouvenir de

Me. ſa belle-mere : elle arrive à l'Egliſe, avec une ſuite preſque auſſi modeſte & recueillie qu'elle : elle ſoutient, ſans embarras & ſans oſtentation, ſon nouveau perſonnage.

Me. la Ducheſſe de Bourgogne ſe conduit à merveille en tout. Elle prend ſoin de Me. la Ducheſſe de Berry, comme ſi celle-ci étoit ſa fille. On tâche de tous côtés de troubler cette union, & l'on ſe déchaîne contre cette jeune Princeſſe, qui juſqu'ici n'a ni mérite ni démérite.

M. le D. & Me. la Ducheſſe d'Orléans ſont à St. Cloud pour huit jours. Ils ont ramaſſé vingt-trois ou vingt-quatre perſonnes, dont les principales ſont Me. la Ducheſſe de Villeroi, & Me. la Maréchale de Villars.

Mlle. de Chouin a été malade, & n'a pu aller au dernier voyage de Meudon. Me. la Princeſſe de Conti y a toujours demeuré, diſant qu'il n'y a qu'à la prendre, ou à la laiſſer.

Nous irons, le 20 de ce mois, à Marly pour trois ſemaines. Je n'en ſuis pas fâchée, depuis que j'ai une chambre auprès de la Chapelle, où je vais me mettre en ſolitude, quand je ſuis laſſe du bruit. La Ducheſſe de Guiche eſt en faveur, & réveille tellement le Roi, que

ma jaloufie auroit tout à craindre, fans leur grande vertu.

Le Roi continue toutes les femaines à travailler avec Meffieurs Voifin & Defmarets : il eft content de l'un & de l'autre ; & je crois qu'ils feroient très-bien enfemble, s'ils n'avoient point de femme.

La pauvre Me. de Châtillon eft dans une grande douleur d'avoir perdu fa fille mariée à Touloufe ; elle a voulu aller à Chaillot, où elle a une parente, & M. le Cardinal vient de l'y envoyer. Je voudrois bien qu'elle n'y demeurât pas longtemps : c'eft un tréfor pour vous, auprès de Me. votre femme : il me paroît qu'elle fait à merveille les honneurs de la maifon : elle a foin de la fanté de la Ducheffe ; elle eft très-bonne compagnie : & certainement Me. de Noailles voit trop de monde pour être feule : elle en aura befoin dans fes couches : je ferai mon poffible pour lui rendre une fi utile perfonne.

J'ai laiffé à St. Cyr deux lettres que je voulois vous envoyer : l'une de M. Defmarets, l'autre de M. de Bâville. Je fuis contente de ce qu'ils difent de vous.

Me. la Marquife de Laval fe meurt de la maladie de quatre-vingt-douze ans. On dit que le Cardinal de Bouillon va à Ro-

me, & que la mort de ſon neveu dérange un de ſes plus beaux projets, qui regardoit Liege & Cologne.

Me. la Ducheſſe de Mantoue eſt dangereuſement malade : elle ne feroit point mal de mourir : elle eſt embarraſſée & embarraſſante : avec cela a-t-on des raiſons de vivre ? Adieu, mon cher Duc ; je me porte aſſez bien, & je vous eſtime de tout mon cœur.

LETTRE LXXXVII.

A St. Cyr, ce 2 Août 1710.

MA lettre ne put s'achever hier à Marly : je n'y ſuis pas long-temps en repos. Je ſuis un peu inquiete aujourd'hui : M. le Maréchal de Villars marcha hier : & ſi les ennemis veulent une bataille, elle eſt donnée préſentement. Jugez avec quelle impatience on attend ce courier, qui doit nous apprendre notre mort ou notre réſurrection. Cependant les hommes diſent, que les Hollandois aimeront mieux nous miner ſûrement, que de ſe commettre à une action qui eſt toujours incertaine.

Nous retournons à Verſailles ; M. le Dauphin, déja dégoûté des affaires, va

pour deux jours à Meudon, & y mene dîner notre Princeſſe avec la Ducheſſe de Berry. Toutes les autres prennent leur parti, ſoit pour s'étourdir, ſoit pour ſe déſennuyer : & le Roi ſera ſeul avec M. Voiſin, & avec ceux qui ne peuvent ſe diſpenſer de le ſuivre.

La ſanté de M. le Maréchal d'Harcourt revient, depuis qu'il ſe repoſe : on croit qu'il ira en Flandre à la fin de ce mois, que le Maréchal de Villars eſt obligé de paſſer aux eaux d'Aix-la-Chapelle.

Il y a une grande cabale pour ôter le Maréchal de Villars du ſervice : ſa conduite me paroît plus droite, que celle de ceux qui l'attaquent.

Je reviens du Parloir voir M. l'Ev. de Chartres. Vous ne ſauriez croire combien ces différents objets émouſſent le peu de vivacité qui me reſte. Adieu donc, mon très-cher neveu. Je m'en retourne de bonne heure, pour voir Madame votre femme, dont la ſanté me promet un Comte d'Ayen.

LETTRE LXXXVIII.

A Versailles, ce 5 Août.

QUe puis-je vous dire, mon cher Duc, sur ce que vous venez de faire (1)? Vous avez rendu un grand service à l'Etat; vous avez fait un extrême plaisir au Roi, vous acquérez une réputation qui est le plus grand bien des Héros; vous avez ravi tous vos parents; vous avez consolé ma vieillesse; vous avez

(1) Une flotte de vingt-cinq vaisseaux de guerre avec plusieurs barques ayant fait une descente à Cette, le Duc de Noailles, sur le premier avis du Duc de Roquelaure, Commandant en Languedoc, partit en poste, suivi de neuf cents chevaux commandés par le Marquis de Caylus, de mille Grenadiers sous les ordres du Brigadier Planque, & de douze pieces de canon. Les troupes arriverent en trois jours, se reposerent cinq heures, allerent à l'ennemi, qui, chassé d'Agde & de Cette, se rembarqua avec perte de six cents hommes: le Duc de Noailles ne perdit qu'un Grenadier & quatre chevaux. Ce succès, dû à sa diligence, étoit important: si l'Anglois avoit eu le temps de se fortifier dans le port de Cette, il auroit pu recevoir du port des secours, & en tirer même du pays où les feux de la guerre des fanatiques n'étoient pas encore éteints.

rempli mes espérances; vous m'avez ôté la confusion d'estimer si sérieusement un si jeune homme.

Le Roi vous sait bon gré de ce que vous avez fait, & se félicite de l'avoir deviné : il admire votre diligence & celle de vos troupes : mais il avoue qu'il ne peut comprendre celle de votre canon. Vous savez qu'il est juste, & point flatteur. Le peuple de Paris dit, que si vous êtes arrivé le jour que l'on marque, le Diable vous a porté : admiré ici, là vous passez pour Magicien.

J'ai reçu bien des compliments, & j'ai été surprise de la vivacité de celui de M. le Duc de Beauvilliers, avec qui je ne vous croyois pas si bien : il m'a parlé, comme vous connoissant. M. Desmarets m'écrivit de maniere à mériter de vous envoyer sa lettre; mais je ne l'ai pas ici; & il faut que celle-ci parte. Notre Maréchal de Boufflers est à Paris : je m'attends à des démonstrations d'une joie bien sincere.

Me. la Maréchale de Noailles me fit aller hier chez M. Desmarets pour l'affaire des rentes sur la ville : nous conclûmes tous deux, qu'il ne seroit pas de votre goût, qu'on en parlât dans ces circonstances.

M. Voiſin envoye votre lettre à la Duchesse de Noailles : elle n'a pas été inſenſible à cette attention : nous dînâmes hier enſemble chez Me. Voiſin. Elle eſt bien fiere de ce que vous avez fait : ſa ſanté eſt très-bonne, quoiqu'elle puiſſe dire. Notre Princeſſe a eu en tout ceci, une conduite ſi obligeante pour vous, qu'elle doit vous raccommoder pour long-temps. Meſdames vos ſœurs ne vous la laiſſeront pas ignorer. Adieu, mon cher Duc : j'ai tant à répondre ſur tout ce que vous m'avez attiré, qu'il faut que je ſonge à ce que vous avez fait, pour vous le pardonner. Je ne laiſſe pas dans ma joie d'être en peine de l'excès des fatigues que vous venez d'eſſuyer : l'eſprit eſt prompt, &c.

LETTRE LXXXIX.

A St. Cyr, ce 15 *Août* 1710.

IL n'y a pas long-temps que je vous ai écrit au long, mon cher Duc ; mais je veux vous envoyer cette lettre que je viens de retrouver dans mon porte-feuille.

Je crois que Béthune (1) n'ira plus gue-

---

(1) Elle fut très-bien défendue par M. du Puy-

re loin. M. de Vendôme a toujours la goutte à Anet. Les dissentions d'Angleterre augmentent tous les jours; Dieu prépare quelque chose de ce côté-là. Le Roi n'a pu se confesser, parce que son Confesseur s'est trouvé mal.

De M. de Bâville.

De Montpellier, le 1 *Août* 1710.

J'ai eu l'honneur, Madame, de vous écrire en gros la descente des ennemis: voici ci-joint le détail de leur rembarquement. M. le Duc de Noailles nous promet un grand Général; il entre dans des détails infinis; il communique son application & son activité à tout ce qui reçoit ses ordres; voyant d'abord tout ce qu'on peut voir, il prend vîte son parti; les troupes l'adorent, & feront toujours sous lui avec joie ce qu'elles ne feroient pas sous un autre sans murmurer; mais il lui sera bien difficile de rendre à l'Etat un service plus important, que celui qu'il vient de rendre à cette Province. Des Of-

---

Vauban, qui ne la rendit qu'après 35 jours de tranchée ouverte, quoiqu'il n'eût qu'une petite garnison.

ficiers prisonniers m'ont dit aujourd'hui, qu'ils ne s'étoient embarqués dans ce projet, que sur l'assurance d'être soutenus par plus de vingt mille hommes qui devoient les joindre. C'est ce qu'il a prévenu par cette marche si vive & si extraordinaire, dont vous ne pouvez bien juger dans l'éloignement. Je serai toute ma vie avec le respect de mes jeunes années, &c.

LETTRE XC.

A Versailles, ce 17 *Août* 1710.

VOus croyez donc, Monsieur le Duc, que nous sommes des imbécilles en ce pays-ci, & qu'il n'y a personne qui ait entendu toutes les merveilles & toutes les délicatesses de votre conduite! Quand on reçut votre lettre, simple, courte, Césarienne, le Roi dit: » Il n'a pas voulu » rendre compte de ce qui s'est passé; » il veut laisser au Commandant & à » l'Intendant à mander le détail. " Cette lettre fut donc pesée dans toutes ses circonstances; & la fin ne fut pas ce qui plut le moins: vous priez si tendrement le Ministre de la guerre d'envoyer de vos nouvelles à vos parents! J'aurois été bien

offenſée, s'il y avoit eu quelque choſe de plus pour moi. Quand le Courier, ou Officier de M. de Roquelaure me préſenta deux lettres, je dis qu'elles ſeroient de M. de Roquelaure & de M. de Bâville, & qu'elles ne pouvoient être de vous. Vous voyez, Monſieur; qu'on a du diſcernement, & qu'on vous connoît un peu. Jamais on n'a plus donné de louanges à un homme, que vous en avez reçues. Ne point attendre l'ordre, prendre ſon parti ſur l'heure, ne conſulter que le bien de l'Etat, aller ſervir en ſubalterne, donner d'abord les ordres, les exécuter avec la même diligence, pourvoir aux rafraîchiſſements des troupes avec vigilance, attaquer l'ennemi avec la même promptitude, ramener ſur le champ en Rouſſillon un ſoldat qui ne ſent point les fatigues qu'un Général, qu'il aime, partage avec lui : tout a été conſidéré, & je n'ai point encore eu de coup à parer. Je ne dis rien de votre courage, vous en ſeriez offenſé; mais on a parlé de celui des deux freres. Faites mon compliment au Chanoine, il n'auroit point ſi bien fait à Notre-Dame. J'ai été ſi contente, que j'ai été dîner chez Me. de Noailles.

M. de Vendôme eſt retenu par la goutte; on croit qu'il ne trouvera pas les affaires

en fort bon état en Eſpagne, & que le dernier combat ne s'eſt pas paſſé heureuſement pour le Roi. On ne parle ici que de notre union avec l'Eſpagne : & les Dames, en mettant leur rayon, agitent, s'il faut faire un Traité, ou non ; ce ſera bien autre choſe à Marly.

Je ſuis plus ſolitaire que jamais : je vis hier le P. de la Rue, qui vous voudroit Connétable : il vous aime paſſionnément.

LETTRE XCI.

A St. Cyr, ce 3 Septembre 1710.

COmme l'incertitude eſt pour moi le plus grand mal, je ne pouvois ces jours paſſés avoir le courage de vous écrire. J'attendois toujours la confirmation de la mauvaiſe nouvelle d'Eſpagne (1). Enfin, elle arriva hier, mais avec un reſte d'eſpérance de rallier encore une petite armée; vous ſavez bien qu'on a la funeſte maxime de n'affliger les Rois qu'à demi.

(1) La bataille de Sarragoſſe, où les Eſpagnols, d'abord vainqueurs, avec un grand avantage, furent enſuite battus par M. de Staremberg.

Apparemment, on presse fort l'arrivée de M. de Vendôme, qui produira plus que toutes les promesses. On nous presse fort de Madrid de leur envoyer des troupes pour faire quelque diversion : je ne doute pas qu'on ne le fasse quand on le pourra : mais quand le pourra-t-on ? la marche sera trop longue, & le mal est présent.

Béthune est pris après une résistance qui a surpris tout le monde : voyons ce que nos ennemis voudront faire. On mande de l'armée que ce sera le siege de St. Vénant, & que l'on ne croit pas qu'ils entreprennent si tard celui d'Aire : nous en serons éclaircis dans peu de jours.

M. le Maréchal de Villars est très-incommodé : mais il renvoye toujours son voyage aux eaux : il veut finir la campagne, & sans doute il voudroit bien y finir lui-même. Je crains qu'il ne se mette hors d'état de servir l'année prochaine : il est véritablement mal, & son seul courage le soutient.

M. le Maréchal d'Harcourt obéira à tout ce qu'on lui commandera : mais il n'est point remis, & il ne pourra point remplir, ni les devoirs d'un Général, ni ceux d'un soldat. Notre situation est triste de tous les côtés : & il n'y a que l'habitude de l'envisager depuis long-temps, qui puisse

nous la faire envisager sans trembler. Je suis aussi mécontente des Officiers Généraux, que je l'étois l'année passée. A force de voir la conduite des hommes, la lâcheté des braves, les foiblesses des Philosophes, les bêtises des politiques, la fausseté des dévots, je suis parvenue à ne les pas plus estimer que les femmes, qui sont pourtant de jour en jour plus méprisables.

Les tracasseries qui étoient autrefois resserrées dans les maisons des particuliers, sont aujourd'hui à la mode parmi les Grands; mais tracasseries qui emportent la piece, & qui communiquent le découragement aux mieux intentionnés, & qui déchirent la réputation. De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que sujets de peine: il me semble que de mon temps il y avoit encore une espece de générosité & de franchise dans les malices mêmes de l'envie.

Oui, certainement, mon cher Duc, le Roi est très-content de vous. Il dit que les Noailles ne lui manqueront jamais: il compte sur vous pour les plus mauvaises, comme pour les meilleures commissions.

La pauvre Me. des Ursins triomphoit, dans sa derniere lettre, d'un petit avantage remporté le 15 d'Août: elle voit pré-

ſentement que les batailles ne ſont pas toujours avantageuſes ; il y a des gens qui ne ſavent ni ſe réjouir, ni s'affliger.

On n'a point voulu que vous allaſſiez à Madrid : vos raiſons étoient pourtant bonnes. Vous aurez de la peine à bien arranger vos projets avec M. de Vendôme, outre que cette derniere affaire change fort l'état de l'Eſpagne. Faites de votre mieux, & ne vous attendez à rien de parfait.

M. Voiſin ſe conduit parfaitement, & tout le monde le loue. On ſe déchaîne aſſez contre M. Deſmarets. Il me paroît qu'il travaille beaucoup & avec un grand courage : ſa beſogne eſt difficile : il s'agit de contenter le Roi, & de ne point aigrir le peuple, de nourrir des ſoldats, & de ne pas ruiner des payſans : on lui demande des millions, & il n'a pas le ſol : il ne peut que fournir des moyens d'en avoir, & ces moyens irritent, parce qu'ils ſont aujourd'hui tous violents.

Le Roi eſt très-occupé de ſes affaires : il les ſuit : il entre dans le détail : il travaille plus que jamais ; & ſans le flatter, on ne peut trop admirer la fermeté de ſon courage & la ſincérité de ſa réſignation. Le Roi d'Angleterre eſt languiſſant : il a des hémorroïdes ſi douloureuſes, qu'il ne peut preſque plus monter à cheval : il ſe-

ra obligé de revenir avant la fin de la Campagne. J'irai vers le ſoir à Verſailles pour voir Me. la Ducheſſe de Noailles, qui aura, je crois, bien des choſes à me dire : car ſa couche ne ſe tourne pas ſelon ſon projet ; j'ai bien envie qu'elle ait un Comte d'Ayen.

Plus je vieillis, & plus j'ai d'afflictions: plus j'ai d'afflictions, plus ma ſanté ſe rétablit : il y a bien long-temps que je ne m'étois auſſi bien portée. Je ſais que vous le deſirez ainſi, & l'idée de vous plaire me conſole un peu du chagrin de me déplaire à moi-même.

Je vous embraſſe, mon cher Duc, en vous aſſurant de ma parfaite eſtime & de ma tendre amitié.

P. S. Je viens de recevoir la lettre de Me. des Urſins ; elle me mande que l'affaire eſt moins fâcheuſe qu'on ne l'avoit cru d'abord. Elle ſe recrie fort ſur la fidélité & l'affection des peuples. Il n'y a pas lieu d'en douter, & c'eſt un grand bien. Mais il faudroit des troupes & de l'argent, & nous n'en avons point, & c'eſt un grand mal. Le Gouvernement de Vincennes a été demandé par toute la Cour : on croit que Me. la Ducheſſe de Bourgogne l'a fait donner à M. du Châtelet ; elle ſe fait bien des amis & des

ennemis. Adieu, Monſieur le Duc. M. Deſmarets vous aime toujours, & eſt toujours aimé de moi.

LETTRE XCII.

Ce 31 *Octobre* 1710.

MAdame la Maréchale me vint voir le lendemain de votre départ : elle étoit ſi froide, que j'irois lui rendre ſa viſite, ſi je pouvois aller dans un lieu où je n'ai pas une niche. Je n'ai rien vu de plus aimable que Meſdemoiſelles vos filles : je vous les promets parfaites ſi elles ſont élevées pour les mœurs comme pour les graces.

Me. votre femme veut aller à Marly : je lui ai déclaré qu'elle ne pouvoit pas y aller toujours : que le Roi eſt embarraſſé pour les logements : qu'elle ne peut contribuer au plaiſir préſent des Princeſſes, qui eſt de monter à cheval & de jouer. Il me parut qu'elle ne goûtoit pas ma diſcrétion : mais un voyage à St. Cyr l'a conſolée.

Il n'eſt pas étonnant, Monſieur, que j'aie oublié à vous recommander M. de

Belleport, qui a épousé la fille de ma favorite Me. de Villefort, & M. du Pérou, frere de la Supérieure de St. Cyr, qui ne m'est pas indifférente.

Le Roi & M. le Cardinal sont toujours en querelle : c'est une négociation qui ne peut vous manquer quand vos affaires seront finies ; celle-là vous fera plus de peine que d'aller de Madrid à Versailles en poste.

Il m'a paru qu'on goûtoit assez le Cardinal en Espagne : on en parla au Conseil ; on croit que l'amitié de la France peut lui être encore plus utile à Rome.

Les nouvelles d'Espagne marquent que les affaires se raccommodent tous les jours, & que l'Archiduc est embarrassé. Me. la Princesse des Ursins me mande que si l'on vous met en état de faire une diversion, la guerre finira bientôt : elle pourroit bien se trop flatter, & nous, nous trop désespérer.

Le Roi n'avoit pas encore hier au soir la nouvelle de la prise d'Aire. Nos chers Officiers trouvent que la défense est trop longue & qu'il pleut beaucoup.

Les amis de M. le Maréchal d'Harcourt disent qu'il se porte fort bien. Le Maréchal de Villars se loue fort des eaux. Le Maréchal de Berwick doit arriver demain.

Le Maréchal de Boufflers eſt allé planter : je crois que ce *Cincinnatus* ne ſeroit pas fâché qu'on allât le chercher à la charrue pour commander l'armée. En attendant, il nous a tous chargés de penſer à lui, s'il vaque quelque choſe pendant ſon abſence, qui doit être de quinze jours. Je voudrois que nos ennemis craigniſſent nos Généraux autant que moi : ils me déſeſpéreront cet hyver, & je n'aurai point celui qui me conſoleroit : je ne vois que des Courtiſans, & pas un Capitaine. M. le Duc d'Orléans ſe démit hier l'épaule à la chaſſe : ſon cheval ſe renverſa ſur lui ; tout eſt bien remis. Adieu, mon cher Duc : les gens que vous aimez le mieux ſe portent fort bien & vous eſtiment fort. Je vous prie de remercier M. le Comte de Muret de la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire ſur ce qu'il va ſervir en Catalogne. Rien n'eſt plus obligeant, & pour vous, & pour moi.

LETTRE XCIII.

A St. Cyr, ce 9 Novembre 1710.

JE ſuis en peine de votre ſanté, mon cher Duc, & je ne ſerois point ſurpriſe que votre corps ne pût fournir à l'activité de votre eſprit & à l'ardeur de votre zele. Conſervez-vous ; ce ſera un ſervice que vous rendrez au Roi : vos jours ſeront utiles à ſon Succeſſeur. Je ne ſais de vos nouvelles que par le Miniſtre : mais je ne ſuis point raſſurée, quoique vous continuiiez votre voyage.

Nous ſommes occupés, & trop publiquement, d'un parti de cinquante hommes qui a paſſé quelques rivieres, & qui a deſſein d'enlever quelque perſonne conſidérable. Les nouvelles qu'on en reçut hier de Soiſſons, diſent que ces cinquante hommes ſont à pied. On dit que ſi cela eſt, ils ne nous enleveront pas, & que c'eſt peut-être pour faire contribuer, en menaçant du feu.

La défenſe d'Aire ſurprend tout le monde, & donne grande envie qu'on pût la ſecourir. Les ennemis ont beaucoup perdu devant toutes les places qu'ils ont priſes,

ſur-tout devant celle-ci ; & il y a de fâcheuſes maladies dans leur armée, qu'on aſſure être fort diminuée. Je crois que M. le Maréchal d'Harcourt fera tout ce qu'il pourra, & qu'il pourra très-peu. On dit qu'il y a des maladies auſſi dans notre armée ; mais elles ne ſont pas ſi dangereuſes.

M. le Maréchal de Berwick eſt revenu. M. de Savoye fait des propoſitions qui ne ſont pas recevables : il eſt aſſez mal depuis quelque temps : ſa perte ne nous ſeroit pas avantageuſe, à ce qu'on dit. Le fils du Comte de la Mothe a été tué à Aire, après y avoir fait des merveilles.

A St. Cyr, ce 12 Novembre.

M. de Guébriant mande qu'il peut encore venir, ſi cela eſt néceſſaire : vous entendez bien ce qu'il veut dire. Je ne ſaurois croire que le Maréchal d'Harcourt manque une ſi belle occaſion, ſi le ſecours eſt praticable.

Je dînai hier chez M. Deſmarets, & je l'entretins enſuite ; il ne me parut pas ſi chagrin qu'on me l'avoit dit. Il eſpere beaucoup du dixieme denier, & croit que la recette ſe fera fidélement ; il eſt ravi de la défenſe d'Aire. Nous ne nous ſéparâmes

parâmes pas, ſans parler de vous : je le crois de vos amis. On eſt rempli d'eſpérance en Eſpagne, & ravi du ſecours qu'on y envoye. Dieu veuille accomplir toutes vos prophéties! Adieu, mon cher Duc.

LETTRE XCIV.

A Verſailles, ce 18 Novembre 1710.

VOici la troiſieme lettre que je vous ai écrite, mon cher Duc, ſans en avoir reçu de vous : tous vos parents ne s'accommoderoient pas d'un plus long ſilence : il faut un mot qui raſſure ſur votre ſanté notre tendreſſe allarmée.

Les armées ſont apparemment ſéparées : on ne voit que les lettres des Courtiſans qui annoncent leur retour. Leurs diſcours d'hyver ſeront comme ceux de l'Eté, & tous très-décourageants, & très-préjudiciables au ſervice.

Je ne vois que le Duc d'Albe & le Comte de Bergueich, qui approuvent la taxe du dixieme ; c'eſt peu que d'avoir le ſuffrage des étrangers. M. Deſmarets en eſpere pourtant beaucoup ; il prétend que les Hollandois en ont été fâchés. Le dé-

bordement des rivieres cause encore une grande ruine. Le pont de Moulins, chef-d'œuvre du grand Mansard, a été emporté. On découvre tous les jours combien ce grand homme a trompé le Roi : il ne m'a jamais trompée.

Le Duc d'Albe est toujours très-mal : Me. sa femme n'est plus grosse : Me. la Duchesse de Mantoue n'étoit pas encore morte hier au soir. Le Maréchal d'Uxelles me paroît d'autant plus mal, qu'on dit que ses jambes sont desséchées : rien n'est plus dangereux. On chante déja victoire à Vittoria : l'Archiduc est en marche pour se retirer soit en Arragon, soit en Catalogne. Comme je suppose que l'armée du Roi le suivra, je me fais une agréable idée, peut être est-ce une chimere de voir M. de Staremberg entre M. de Vendôme & vous.

Le petit Caylus a fait de grandes sollicitations pour aller à Gironne servir d'Aide-de-camp au Général : j'approuvois fort ce dessein : le Roi ne l'a pas voulu ; sa mere est toujours très-languissante. Mon compliment, je vous prie, à M. le Marquis de Brancas, sur ce que M. son frere est Aumônier du Roi ; je le vis hier : sa figure est noble & modeste : je le vois déja un bon Evêque, à tout ce que j'en entends

dire. M. de Guébriant arrive au premier jour ; je crois qu'il sera Chevalier de l'Ordre avec une pension. La derniere lettre de Me. la Princesse des Ursins étoit pleine de marques d'estime & d'amitié pour vous ; je le disois hier au soir au Roi, qui me répondit, que LL. MM. CC. vous avoient de grandes obligations, & que vous vous mettiez en pieces pour leur service. Si votre confiance étoit dans les Princes, je vous plaindrois pourtant ; mais vous avez appris de bonne heure à les servir en dépit de l'ingratitude, & à n'attendre de récompense que de vous-même.

Me. de Champigny, Dame de St. Louis, veut que je vous recommande son frere, Colonel d'un Régiment nouveau.

LETTRE XCV.

A St. Cyr, ce 25 *Novembre* 1710.

ENfin, j'ai reçu une lettre de vous du 14 de ce mois, toute remplie de plaintes. Le Roi ne doute point que votre zele & votre intelligence ne remédient à tout. Mais Me. la Duchesse de Bourgogne & moi entrons dans vos peines :

nous connoiſſons que votre ſtyle n'eſt pas larmoyant ; & nous jugeons que votre état eſt encore plus triſte que vous ne nous le dépeignez.

Cependant vous avez le beau temps que vous deſirez : ainſi j'eſpere que vous ſortirez de vos premiers embarras ; mais il en viendra d'autres. La Cour de Vittoria s'étoit flattée, ſelon ſa coutume, que l'Archiduc ſe retiroit : ce qui ne ſe trouve pas vrai. On dit que M. de Staremberg attend les troupes que les ennemis envoyent à Barcelone & en Portugal.

Nos bonnes têtes d'ici ſont toujours perſuadées que nous n'aurons jamais la paix en gardant l'Eſpagne, & que tout bon François doit déſirer que Philippe V. ſe contente d'un partage, en attendant des conjonctures plus favorables. Ils prétendent que le Roi devroit exiger de Me. la Princeſſe des Urſins d'entrer dans cette vûe, & d'y travailler peu à peu. Ils croyent que c'eſt la choſe du monde la plus aiſée de perſuader à un Roi, qu'il doit ſe détrôner lui-même, & à une favorite, qu'elle doit s'ôter ſon crédit. Je n'ai encore vu M. le Maréchal d'Harcourt qu'en préſence du Roi : il me parut le viſage un peu étonné ; je dois le voir demain où après demain : il a pris le bâton.

M. le Maréchal de Boufflers n'a point demandé à me voir depuis son retour. M. d'Albergotti m'a paru aussi vif que jamais ; aussi dit-il que son mal n'étoit rien de considérable. M. de Guébriant sera Chevalier de l'Ordre, & aura une pension, en attendant le Gouvernement vacant. Nous allons voir bientôt l'effet du dixieme ; il y a des Provinces qui murmurent un peu. Le Roi dit que les Gardes du Corps sont en très-bon état. M. le Prince de Conti sera Chevalier de l'Ordre au premier jour de l'an. Notre Princesse a commencé à tenir une Cour chez elle, le soir, depuis sept heures jusqu'à dix ; M. le Duc de Bourgogne y tient une table de jeu. On veut quelques Bals à Marly ; tout cela m'inquiete pour une personne qui paroît sur sa bonne foi, & qui jusqu'ici en use bien. On est fort attentif sur la destinée de M. de Marlborough, qui est retourné en Angleterre. Si tout ce qui s'y passe n'apporte point d'autre changement que celui de ce Général, il me semble que c'est peu de chose : nous sommes trop mal, pour qu'un seul homme puisse nous rétablir, ou nous sauver. Votre Maître se porte très-bien, & la santé de votre très-humble servante est meilleure qu'elle ne l'a été depuis dix ans.

Madame de Mantoue vivoit encore hier au ſoir.

LETTRE XCVI.

A St. Cyr, ce 27 Décembre 1710.

VOus ne devriez pas m'écrire, mon cher Duc, quand vous n'avez à me mander que ce que vous écrivez au Roi, il m'en fait part, & vous êtes accablé d'affaires. Je ne ceſſe de vous recommander à Dieu pour qu'il vous conſerve. Songez que vous êtes Général, & Général très-néceſſaire.

Vous ſavez combien on juge à notre Cour d'après les événements; toutes les fautes de Mr. de Vendôme ſont oubliées, & c'eſt un Héros; il n'auroit aucun talent, s'il étoit malheureux: notre jalouſie ronge toujours le mérite, & ne laiſſe pas même en paix le malheur.

Paris & la Cour ſont dans la joie; les habiles croyent que nous ne gagnons pas à ce qui ſe paſſe en Eſpagne; il n'y a que Dieu qui ſache ce qui nous en doit revenir, & ce qu'il veut faire de nous.

On eſt très-occupé du rétabliſſement de l'armée de Flandre; les Officiers ſont plus

qu'on n'avoit eſpéré : les recrues arrivent, on connoît la néceſſité de la diligence, l'argent ſeul nous arrête. Je ſuis perſuadée que ſi vous étiez ici, vous nous procureriez encore quelques millions ; mais vous n'y êtes pas, & c'eſt ce qui me tue ; vous faites du bien où vous êtes, & c'eſt ce qui me conſole.

Pourquoi ne vous ſervez-vous pas de toute votre autorité ſur le Marquis de Noailles pour le renvoyer ici? Il eſt toujours malade ; l'air de Rouſſillon lui eſt mauvais, celui de Paris eſt excellent pour la poitrine, qu'on dit qu'il a très-foible. Je tremble que vous ne le perdiez. On croit Me. la Ducheſſe de Noailles groſſe ; elle ſoutient qu'elle ne l'eſt pas ; ſi elle l'eſt, elle aura beſoin de conſolation : il eſt vrai qu'elle paſſe une triſte jeuneſſe, & qu'elle ſouffre bien des maux. Adieu, Monſieur ; notre amitié eſt trop véritable & trop ſolide pour nous faire des compliments ; laiſſons-les aux traîtres ou aux déſœuvrés.

LETTRE XCVII.

A Marly, ce 12 *Janvier* 1711.

LEs affaires d'Eſpagne ſont maintenant l'objet de notre joie, & de notre application. Nous ne les ſéparons point de celles des Catalans, & nous trouvons fort mauvais que nous n'ayons pas de vos nouvelles à tout moment. On ne s'aborde plus, ſans ſe demander des nouvelles d'Eſpagne; il eſt encore du bel air de vous louer.

Nous apprîmes hier qu'on diminue tous les jours le train de M. de Staremberg; je vous plains, ſi le manque de ſubſiſtance vous empêche de le joindre! Nous vous faiſons ſouvent aller bien vîte avec un morceau de pain dans la poche, battre Staremberg, le prendre priſonnier, & nous l'envoyer; nous traitons aſſez de même M. l'Archiduc: mais encore une fois, vous ſerez bien fâché, ſi nos projets deviennent impoſſibles, & je n'en ſerai pas ſurpriſe.

Paris eſt ravi de l'état de l'Eſpagne; le plus grand nombre en ce pays-ci penſe de même: mais *ma ſolidité* eſt perſuadée que nous en pâtiſſons. il ne faut pas vous

en dire davantage, de peur de vous mettre en colere. Encore un mot. On ne croit pas que le ſiege de Barcelone ſoit poſſible, ni qu'il vous fût avantageux de chaſſer l'Archiduc. Si votre Ingénieur dit vrai, vous êtes dans la ville de Gironne. Vous avez tant de commerce, qu'on vous aura mandé beaucoup mieux que je ne le ſaurois faire, tout ce qui regarde la guerre du Nord. La pente que j'ai à la défiance, ne m'empêche pas de voir, que de tous côtés il y a des mouvements dont nous pourrons bien profiter; mais j'ai peur que nous ne puiſſions attendre leurs effets. On dit que nos ennemis commencent à faire de grands efforts en Flandre, & qu'ils ſont bien piqués de ce qui ſe paſſe.

M. Deſmarets & M. Voiſin me paroiſſent fort occupés à mettre l'armée en état de prévenir nos ennemis : nous avons un peu d'argent, & je vous avoue que j'admire M. Deſmarets de le voir dans l'eſpérance de pouvoir ſoutenir encore une quatrieme Campagne : je l'ai vu aujourd'hui, non ſans parler de vous; il me paroît bien véritablement de vos amis.

M. Voiſin marie ſa fille au jeune Comte de Châtillon. Le Duc de Fronſac va épouſer votre couſine ; jamais homme n'a

mieux réussi à la Cour, la premiere fois qu'il y a paru ; c'est réellement une très-jolie créature.

Je vis hier la Duchesse de Noailles à St. Cyr avec la contenance qu'auroit eue Mlle. de Lamoignon en pareil cas, pénétrée d'une douleur tranquille, inquiete de vos nouvelles, comprenant le péril où vous êtes, priant instamment qu'on lui dise tout ce qu'on apprendra de vous.

Il y a assez de nouvelles ici sur le tapis, pour faire parler le sallon ; mais le jeu qu'on y joue depuis le matin jusqu'au soir, fait une grande diversion, & nous épargne bien des sottises.

M. le Maréchal de Boufflers a fait un grand raccommodement entre M. d'Harcourt & M. de Torcy ; il n'y a pas eu grande peine, car ils en avoient tous deux envie. J'aime la paix, & j'ai souhaité celle-ci, parce que je la crois utile aux affaires du Roi. M. d'Harcourt veut demeurer brouillé à jamais avec M. le Duc de Beauvilliers. Le Roi a permis à M. d'Antin de faire juger le procès qu'il a pour le Duché d'Epernon ; ce qui fait grand bruit à Marly : il faut si peu de chose pour nous occuper !

Je vous embrasse, mon cher Duc ; je suis inquiete pour vous ; je ne me porte

pas bien. J'entends avec grand plaisir chanter vos louanges : la table que vous donnez aux Ingénieurs fait grand bruit ; elle me ravit, mais je voudrois la Duchesse de Noailles dans un Couvent avec cent écus de pension.

Il ne faut pas finir, sans parler de notre Princesse, qui s'attire présentement beaucoup de louanges & de considération ; nous ne vous oublions pas dans nos entretiens. Ma niece n'est point ici ; je ne sais pourquoi.

Cette bisarre Duchesse
Ne seroit-elle pas mieux
De nous montrer ses beaux yeux,
Que de rester à Lutece,
Et laisser notre grand Roi
Entre sa cousine & moi ?

LETTRE XCVIII.

A Versailles, ce 20 Janvier 1711.

VOs prophéties sur l'Espagne sont accomplies ; & je vois même des apparences favorables pour celles que je vous ai vu faire sur la France : cependant nous

touchons à ce mois de Mars qui doit décider notre ſort.

J'ai vu avec plaiſir que vous penſez comme le Roi ſur le ſiege de Barcelone. Je crains que M. de Vendôme ne ſe rende pas ; il me paroît pourtant par leurs projets qu'ils veulent faire ce que vous propoſez. Notre Maréchal de Boufflers a été bien malade de la poitrine ; il eſt à Paris : M. Fagon n'y croit pas de danger, mais il ne le voit plus. Me. la Maréchale de Noailles me paroît bien contente de Me. votre femme, & de tout ce qu'elle a fait à Paris pour vos affaires. Il a fallu bon gré malgré voir M. d'Oremieux ; mais après avoir dit un mot de vos intérêts, nous nous ſommes mis ſur vos louanges. Vous êtes ſon Héros, & nous croyons que vous le ſerez de bien d'autres.

Je crois Gironne pris ; mais il faut encore bien des jours pour en ſavoir des nouvelles. Vous faites fort bien votre cour : je connois vos ſentiments, & je crois qu'ils ne changeront pas. La Ducheſſe de Ber... a bien fait des imprudences ; on s'en eſt laſſé : & Me. la Ducheſſe d'Orléans a pris le timon. Elle eſt en pénitence & gouvernée ; elle fait tout ce qu'on veut : ceux qui l'avoient abandonnée ont plus de tort

qu'elle. Notre Princeſſe s'établit une grande réputation de prudence ; la jeuneſſe commence à la craindre, & véritablement tout le monde en eſt charmé. Nous parlons ſouvent de vous, & nous n'avons point de diſpute. Le Roi eſt en parfaite ſanté ; c'eſt ce qui vous paroît le plus important, & à moi auſſi. Je ne puis, mon cher Duc, vous dire à quel point je vous eſtime & je vous aime ; je ſuis perſuadée que vous avez de l'amitié pour moi.

LETTRE XCIX.

A Verſailles, ce 25 Janvier 1711.

JE ſuis fâchée de toutes vos tribulations, mon cher Duc ; mais, graces à Dieu, vous avez de toutes ſortes de courages, & vous ſavez mieux que moi qu'il y en a plus à ſouffrir des contradictions, qu'à prendre des villes.

Il eſt certain qu'on vous a fait voler au-devant de M. de Staremberg pour l'empêcher de rentrer dans Barcelone : on l'a fait venir dans quatre jours ; d'autres ont fait marcher le Roi d'Eſpagne ſi vite,

qu'il a pris M. de Staremberg avec toute ſon armée. Gironne d'abord a été une grande entrepriſe : enſuite on a parlé d'une muraille ſeche pour toute défenſe ; on vous a fait laiſſer une partie de vos troupes pour la prendre, & vous, aller avec l'autre défendre le paſſage de l'Ebre. Je n'ai jamais vu le Roi douter que M. de Staremberg ne ſeroit point pris, qu'il arriveroit à Barcelone, & que vous ne quitteriez point Gironne qu'il ne fût pris.

L'Ingénieur qui avoit écrit que vous feriez les Rois dans la ville, a un peu contribué à l'impatience du public. Mais les gens ſenſés, au nombre deſquels je me range, ont bien remarqué que vous ne le mandiez pas, & que vos eſpérances étoient du 15 au 20 ; de ſorte que nous n'attendions de vos nouvelles que le 25 ou le 30. Vous êtes ſi ſolide, que vous ne compterez guere tous les diſcours, & que vous ne ſongerez qu'à finir votre entrepriſe, ſans daigner même ſonger à faire rougir les diſcoureurs. Deux raiſons empêchoient le Roi de croire que vous ne l'abandonnaſſiez : l'une, l'impoſſibilité de marcher ſans ſubſiſtance, & l'autre, que vous étiez d'humeur à achever ce que vous aviez entrepris, avant que de paſſer à une autre idée.

Le ſiege de Barcelone a fait faire auſſi beaucoup de raiſonnements : les uns le vouloient, le croyant poſſible ; les autres ſoutenoient qu'il y auroit de la folie de l'entreprendre ; & quelques-uns ont cru qu'il ne vous ſeroit pas avantageux de l'avoir, parce que les ennemis ne pourront le ſoutenir ſans beaucoup de ſoin, de dépenſes & de peines, qu'ils tourneroient toutes contre vous. Le Roi a été très-aiſe que vous vous ſoyez trouvé de ſon avis là-deſſus ; & il me ſemble même que du côté d'Eſpagne on n'en parle plus.

Nous ſommes ici fort occupés du rétabliſſement de l'armée : on croit que les arrangements pour la ſubſiſtance ſont faits ; les recrues vont mieux qu'on ne l'oſoit eſpérer de la pauvreté des Officiers ; mais leur bonne volonté ne ſuffit pas, on les aidera par des Milices. Le Maréchal de Villars part pour la frontiere, & M. de Guébriant, pour St. Omer. Je vous pardonne d'être plus occupé de Gironne que de nous : la Ducheſſe de Noailles m'avoit déja dit, que vous lui mandiez que toute votre paſſion étoit pour cette Place : apparemment vous jouirez enfin de votre maîtreſſe, au haſard d'être inceſtueux (1).

(1) Le premier Maréchal de Noailles avoit pris Gironne, le 29 Juin 1694.

Il faut bien vous dire un mot de notre Ducheſſe de Bourgogne, qui, malgré tout ſon mérite, eſt un peu trop engouée de la danſe, des bals & des maſcarades : le mariage de Mlle. Voiſin en a fourni un ; c'eſt dommage que celui de M. de Fronſac ſe faſſe à Paris ! Il ne faut pas finir cet article, ſans vous dire que de Lorme, ma femme de chambre, épouſe Baptiſte. Je ſuis dans mon lit avec une fluxion ſur la tête, qui m'empêche de vous écrire moi-même, mais qui ne m'empêche pas de vous aimer de tout mon cœur.

LETTRE C.

A Verſailles, ce 26 Janvier 1711.

J'Entendis lire hier au ſoir toutes vos lettres ; & j'ai vu le détail de toutes vos ſouffrances. Je les comprends dans toute leur étendue, & je les partage avec amitié : j'eſpere qu'elles ſont finies à l'heure qu'il eſt, & que nous aurons à la fin du mois la nouvelle de la priſe de Gironne. Dieu veuille vous conſerver, au travers de tant de périls, pour votre vie & pour votre ſanté ! Il faut être bon Fran-

çois pour ſervir dans le temps où nous ſommes : il faut avoir un grand courage pour ſurmonter tant d'obſtacles que vous n'avez pas ignorés, même avant que de partir.

Quand l'entrepriſe de Gironne ſera finie, vous entrerez dans d'autres peines. J'étois bien mal inſtruite, quand je croyois qu'on ne penſoit plus au ſiege de Barcelone. M. de Vendôme ne ſe rendra pas aiſément : & je crains que la différence de vos ſentiments ne trouble l'intelligence qui eſt entre vous. Le Roi eſt pour vous ; mais on ne manquera pas de publier en Eſpagne, qu'il ne veut pas que la guerre y finiſſe. Je vois par une de vos lettres qu'on vous a donné quelque chagrins ſur la Pancarte du Roi Catholique. Je dirois à un autre, qu'il ne faut jamais fâcher les gens éloignés, parce qu'ils voyent les choſes pires qu'elles ne ſont. Mais j'eſpere que votre eſprit ſupérieur vous les fait voir à peu près ce qu'elles ſont en effet. Enveloppons-nous dans notre vertu, mon cher Duc ; j'en ai un beſoin préſent, & vous en aurez beſoin toute votre vie. Heureuſement vous aimez le bien pour le bien : le témoignage de votre conſcience vous ſatisfait : bon ſujet & bon citoyen, vous aimez également l'Etat &

le Roi ; vous connoiſſez la néceſſité de vos ſervices : c'en eſt aſſez pour vous faire paſſer par-deſſus bien des choſes déſagréables. Il eſt très-ſûr que vous êtes très-bien avec le Roi, & que je n'ai point encore vu le déchaînement de l'envie contre vous. Mais patience : cela viendra ; & il faudroit que vous fuſſiez bien malheureux pour n'être pas envié. Ce qui ſurprend le plus ici, c'eſt la fidélité de vos Catalans, qui marque que l'Archiduc n'eſt pas leur véritable Roi. Nous avions eſpéré qu'ils ſe rendroient à nous pour être à jamais dans leur devoir. Adieu, mon cher Duc : continuez toujours à m'écrire l'état de votre eſprit & de votre ſanté ; je ſais par vos lettres au Roi les autres détails. Il eſt inutile de finir les miennes par des proteſtations ; je ne puis croire qu'elles ſoient néceſſaires.

LETTRE CI.

A Marly, ce 6 Février 1711.

J'Ai beaucoup de joie ; & je l'ai achetée par beaucoup de peine, non des ſots diſcours que j'entendois ſur la levée du ſiege, mais par beaucoup de raiſons,

comme le retardement que le déluge vous apportoit, la diminution de vos vivres, la difficulté d'en avoir, le peu d'habileté de vos Ingénieurs, la capacité de M. de Staremberg, la rage des peuples, vos inquiétudes, vos fatigues. Tout cela, mon cher Duc, m'a fait paſſer de mauvaiſes nuits : je me ſuis ſouvent miſe à votre place, & je la trouvois la plus mauvaiſe du monde.

Enfin, Gironne eſt pris : & tout ce qui en faiſoit les difficultés fait aujourd'hui votre gloire. Madame, qui ſort de ma chambre pour m'en faire compliment, m'a aſſurée que vous étiez encore aimé & loué de bon cœur : & nous avons conclu que ſi vous continuez, vous pourrez bien être haï & blâmé de bon cœur auſſi.

On nous annonça M. Voiſin, en même-temps que le Capitaine des Gardes avertit pour la viande (1). Vous ſavez qui eſt dans ma chambre à cette heure-là. Nous crûmes d'abord que ce ſeroient des nouvelles de Gironne. M. Voiſin entra, ſuivi d'un homme dont la taille étoit fort petite, & dont la barbe étoit un peu plus

(1) Du temps de Louis XIV, on annonçoit les repas du Roi en ces termes : *Sire, la viande que Votre Majeſté a commandée, eſt prête.*

grande, Ce petit homme commença son récit d'un ton & d'un accent qui charma nos Princes. La joie fut extrême, quand on sut que les forts étoient rendus : car on n'avoit compté que sur la prise de la Ville. Je ne vous dirai pas le compte que M. Planque rendit de toutes les attaques, tenant un plan à la main : le Roi y prenoit un singulier plaisir, & je veillois sans peine pour le partager. Ce que j'ai le mieux retenu, est ce qui fut dit de vous. » J'ai servi, dit M. Planque, sous » tous vos Généraux : vous n'en avez » point, qui ait plus promis que celui-ci : » il a la prudence & la prévoyance de » Turenne, la valeur & la vigilance de » Créquy, l'intelligence pour l'artillerie » de la Fresselliere, & le détail de Ja- » quier ". On alla souper : pour moi, je demeurai assez long-temps réveillée agréablement, & j'eus ensuite une fort bonne nuit.

Le lendemain matin, le Roi me dit que votre dépêche étoit merveilleuse : qu'il n'avoit jamais vu tant d'ordres, & si bien donnés ; qu'il n'y avoit pas un seul Officier qui ne sût ce qu'il avoit à faire, & que vous aviez poussé la prévoyance jusqu'à marquer aux soldats de ne pas entrer trop avant dans la Ville,

parce qu'ils trouveroient des retranchements. Nous attendons un courier de vous, qui nous apprendra ce que vous allez faire. Je ſuis bien perſuadée que vous ne vous brouillerez pas avec M. le Duc de Vendôme par les rivalités que prétendent les Dames du ſallon. Mais je craindrois la diverſité de vos ſentiments ſur le ſiege de Barcelone, & qu'on ne ſe prît à vous en Eſpagne de l'oppoſition qu'on trouvera dans le Roi, qui très-naturellement penſe en cela comme vous.

Je vis avant-hier M. le Maréchal de Villeroi, qui profeſſe une grande eſtime & amitié pour vous; il a été des premiers à m'écrire ſur cette affaire-ci: M. Deſmarets le fait auſſi, & parle fort bien ſur votre ſujet.

J'ai fait des compliments là-deſſus à Me. la Maréchale & à M. le Cardinal, & j'ai reçu ceux des autres.... Me. de Maintenon (c'eſt le Secretaire qui parle) *prit la plume & écrivit ce qui ſuit.....*

Le Roi commençoit à être inquiet ſur Gironne: il a été ravi: & ſans rabais, il eſt bien content de vous. Il me ſemble qu'il a fait tout ce que vous avez deſiré pour les Officiers; quant à vous, cela viendra: & j'ai fort aſſuré que vous ſeriez ſatisfait, tant qu'il le ſera lui-même;

on craint de petits embarras : j'ai répondu ce que vous auriez répondu vous-même : & je vous connois assez pour savoir ce que vous penserez. Je suis ravi de ce que vous mettez M. de Brancas en train d'avoir des graces : je vous prie de lui faire mes compliments de celle qu'il vient de recevoir. Me. la Duchesse de Noailles doit venir ici à quelques bals : mais jamais elle n'a paru moins empressée. Adieu, mon cher Duc : j'étois venue au lieu du repos, pour vous écrire avec plus de loisir ; mais le froid m'en chasse. Vous ne voulez point ma mort ; & vous avez raison : car certainement vous y perdriez une amie qu'on ne retrouve guere. Voici une lettre bien écrite & bien vraie.

De M. l'Abbé de Polignac.

Madame, quand ce ne seroit pas l'intérêt de l'Etat qui doit aller avant tout, la seule gloire de M. le Duc de Noailles m'engageroit à vous féliciter sur l'heureuse fin du siege de Gironne. Vous savez l'estime & la tendresse que j'ai pour lui : vous savez aussi quelle doit être ma reconnoissance de toutes les obligations que je lui ai, dont la plus grande est de m'avoir attiré vos premieres bontés. Il y a long-

temps que j'ai prévu, par le caractere de son esprit & par sa façon de penser, tout ce qu'il devoit être un jour. Il est impossible de réfléchir sur-tout ce qu'il a fait depuis un an, ses courses, ses négociations, ses exploits militaires, sans être affligé de ce que le Roi a si peu de serviteurs comme lui. Les dangers les plus pressants ne font qu'exciter sa diligence : & les plus grandes adversités ne font qu'animer son courage. Le Roi d'Espagne doit sans contredit au dernier voyage qu'il a fait à la Cour, son rétablissement sur le Trône & la ruine de l'Archiduc. J'espere aussi qu'un jour nous lui devrons la paix ; puisqu'il n'y avoit aucun pas qui pût nous y conduire plus sûrement, que celui qu'il a fait en portant la guerre dans le cœur de la Catalogne. Pardonnez-moi, Madame, si je m'amuse à vous dire tant de bien d'un homme que vous connoissez encore mieux que moi ; je n'ai pu, dans l'excès de ma joie, me refuser au plaisir de vous en parler, & de me réjouir avec vous de ce que les ordres de S. M. ont eu tant de succès entre ses mains.

LETTRE CII.

A Marly, ce 13 Février 1711.

LE Roi vous eſtime très-fort, & eſt très-content de ce que vous allez faire. Voilà le principal pour vous & pour moi. Au reſte, les diſcours ſont tels que vous les voyez du lieu où vous êtes : mais vous n'êtes pas homme à vous embarraſſer de ce que diſent les Dames du ſallon avec un nombre de fainéants ; lâches envieux, qui ne veulent rien faire, & qui ſont fâchés que les autres faſſent.

Je viens de voir M. de Duras, qui n'eſt pas homme à beaucoup de paroles : j'en dirai tout ce que vous m'en écrivez. Il y en a une grande partie dans votre lettre à M. Voiſin, que je viens d'entendre lire. En vérité, l'état où vous êtes me feroit beaucoup de peine pour quelque Général que ce fût : jugez s'il me ſerre le cœur, quand je vous vois dans de pareilles tribulations. Je connois en vous un courage qui vous feroit prendre votre parti dans les plus grandes extrémités : je ne ſais ſi vous en aurez autant pour la miſere de tous ceux qui vous environnent. Cependant

dant, mon cher Duc, je vous conjure de vous armer d'une grande patience : ce ne ſera pas en vous une vertu, c'eſt une néceſſité. Les Miniſtres ne ſavent où donner de la tête pour tous les différents ſecours qu'on leur demande.

Le Roi ſeroit ravi de pouvoir aider ſon petit-fils : mais la Flandre eſt bien proche, & vous êtes bien loin. Il faut certainement avoir toute la vertu que vous avez, pour vous être chargé du ſervice de ce pays-là. Il n'y a qu'une choſe ſur laquelle vous me paroiſſez vous être trompé, c'eſt ſur la diſpoſition des eſprits parmi les Catalans ; vous croyez qu'ils ſeroient François, & ils montrent autant de zele pour l'Archiduc, que les Caſtillans en ont fait voir pour Philippe V. Il ne faut ici rien dire de flatteur : nous prenons les moindres eſpérances pour des ſûretés, & nous ne les oublions jamais.

Que puis-je auprès des Miniſtres pour votre armée ? M. Deſmarets a fait de grands efforts, pour que les ennemis ne nous préviennent pas en Flandre : c'eſt-là ce qui prend tout l'argent & toute l'attention ; je ſerois auſſi ſurpriſe que charmée, ſi votre armée vous lapidoit, car on dit qu'elle vous adore.

Conſervez-vous, je vous en conjure

ce rhumatisme vient de l'horrible fatigue, & d'être toujours dehors. Vous donnez d'excellents conseils aux autres : donnez-vous-en à vous-même, & songez qu'il n'y a rien qui mérite qu'on se tue.

M. d'Antin commence à trouver qu'il a entrepris une grande affaire, & qui le tire souvent d'un service plus doux que celui de solliciter. Il voudroit bien que le Roi finît ses embarras en le faisant le dernier Duc : & le Roi n'y est pas déterminé.

Le Roi d'Angleterre vint hier au soir au bal : il ne put y danser qu'un menuet ; il est accablé de vapeurs & dans une profonde tristesse. La Reine a un redoublement de douleurs ; & la Princesse danse de tout son cœur. Notre Duchesse de Bourgogne est dans ces excès de plaisirs qu'elle pousse quelquefois un peu trop loin : mais c'est son âge ; je crois qu'elle vous a écrit.

Jannette (1) va épouser le fils de Me. de Villefort, qui profitera de la faveur de sa femme, qui est assez grande. La Duchesse de Noailles, à qui le Roi garde un des plus beaux appartements de Marly,

(1) Madame la Marquise d'Haussi.

ſait eſpérer qu'elle viendra ce ſoir, ou demain. Elle n'eſt pas empreſſée pour le monde, & elle nous ramenera le petit prodige qui ſe ſoutient toujours, mais que l'on tuera à force de careſſes ; il épouſa hier votre couſine germaine.

A St. Cyr, ce 14.

Il n'y a rien, ce me ſemble, de nouveau. Mlle. de Grammont a la petite-vérole ; & Me. de la Valliere, qui y eſt demeurée pour être auprès de Me. la Princeſſe de Conti, eſt malade de peur. M. le Maréchal de Boufflers m'écrit en faveur des Officiers de Gironne comme il parloit pour ceux de Lille : mais je n'ai de crédit que pour les choſes dont je ne me ſoucie point.

Adieu, mon cher Duc, je ne ſuis bien ni de corps, ni d'eſprit : je crois pourtant que nous ſommes mieux que les autres années.

LETTRE CIII.

A Verſailles, ce 23 Février 1711.

MR. Voiſin m'avertit qu'il vous envoye ce ſoir un courier : je ne puis le laiſſer partir, ſans vous écrire un mot, n'ayant pas la force d'en écrire davantage, & Mlle. d'Aumale n'étant pas avec moi. Je ſuis ravie de tout ce que vous faites : tout retentit aujourd'hu de vos louanges, à Paris, dans les Provinces, & par-tout où vous n'êtes pas envié ; mais au milieu de tant de triomphes que les Poëtes chantent & dont ils m'accablent, je ſens vos peines & le peu de ſecours qu'on vous donne. On va vous ôter M. de Barillon, malgré le nom qu'il porte : & vous aurez M. de la Neuville, qui paroît alerte. Adieu, mon cher Duc : votre bonheur conſiſte dans votre maniere de penſer : je ſouhaite de tout mon cœur que vous ne vous en départiez jamais.

LETTRE CIV.

A St. Cyr, ce 27 Février 1711.

JE vous assure, mon cher Duc, que si je vous écris rarement & succintement, ce n'est pas manque de matiere : demeurons-en-là. On vous ôte M. de Barillon : vous m'avez écrit sans ménagement pour le fils d'un de mes amants : & j'ai pressé son rappel avec une grande ingratitude. M. de la Neuville paroît plus vif. Il est certain que la grande estime qu'on a pour vous, tourne à votre dommage, & que l'on attend de vous des choses impossibles. Du reste, vous avez trop de bon sens pour compter les discours de Versailles pour quelque chose. On ne croit point ici que vous chassiez l'Archiduc, mais que vous ferez la guerre avec supériorité ; ce n'est pas assez pour nous, qui aurions besoin de secours, au-lieu de pouvoir en donner. Voici encore des inondations, qui perdent quatre ou cinq Provinces : vous perdez aussi le bateau que vous aviez à Maintenon : le parterre est emporté : il y a deux ou trois pieds d'eau dans la salle. Vous & moi voudrions bien que la France

en fût quitte pour de pareils malheurs : & l'on a l'effronterie de se moquer de vous & de moi, quand on nous voit penser ainsi. Je suis persuadée qu'on ne vous brouillera point avec M. de Vendôme, quelque soin qu'on en prenne à notre Cour. Le Roi attend de vos nouvelles pour décider sur votre Grandesse ; je lui dirois bien pour vous ce que vous lui manderez ; la Reine d'Espagne m'en écrit du ton le plus obligeant, & me dit, de la part du Roi, que je ne serai pas si aise que lui de la prise de Gironne, parce que je ne saurois vous aimer autant qu'il vous aime. Ces gens-là veulent être adorés, & ils le seront : car pour l'être, les Princes n'ont qu'à le vouloir. Je ne vous dis point des nouvelles de notre Cour : il me semble que tout ce que nous sommes, tout ce que nous tâchons d'être, tout ce que nous faisons, tout ce que nous voudrions faire vous paroît bien petit. Le Roi se porte bien : c'est tout ce qui vous intéresse ; il fait tout ce qu'on dit sur ses Généraux : & ce qu'on en dit n'influe point sur ce qu'il en pense : vous vous en appercevrez.

LETTRE CV.

A St. Cyr, ce 1 Mars 1711.

JE ſais, Monſieur, ce que vous penſez ſur ce qui ſe paſſe : je connois la vérité de votre vertu, & qu'elle n'eſt pas en paroles : je ſais que vous connoiſſez les hommes : & toute ignorante que je ſuis, je ſais que la lecture donne une aſſez grande expérience, pour n'être ſurpris de rien. Après cela, allons notre chemin, & faiſons le mieux que nous pourrons en tout & par-tout. Je ſuis plus ſenſible à vos travaux, qu'au retardement des honneurs, parce que je ſuis aſſurée que les uns vous accablent, & que vous aurez un jour les autres. Il faut prendre votre parti là-deſſus, après avoir propoſé ce que vous croyez néceſſaire ; car ce qui s'appelle vos travaux eſt de manquer de ce qu'il faut pour le ſervice. Il ne m'eſt pas revenu un mot de votre famille : la petite-vérole l'a diſperſée : & je me cache de plus en plus. Le Roi eſt très-content de votre belle lettre ; il eſt délicat en fait de ſtyle, & le vôtre l'a ſatisfait. Je n'ai point encore bien vu comment eſt pour vous

celui à qui vous donnez de l'*obéiſſant*, & qui n'auroit que de l'*affectionné* ſans ſon Maître. Je ne ſais ſi vous vous ſouviendrez de ce que vous me mandez là-deſſus. Le Roi me dit hier que M. Voiſin venoit de lui lire votre lettre : qu'il n'y avoit rien de particulier : que c'étoient des demandes de ce qu'il vous faudroit : voilà tout ce que j'en ſaurai. Me. la Ducheſſe de Bourgogne a reçu & lu votre lettre fort ſérieuſement ; elle m'a dit ſeulement qu'il n'y avoit nulle raillerie. M. de Brancas m'écrit vivement ſur ce qui vous regarde : je ne montrerai pas ſa lettre : je ne puis lui en ſavoir mauvais gré. Adieu, mon cher Duc, & plus cher que je ne le puis exprimer. Je prie le Ciel de vous conſerver & toute votre maiſon ! Je ſuis charmée de votre lettre : elle part du cœur : l'eſprit ne pourroit fournir tout ce qui y eſt : & on y ſent la vérité.

Je reçois en ce moment une lettre de Me. votre mere, déſeſpérée de ce que le Roi ne déclare pas votre Grandeſſe ; j'ai répondu ce que je crois vous convenir, & qu'on vous obligeroit fort de ſe taire.

LETTRE CVI.

A St. Cyr, ce 7 Mars 1711.

LA peine eſt toujours mon partage : j'en ai ſenti dans vos ſuccès, parce que j'ai compris ce qu'ils vous en avoient coûté : & je ſens aujourd'hui le triſte état où vous mettent & votre déſeſpoir & votre zele. M. de Vendôme ſe trompera toujours par ſon extrême confiance. Me. la Princeſſe des Urſins ſe flatte auſſi beaucoup : je ne ſais ſi elle croit tout ce qu'elle mande, ou ſi elle veut ſeulement nous perſuader pour nous exciter à donner de plus grands ſecours. On nous a parlé de vous joindre, de ſerrer Barcelone, de l'aſſiéger après avoir pris Sarragoſſe, de chaſſer l'Archiduc, & de nous envoyer quarante mille hommes pour reprendre ce que nous avons perdu en Flandres. Quoiqu'on n'ait jamais cru ici que la guerre pût finir ſitôt, on a de la peine à voir cette jonction retardée, & vous, réduit à renvoyer votre Cavalerie chercher à vivre en France. Cependant on voit très-bien qu'il n'y a pas d'autre parti, & que les affaires ne ſont pas diſpoſées à

toucher des contributions. Nous prenons si aisément les agréables idées, qu'il est dangereux de nous les présenter : mais elles nous viennent du côté d'Espagne, d'où l'on mande toujours, que tout dépend de nous ; & que si nous le voulions, la guerre y finiroit bientôt. Le Roi ne l'a jamais cru : il a été ravi, & le sera toujours, quand il y aura d'heureux événements en Espagne ; mais il est certain que ne pouvant fournir à tout, il préférera ce qui peut garantir la France, & en éloigner les ennemis.

Il n'est pas nécessaire de vous exhorter à faire de votre mieux pour le service des deux Rois. On sait ce que vous pensez là-dessus, & en quel rang vous les mettez ; mais je vous conjure de ne vous point pénétrer de déplaisir, & pour m'expliquer plus élégamment, de n'être pas le valet du Diable.

Je sais qu'on m'accuse d'être indifférente sur les affaires d'Espagne. Il est pourtant très-vrai que je souhaite ardemment que Philippe demeure sur son Trône. Mais je ne crois pas que les affaires d'Etat se conduisent par les sollicitations des particuliers ; je ne crois pas qu'où il s'agit du bien public, il faille écouter ses sentiments ; je ne crois pas que pour affer-

mir la Couronne sur la tête du petit-fils, on doive engager le grand-pere à se dépouiller. Me. votre femme vouloit aller chez tous les Ministres, de porte en porte, les persuader de ne point faire revenir les troupes du Dauphiné; ce qui marque plus de zele que de capacité. On dit que vous voulez aller en Espagne & revenir ici: ces voyages ne seroient pas approuvés. Je suis inquiete de votre santé: comment se rétablira-t-elle au milieu de tant de peines d'esprit? Car pour celles du corps, je crains que vous n'en ayez pas autant que vous le voudriez, & que votre guerre ne devienne une chicane.

Comme je ne reçus hier au soir votre lettre qu'après que le Roi fut entré dans ma chambre, je ne sais point encore sa réponse sur la Grandesse: je l'aurai ce soir, & je m'attends à trouver tout le monde renversé sur les affaires d'Espagne, & disant, que tout est perdu.

M. le Maréchal de Boufflers a interrompu ma lettre; il est bien foible pour la santé, & toujours bien grand pour la vertu: il comprend vos peines sur les mécomptes que vous trouvez de tous les côtés: il espere que nous ne serons pas si malheureux cet Eté que les autres: il convient de nos arrangements & du cou-

rage que l'on reprend par-tout, & voit dans l'air de quoi prédire de grandes révolutions.

M. le Duc a perdu ſon procès : Me. la Ducheſſe eſt très-affligée, & ceux qui s'intéreſſent à elle, ſont ſérieux. M. le Duc du Maine n'a point voulu recevoir de compliments.

LETTRE CVII.

A St. Cyr, 8 *Mars* 1711.

ENfin, le Roi m'ordonna hier au ſoir de vous mander d'accepter la Grandeſſe : je lui lus l'endroit de votre lettre ſur cette matiere-là. J'ai bien cru que vous ne ſeriez pas engoué de ce nouvel honneur. Je dois rendre juſtice à votre famille ; il n'en eſt pas revenu un mot ſur tout ce qui s'eſt paſſé par rapport à vous depuis quelque temps : je crois cependant qu'on y ſera très-ſenſible à la Grandeſſe : on peut porter ſes vues ſur des cadets, ſur une fille. Je crois qu'avant de vous rien propoſer, on vous donnera le temps d'avoir quelques garçons ; mais les projets là-deſſus trouveroient des difficultés dans l'eſprit du

Maître, à qui je ſais que vous ne voulez jamais déplaire.

Le procès de M. d'Antin va commencer tout de bon : je crois qu'il ſe terminera par devenir Duc : tous vos confreres le deſirent, pourvu qu'il prenne la queue, & non la tête.

On continue à publier ici que M. de Vendôme & Me. des Urſins ſont brouillés : je ne le ſaurois croire. Je ſuis plus en peine de nos deux Miniſtres, quoiqu'ils ſoient ſages l'un & l'autre. Je crains leurs femmes : & il faut convenir que les affaires ſont aſſez difficiles pour ſe chagriner, quand l'un a toujours à demander, & quand l'autre ne peut donner que le tiers de ce qu'on demande, & le quart de ce qu'il faudroit.

Adieu, mon cher Duc : tâchez de vous guérir. Vous ne pouvez rien faire ſi vous êtes malade : je ne connois rien de plus preſſant pour vous que ce motif-là. Le Roi ſe porte très-bien : tous ſes Capitaines des Gardes ſont ſur le côté. Le Duc de Villeroi crie miſéricorde ſur le froid, la pluie, la neige, & le vent : & le Roi n'en ſent rien. Notre Princeſſe eſt accablée de fluxions : elle paye l'excès des plaiſirs du carnaval. Me. la Ducheſſe de Berry eſt groſſe.

LETTRE CVIII.

A St. Cyr, ce 22 Mars 1711.

ON va vous envoyer notre petit prodige, qui n'eſt plus prodigieux : on donne autant ſur lui préſentement, qu'on le louoit au dernier voyage de Marly : je ne ſais pourtant rien de poſitif, que d'avoir donné dans un panneau qu'on lui tendoit ſur le jeu : il a perdu vingt ou trente mille francs au quinze, tête-à-tête avec un homme qu'on prétend qui avoit bien des moitiés. Quoi qu'il en ſoit, mon cher Duc, le fardeau retombe ſur vous. M. le Duc de Richelieu a cru, qu'après cette équipée, il falloit l'éloigner, encore plus qu'il ne le feroit en Flandre : que le Marquis de Noailles, qui eſt à préſent le ſujet de ſon admiration, auroit ſoin de lui ſous vous ; que Fronſac apprendroit parfaitement ſon métier, & qu'il étoit bien juſte qu'il profitât du bonheur d'avoir un tel couſin-germain. J'ai trouvé tout cela très-bien penſé, & j'eſpere que Fronſac ne vous embarraſſera pas plus que de raiſon : c'eſt la plus aimable poupée qu'on puiſſe voir.

Me. la Princeſſe des Urſins m'écrit toujours ſur la facilité & ſur l'utilité du ſiege de Barcelone : on ne penſe pas de même ici.

Nous ſommes bien perſuadés ici que les ennemis ne vous préviendront pas en Flandre : le Général ne preſſe pas d'y aller, de peur d'entamer trop-tôt nos magaſins.

La finance & la guerre ne s'accommodent pas encore ; il y a eu un peu de bruit ; on m'aſſure qu'il n'ira pas plus loin.

Je ſuis plus affligée que jamais ſur ce qui touche votre cher oncle ; il a des ennemis, & il leur donne beau jeu pour le brouiller tout-à-fait avec ſon Maître.

Je ſuis plus ſéqueſtrée que jamais ; je ne puis m'accoutumer à tout ce que je vois, & je deviens très-inſupportable à tout ce qui environne notre Princeſſe ; elle eſt plus âpre aux divertiſſements qu'elle n'a jamais été : je vais à St. Cyr le plus que je puis. On n'a pas envie de vous voir, parce qu'on vous trouve un ardent ſolliciteur. Je vous aſſure, Monſieur, que je ne penſe pas de même.

LETTRE CIX.

A St. Cyr, ce 4 Avril 1711.

JE comprends parfaitement votre voyage de Saragoffe, & que rien n'eft plus néceffaire que de concerter ce qu'on veut faire, avec ceux qui doivent en faire la moitié. Je crains que vous ne trouviez de grandes oppofitions dans l'efprit de M. de Vendôme, qui veut, à ce qu'on dit, le fiege de Barcelone, qui d'ici eft regardé comme très-téméraire, & dont le mauvais fuccès ruineroit les affaires. Je ne comprends pas moins le refte de votre lettre. Vous connoiffez très-bien toutes chofes, & les gens avec qui vous avez à faire. Il faut vivre avec les hommes tels qu'ils font, puifqu'on ne peut les changer. Votre vertu ne vous manquera jamais ; & n'avoir point tort, eft une grande reffource. J'ai bien cru que nous ne vous verrions de long-temps ; ce qui eft bien trifte pour moi, qui fuis un peu preffée; mais il faut vouloir ce que les circonftances veulent, & fervir nos Maîtres à leur mode. Nous allons entrer dans nos inquiétudes ordinaires pour la Campa-

gne. Belle armée, peu d'argent. Ce que vous aimez le mieux à la Cour se porte très-bien. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE CX.

A Marly, ce 27 Avril 1711.

JE n'oublierai point votre nom, mon cher Duc : je l'entends prononcer trop souvent. Et je crois, en vérité, qu'on vous loue trop. Vous augmentez mes inquiétudes sur le mal de la Reine, qui déja me paroissoit considérable : nous en attendons des nouvelles avec impatience ; & j'espere que nous en recevrons par le Courier que vous devez envoyer. Il me paroît que M. de Vendôme & vous, êtes d'accord ; c'est à quoi je ne m'attendois pas : je suis charmée de m'être trompée.

Vous aurez appris la mort de Monseigneur, dont j'ai fait la relation à Me. la Princesse des Ursins. M. d'Antin s'est distingué par ses empressements auprès de lui pendant sa vie, & Mrs. de la Roche-Guyon, de Roussi, & de Ste. Maure, par leur douleur après sa mort. Mr. le

Dauphin & Me. la Dauphine font le plus grand perſonnage. Notre Princeſſe exprime cela & autre choſe, en diſant qu'elle ſe ſent croître à tout moment; mais les événements l'agitent ſi fort, qu'ils altèrent ſa ſanté & changent ſes traits. Il vous paſſera bien des choſes par la tête ſur la mort de l'Empereur. Je me flatte que Dieu a voulu nous donner la paix : mais ce ne ſera pas ſitôt que je le voudrois.

Les Janſéniſtes, les Jéſuites, M. le Cardinal de Noailles, M. l'Archevêque de Cambray, pluſieurs Evêques font un grand bruit. Si vous vouliez ſavoir mon avis là-deſſus, je vous dirois qu'ils ont tous beaucoup de tort. M. le Cardinal de Noailles a demandé la permiſſion de venir ici Mercredi, pour faire ſes plaintes en forme : j'ai grande peur que cette audience ne fâche beaucoup celui qui la donnera, & celui qui l'a demandée.

Rien n'eſt égal à la douleur de Me. la Ducheſſe : auſſi tombe-t-elle de ſon haut. Me. la Princeſſe de Conti a toujours été malade depuis la mort de Monſeigneur. La mort de la Ducheſſe de Villeroi a ſi fort augmenté la frayeur des Dames, qu'aucune n'oſe ſortir de chez elle. Me. la Ducheſſe de Noailles eſt enfermée dans

son appartement, ne voulant voir personne, & ne sortant que pour aller à la Messe le Dimanche : S. Cyr lui est interdit, parce qu'il y a eu cent vingt filles avec la rougeole. Je m'imagine que Me. la Duchesse de Guiche ne vous laissera pas ignorer l'état de M. & de Me. de Boufflers, qui ressemble fort à celui de Job.

Nos bonnes têtes prétendent qu'il faut se tenir en paix fort sagement pour profiter des événements du Nord & de l'Allemagne : nos armées sont pourtant en présence avec quelque riviere entre-deux, Dieu veuille bénir ce que vous allez entreprendre ! Vous n'avez pas besoin d'être exhorté à faire de votre mieux. Je vous prie seulement de vous souvenir qu'il n'y a que Dieu qui mérite le sacrifice que votre Philosophie fait aux Rois.

LETTRE CXI.

A Marly, ce 14 Mai 1711.

JE vois avec bien de la joie que vous êtes d'accord avec M. le Duc de Vendôme, & que vous avez fait des projets ensemble qui paroissent pleins de sagesse. La mort de l'Empereur va vous fournir

de belles idées : les miennes ne ſont guere plus gaies qu'à l'ordinaire : je vois l'Archiduc Empereur, & tout le reſte comme il eſt depuis tant d'années, ſi ce n'eſt que nous avons encore moins d'argent, & que je tremble toujours pour la ſubſiſtance de l'armée. J'ai dit au Roi tout ce que vous me marquez par rapport à ce que M. de Vendôme lui écrit ſur ce qui vous regarde : il l'a recu, je l'oſe dire, comme il le devoit : car du moins faut-il bien recevoir des ſentiments pareils aux vôtres; & le malheur d'être Roi ne donne aucun droit à l'ingratitude. Je vous connois ſi courageux & ſi vrai, qu'en ces occaſions délicates, je répondrai toujours de vous : vous êtes perſuadé que c'eſt peu d'avoir, & que c'eſt tout de mériter. Je ſuis dans une grande inquiétude ſur la maladie de la Reine. Me. la Princeſſe des Urſins n'écrit à perſonne, & nous ne l'avons jamais vue manquer. Me. la Dauphine ſouffre beaucoup. Nous attendons à tout moment l'arrivée du courier, qui vous apporte la triſte nouvelle de Monſeigneur. Il nous eſt revenu que le Duc de Savoye a paru très-affligé de la mort de l'Empereur, & qu'il s'eſt enfermé tout un jour, inacceſſible à ſes plus intimes confidents. On croit ici que c'eſt pour

pleurer ſon allié, & moi, pour réfléchir ſur le parti qu'il doit prendre. Je ſuis fort aiſe des ſervices que vous rendez à nos Rois : je trouve votre perſonnage meilleur que celui que vous feriez à Marly. Mais je vous avoue que je ſens beaucoup de peine de n'avoir perſonne à qui parler franchement. Les deux *Princeſſes de mon ſang* (1) ſont toujours malades & affligées.

Je ne vous mande point les petites nouvelles de notre Cour : la Cour eſt ſi indifférente à ceux qui, comme vous, ſont occupés de l'Etat ! Le Maréchal de Boufflers s'eſt abymé dans la douleur & dans les maladies. Le Maréchal d'Harcourt a toujours un mauvais eſtomac, & pourtant une bonne tête : il partira dans cinq ou ſix jours pour l'Allemagne, & paſſera par Bourbonne. Je ne vous parlerai plus de M. le Cardinal ; j'ai fait ce que j'ai pu pour adoucir tout de part & d'autre. Je déplais aux deux partis, parce que je ne ſuis d'aucun : on voudroit m'y entraîner, mais les matieres en queſtion me paſſent. J'ai réſolu de n'en plus parler : je vous dirai ſeulement que la lettre des Evêques eſt publique & inſoutenable :

(1) Meſdames de Noailles & de Caylus.

que le Roi indigné en vouloit faire raison à M. le Cardinal ; & que sans attendre le jour de l'audience, il se l'est faite lui-même.

LETTRE CXII.

A Marly, ce 9 Mai 1711.

J'Avois laissé cette lettre à St. Cyr ; attendant les nouvelles d'Espagne par le courier qui vous avoit porté celle de Monseigneur. Nous les reçûmes enfin avant-hier au soir. La douleur du Roi Catholique renouvelle la nôtre : mais le meilleur état de la santé de la Reine nous tire d'une grande inquiétude. Il n'est pas croyable combien l'on étoit en peine, & l'estime & la tendresse qu'on sent pour cette Princesse. La nôtre devient tous les jours plus sérieuse, & fait un assez bon personnage. M. le Dauphin s'accoutume un peu plus au monde.

Les affaires spirituelles s'aigrissent tous les jours. Le Roi a envoyé M. Voisin au Cardinal pour lui déclarer la guerre, ou lui offrir des conditions de paix. Comme j'ignore ce que vous savez & ce que vous voulez là-dessus, je ne vous en fais

point le détail ; vous ne m'en croiriez peut-être pas, & l'on vous inſtruit d'ailleurs : peut-être auſſi n'en voulez-vous rien ſavoir ; car vous ne pouvez y mettre ordre. Quoi qu'il en ſoit, mon cher Duc, je vous aime toujours également.

LETTRE CXIII.

A Marly, ce 16 *Mai* 1711.

JE n'ai point eu, cet ordinaire, de lettre de vous, mon cher Duc. Je ne vous en fais point de reproche. Ce que vous faites vaut mieux que de m'écrire. J'ai pourtant quelque impatience de voir ce que vous penſez ſur la mort de l'Empereur. Nos Courtiſans ont crié victoire, dès qu'ils l'ont appriſe : on devoit avoir la paix un mois après : une ſuſpenſion d'armes étoit aſſurée : tous les Electeurs alloient ſe remuer, & nos cent mille hommes nous attirer du reſpect. tout cela eſt évanoui : l'Archiduc ſera Empereur, ſans eſſuyer une contradiction : il n'y a pas un Electeur qui voulût l'être. L'eſprit de pareſſe a gagné toutes les Nations : tout veut vivre en repos : c'eſt que tout eſt épuiſé ; le Duc d'Hanovre ne veut ni

l'Empire, ni, ce ſemble, la Couronne d'Angleterre : nous ne voyons que des Philoſophes, & bien peu d'Héros : il n'y a que M. de Boufflers, & vous, mon cher Duc, qui ſachiez être ſages & braves à la fois. Me. la Princeſſe des Urſins me querelle de ce que vous n'êtes pas Maréchal de France, de ce qu'on vous demande quatre bataillons, de ce que nous voulons la paix, & de ce que nous ſommes occupés à empêcher l'ennemi d'entrer en France. Vous ſavez ce que je penſe ſur tout ; je ne m'amuſerai donc point à vous l'expliquer. Le Roi ſe plaint ſouvent de pluſieurs incommodités ; mais M. Fagon & moi ne voyons qu'une très-forte ſanté, mangeant parfaitement bien, dormant de même, & mettant à bout tout ce qui l'environne : je lui ai dit votre vivacité ſur ſa ſanté, & il vous en ſait très-bon gré. Nous avons un peu plâtré l'affaire de M. le Cardinal ; il viendra Mercredi voir le Roi ; il a de puiſſants ennemis, & il donne tant de priſe ſur lui, qu'il eſt impoſſible que les embarras ne ſuccedent toujours aux embarras. M. le Dauphin s'applique fort aux affaires, & ſe rend plus affable aux Courtiſans. Me. la Dauphine, en prenant une place plus haute, devient plus jolie & plus attentive qu'elle

qu'elle ne l'a jamais été; elle fait une grande figure, & n'en eſt pas fâchée. Je crois que vous ne ſeriez pas mal content d'elle, ſi vous la voyiez préſentement. Je vous embraſſe, M. le Duc: je me trouve mal aujourd'hui; mes incommodités ſont toujours les mêmes; trois jours de ſanté, trois jours de fievre; voilà le cercle de ma vie.

LETTRE CXIV.

A Marly, *ce* 18 *Mai* 1711.

J'Ai reçu votre lettre du 8 de ce mois par le Courier de M. de Torcy: elle m'afflige par bien des endroits. Je vois que vous prenez trop de peines; & je vous ai déja mandé qu'il n'y a que Dieu qui mérite d'être ſervi comme vous ſervez les Rois. Je vois que vous ne vous portez pas bien; ſans me dire ce que c'eſt que votre mal, quelles eaux vous vous propoſez de prendre, & en quel temps. Ce ne ſont pas là des matieres à traiter fort légérement avec moi. Je vois encore un fond de triſteſſe dans vos lettres, qui augmente la mienne. Il me paroît que vous vous ennuyez d'être ſi loin de nous:

& en vérité, vous avez raiſon : nos vœux vous rappellent ici auſſi ardemment que les vôtres vous en rapprochent. Quoiqu'on puiſſe dire où vous êtes, il n'y a guere d'apparence que la guerre ſe termine promptement en Eſpagne. Paſſerez-vous votre vie hors de France? que vous en reviendra-t-il? Tout eſt en l'air, & cependant vous vous tuez : je ſuis ſûre que vous travaillez plus que ceux qui y ont le principal intérêt. Je ne ſais ſi c'eſt l'envie de vous voir qui me prévient; mais je vous avoue que je crois qu'il y a bien des raiſons de revenir ici, dès que vous le pourrez, avec honneur. On dit que le Prince Eugene eſt arrivé à l'armée de Flandre, qu'il n'y ſera pas long-temps, & qu'il ira en Allemagne. Pour l'Archiduc, bien des gens croyent qu'il ne vient pas en Flandre pour n'y rien faire, & qu'il tentera quelque choſe : d'autres croyent qu'il n'oſera dans la conjoncture préſente. Il eſt certain que nous avons une belle & grande armée, & bien placée, du conſentement de tout le monde. On ne doute point que l'Archiduc ne ſoit élu unanimement, & qu'il ne veuille être auſſi Roi d'Eſpagne.

Toulon eſt menacé, & toutes les nouvelles s'accordent là-deſſus. On ſe con-

duit en Flandre à l'ordinaire : les Lieutenants-Généraux décrient, autant qu'ils peuvent, le Général : & pour le décourager, ils décrient nos affaires : c'est pourtant M. de Villars. Le *bisbiglio* de M. de Noailles va un peu se raccommoder : il doit voir le Roi ici Mercredi : s'il ne change de conseil, il vous donnera de grands chagrins ; de la maniere dont vous pensez. M. le Dauphin fait mieux depuis la mort de Monseigneur. Me. la Dauphine se fait adorer de tout le monde. On a été jusqu'à présent dans une grande tristesse ici, ou pour parler plus juste, dans un grand ennui. Les chasses recommencent : & la Princesse y est présentement en calêche avec le Roi : elle n'a pas voulu monter à cheval, que les quarante jours ne fussent passés. La petite-vérole nous a chassés de Versailles ; je tremble qu'elle ne nous suive par-tout. J'entendis dire, hier au soir, au Roi : » Il manque quatorze hommes à la Compagnie du Duc » de Noailles, qui est ordinairement la » plus complette & qui a toujours des » surnuméraires : apparemment c'est un » effet de son absence. " Me. la Duchesse est dans une tristesse extrême. M. d'Antin sera bientôt déclaré Duc : on prétend que son procès n'est pas bon, & qu'il

fait bien d'aimer mieux être le dernier par grace, que de demander d'être des premiers par droit : on vous mandera tout ce que le Roi a réglé, à cette occasion, pour les Duchés & pour les légitimés. Mais aujourd'hui faudroit-il songer à être Duc ? Il faudroit songer à rétablir la France. Adieu : instruisez-moi de votre santé, modérez votre zele, songez à revenir, & ayez toujours un peu d'amitié pour la personne du monde qui connoît le mieux ce que vous valez.

LETTRE CXV.

A Fontainebleau, ce 15 Août 1711.

J'Entrevois bien qu'il s'est passé quelque chose en Espagne, qui vous a donné envie de revenir. Je comprends que vous avez voulu quitter, quand vous avez cru y être inutile, & que vous y demeurez par la confiance que vous avez en M. le Comte de Bergueich. Je n'ai pas dessein de combattre tous les sentiments d'honnête homme que je connois en vous ; mais je vous réponds que vous les pousserez trop loin, & que vous n'en aurez jamais que la satisfaction de votre con-

ſcience. Je ne ſuis pas en belle humeur. Les affaires de Flandre prennent un mauvais tour : & celles de Dauphiné nous donneront de l'inquiétude encore un mois. Je vis l'autre jour dans votre dépêche, que vous deſiriez des troupes. Mais quelque merveille que vous puiſſiez faire en Eſpagne, nous ne nous conſolons point de vous en avoir donné, qui nous ſeroient bien néceſſaires. Il vous eſt très-honorable d'avoir été retenu par Leurs Majeſtés Catholiques. Vous ſaurez bien placer votre retour : & il n'y a qu'à vous laiſſer faire : le Roi approuve toute votre conduite, & démêle bien pourquoi vous ne revenez plus & pourquoi vous vouliez revenir. Si je conſidérois mon intérêt & mon amitié, je vous deſirerois ici. Mais ſelon les apparences, vous n'y trouveriez que des ſujets de chagrin, & par les affaires générales, & par les particulieres de M. le Cardinal, qui s'étendent déja ſur votre famille. Je languis de tout ce que je vois. Mais je ne meurs pas encore : Dieu me laiſſe dans ce monde pour ſouffrir. Cependant M. le Dauphin & Madame la Dauphine tiennent la Cour dans toutes ſortes de plaiſirs, & ſe font aimer de plus en plus. Le premier eſt moins ſauvage, & l'autre aime moins le Lanſquenet. Adieu,

mon cher Duc : s'il est vrai que l'Archiduc soit parti, je m'attends à vous voir révolter la Catalogne.

LETTRE CXVI.

Ce 23 Août 1711.

VOus avez perdu un bon ami, mon cher Duc, en perdant M. le Maréchal de Boufflers, qui mourut hier ici. Me. la Duchesse de Guiche a conduit Me. sa femme à Paris cette nuit. J'attendois avec impatience la nouvelle certaine de l'embarquement de l'Archiduc : mais la lettre de Me. des Ursins, datée du 12, ne m'en dit pas un mot. C'étoit en ce cas-là que je comptois que vous alliez faire des merveilles en Catalogne, c'est-à-dire par des trahisons & des révoltes, où les Miquelets vos bons amis vous auroient bien aidé.

Avez-vous eu quelque révélation sur la paix ? j'avoue que n'en croyant encore rien, votre lettre égaye un peu mon imagination : je suis persuadée que vous feriez tout ce que vous me mandez, & que vous seriez heureux, parce que vous êtes sage. En attendant ce temps-là, je

ſuis accablée de triſteſſe par les affaires de Flandres, & par celles de M. le C. de Noailles, qui, venant au ſurcroît de tout ce que vous ſavez que je ſouffre, me pouſſent à bout. Toute ma conſolation eſt fondée ſur ma vieilleſſe, qui m'annonce une mort qui finira bientôt tous mes ſoucis.

Dieu veuille vous conſerver & vous aider dans tout ce que vous allez entreprendre! L'extrême confiance de M. le Duc de Vendôme me fait toujours peur. Je vous embraſſe, mon cher Duc, *Madame ajouta de ſa main* (c'eſt le Secretaire qui parle) toute affligée de notre ami. Il alloit ſe repoſer à Boufflers, & j'avois peine à croire qu'il en revînt; car il étoit bien affoibli: ſon grand courage le ſoutenoit. En lui, le cœur eſt mort le dernier.

LETTRE CXVII.

Ce 1 *Septembre* 1711.

VOus aurez appris, avec bien du chagrin, le renverſement de nos affaires en Flandres. Le déchaînement eſt grand contre le Maréchal de Villars; le Roi n'eſt

pas persuadé qu'il ait autant de tort qu'on le croit : mais le fait est malheureux.

Nous ne craignons plus rien pour le Dauphiné : M. de Savoye s'en va prendre les eaux : il se dit malade. Il nous faut la paix, mon cher Duc : il faut un intervalle : nos guerriers sont rebutés : l'armée est pleine de malades : on dit que le Chevalier de Maulevrier est une perte : la Frezeliere est mal : Gassion est parti pour Bourbonne.

Chacun se vante d'être affligé du Maréchal de Boufflers : on lui donne mille louanges ; que l'on est faux en ce Pays, même en disant la vérité ! je suis bien fâchée de ce que l'Archiduc ne part point ; on me mandoit si positivement d'Espagne, qu'il étoit parti, que je m'en étois flattée, & que contre mon ordinaire, je voyois tout soumis à Philippe V. Plût à Dieu que vous puissiez faire quelque chose d'éclat, qui facilitât la paix ! Je ne doute pas que vous ne la desiriez autant que moi : vous en connoissez encore mieux la nécessité.

M. d'Antin est entré dans l'affaire des Evêques & de M. le Cardinal, dont il se trouve le meilleur ami : il est aussi celui du Pere le Tellier : ainsi il va tout raccommoder.

Le Maréchal de Villars n'a point de

mandé la charge de Capitaine des Gardes : il dit que le Roi marche trop bien pour qu'il puiſſe ſuivre. Revenez, mon cher Duc, & revenez plus ſage que jamais : vous en aurez beſoin. Notre Dauphine s'attire une grande conſidération, & je ne crois point que ſon mérite cede à celui de la Reine d'Eſpagne. Votre Maître ſe porte bien, & ſe plaint toujours. Vous ne trouverez plus le Comte de Brionne, & vous vous en paſſerez bien. J'ai été dix jours dans un état de foibleſſe, dont je croyois que je ne ſortirois jamais. Je ne ceſſe de mander à Me. des Urſins de ſe ſouvenir qu'elle eſt Françoiſe ; il me ſemble qu'elle a le défaut de ne point croire que nous ayons beſoin de la paix.

LETTRE CXVIII.

A Verſailles, ce 15 *Mars* 1712.

LE Roi me dit hier au ſoir, mon cher Duc, que vous étiez plus mal que nous ne vous avons vu, que vous avez de la peine à ouvrir les yeux, & que vous êtes dans une triſteſſe mortelle ; c'eſt ce qui met le comble à la mienne. L'intérêt que le Roi prend à votre ſanté, doit

vous consoler On dit que vous partez demain (pour Bourbon), & qu'il est incertain que Me. la Duchesse de Noailles vous suive. Un commencement de grossesse n'empêche point un voyage qui se fait avec les commodités que vous avez par-tout ; je serois bien fâchée que vous fussiez seul, & que ma niece ne fût pas à son devoir.

Vous savez, je crois, plus de nouvelles que moi, sur ce qui se passe à Utrecht ; j'en sais assez pour mourir de chagrin de nous voir recommencer une campagne. Nous verrons si l'on sera aussi content du Maréchal de Montesquiou, que du Maréchal d'Uxelles. L'Abbé de Polignac écrit de belles lettres ; nos Plénipotentiaires nous donnent de grandes espérances, que je m'obstine à rejetter. Le Roi travaille plus que jamais ; encore deux Conseils aujourd'hui ; la France est désormais sa famille, & lui est au moins aussi chere que celle qu'il a perdue. Adieu, mon cher Duc, aimez-moi ; j'ai toujours un serrement de cœur, que je voudrois bien que vous ne connussiez pas.

LETTRE CXIV.

A St. Cyr, ce 18 Mars 1712.

CE n'eſt pas dans mes lettres, mon cher Duc, que vous trouverez des marques de la confiance que j'ai en vous. Cependant donnez-moi une adreſſe ſûre, il pourroit échapper quelques traits à ma défiante ſolidité.

Nouvelle inquiétude ſur la rougeole de M. le Prince de Dombes ; ſon pere en ſeroit inconſolable, & moi je le ſuis de votre état : il ne me ſort guere de l'eſprit. Le Roi travaille plus que jamais : ſon courage ſe ranime dans les adverſités, & ſa ſanté ſe fortifie de ſon courage. Du reſte, Verſailles eſt auſſi affligé qu'il l'étoit il y a un mois. Cependant on dit aſſez librement que l'on eſt fâché que notre petit Dauphin vive : tant on craint une minorité ! Dieu le conſerve ! peut-être conſolera-t-il un jour la France des pertes que nous avons faites, & de la paix que nous ferons.

Il ne nous vient point encore de nouvelles d'Angleterre : nos malheurs domeſtiques auroient-ils changé leurs réſolu-

tions? La campagne me transit par avance: que de maux à porter à la fois!

On sait en Espagne la mort de notre premier Dauphin. On attendit une communion du Roi pour lui annoncer cette nouvelle : sa résignation fut aussi grande que sa douleur. Que dira-t-il à l'arrivée de l'autre Courier? Il aimoit M. le Duc de Bourgogne : il adoroit Me. la Duchesse de Bourgogne : Eh! mon cher Duc qui ne l'auroit aimée.

M. Desmarets m'a vu deux fois, & ne m'a parlé de rien, quoiqu'il le pût très-naturellement : je verrai la suite : mais il ne faut pas courir après. Adieu, mon cher Duc : je ne suis née ni pour moi, ni pour les miens. Mon tempérament me fait toujours mille trahisons : dans la joie, ma santé est languissante : elle devient bonne dans la tristesse : plus j'ai de raisons de partir de ce monde, plus je m'y trouve enracinée.

LETTRE CXX.

Vendredi Saint, 1712.

LE Maréchal de Tallard, tranſporté de joie d'être Duc, va marier ſon fils. Les nouvelles d'Angleterre ſont bonnes : on y veut la paix, & même on la preſſe. Cependant il eſt difficile que la campagne ne commence pas : car les ennemis font de grands préparatifs pour un ſiege : il ne paroît pas que nos malheurs faſſent changer Londres de ſentiment.

On ne ſe conſole point ici : perſonne ne ſait où donner de la tête, & jamais Princeſſe ne fut plus regrettée. M. d'Armagnac a la rougeole, & étoit aſſez mal hier au ſoir. Je crois que le Roi a brûlé le diſcours de M. le Cardinal. La Ducheſſe du Lude ne ceſſe de vous louer : elle dit que vous mêlez avec un agrément infini les choſes les plus réfléchies, dans les converſations les plus gayes. Je vous reconnois à ce portrait : s'il me revenoit autre choſe, vous en ſeriez promptement averti. Le Duc & la Ducheſſe de Guiche ſont contents. En voilà aſſez pour un Vendredi Saint.

LETTRE CXXI.

A St. Cyr, ce 6 Avril 1712.

VOus devez avoir reçu bien des lettres de moi : je vous écris très-souvent : je ſuis fort occupée de vous, & de l'envie de vous amuſer quelques inſtants. C'eſt avoir un courage au-deſſus de ſes forces, que de vouloir divertir les autres, quand on meurt ſoi-même de triſteſſe & d'ennui : c'eſt pourtant ce que je tâche de faire trente fois le jour. Nous allons à Marly pour un mois : on y mene autant de Dames que les autres voyages : il y en eut quarante qui ſe préſenterent Lundi : elles ſe ſont piquées d'honneur pour montrer au Roi qu'elles penſent à s'approcher de lui, autant qu'elles peuvent. On tâchera de faire une Cour à Me. la Ducheſſe de Berry ; ce ne ſera pas ſans difficultés : mais peu-à-peu les idées changeront. M. d'Antin & Me. la Ducheſſe veulent prendre le ſallon ſous leur protection, & ils ſont très-capables de le ranimer. Je fuirai le plus que je pourrai ; mais l'oiſiveté des Dames me ſera à charge : car il faudra bien leur fournir

une occaſion de voir le Roi. J'eſpere toujours la paix : mais je crains la Campagne ; des gens de bon ſens croyent qu'il y aura une ſuſpenſion d'armes. Adieu, mon cher Duc : ma main ſe laſſe, malgré ma bonne ſanté : & je ne ſais pourquoi je n'ai pas pris mon Secretaire. Je vous embraſſe tendrement tous deux. Car je prétends que mes lettres ſont pour l'un & pour l'autre. Le Roi ſe porte fort bien : il me ſemble que vous voulez que je vous le diſe dans toutes mes lettres, & que vous croyez que j'ai autant de plaiſir à vous le dire, que vous en avez à l'entendre.

LETTRE CXXII.

A Marly, le 16 Avril 1712.

IL y a quelque temps que je ne vous ai écrit, mon cher Duc, parce que je ne recevois point de vos nouvelles, & que je ne comprenois pas bien ce que devenoient nos lettres. J'en reçois trois des vôtres en même-temps, l'une du 2, une du 7, & une de Me. la Ducheſſe de Noailles du même jour : il me paroît que vous recevez les miennes.

Je vous pafferois volontiers les lunettes, fi vous vous portiez parfaitement bien d'ailleurs. J'efpere beaucoup de Bourbon, & pour vous & pour ma niece, parce que je fuis bien perfuadée que vous prendrez les eaux fagement l'un & l'autre. J'aurois befoin pour ma confolation de vous voir en parfaite fanté, & Me. la Ducheffe de Noailles heureufement accouchée d'un garçon bien fait & bien fain.

Le Roi d'Angleterre & la Princeffe fa fœur fe tirent de leur petite-vérole à force de bierre, de pain & de beurre. Je m'informe peu des nouvelles du fallon, quelque envie que j'euffe qu'il fe ranimât, parce que le Roi le defire. J'abandonne ce projet à M. le Duc d'Antin : mais il me paroît que fes plaifirs l'emportent fur ceux du public : car il s'abfente fouvent pour des chaffes & des repas avec Me. la Ducheffe, & avec M. le Comte de Touloufe. Cette Princeffe ne fut jamais plus gaye, & ne s'eft jamais tant divertie : elle a été à Rambouillet plufieurs fois : elle mene les Princeffes fes filles : Me. de Duras eft venue de Paris pour l'y fuivre.

Il me femble que, de tous côtés, on ne veut pas douter de la paix ; toutes les lettres des particuliers de Hollande nous

en aſſurent. Cependant il me paroît que les négociations qu'il faut faire en Eſpagne pour la ſucceſſion, nous vont jetter dans une lenteur qui m'allarme fort. Il peut ſe paſſer en Flandre quelque choſe qui devienne un obſtacle à cette paix ſi deſirée, ſi néceſſaire, & ſi glorieuſe après une ſi malheureuſe guerre.

Si quelque malheur nouveau ne change pas le projet du Roi pour cet Eté, nous irons à Fontainebleau, au commencement de Juillet. L'eſcalier qu'on veut faire à la Chapelle de Verſailles, nous empêche d'y paſſer ; c'eſt M. du Maine, M. le Comte de Toulouſe, & M. d'Antin, qui ont mis Fontainebleau en tête, dans l'eſpérance d'y amuſer le Roi : j'ai dit que tous les lieux m'étoient indifférents : & cela eſt ainſi dans la *partie ſupérieure* : mais *l'inférieure* aimeroit mieux St. Cyr, que de paſſer mes journées dans un cabaret.

Me. la Maréchale de Noailles & moi avons eu un commerce de lettres aſſez court, mais aſſez vif & aſſez aigre ſur un mariage qu'elle voudroit faire, & qu'on dit qu'elle ne fera pas. J'envoyai chercher le Duc de Guiche pour mettre un homme entre nous : ce qui réuſſit fort bien. J'ai meilleure opinion du mariage dont M.

Desmarets m'a parlé ouvertement, me disant pourtant qu'il n'a pas le courage d'y penser encore. Il est à bout sur l'argent, & je n'en suis point surprise.

Pourquoi m'écrivez-vous tous deux en même temps? & pourquoi m'écrivez-vous de votre main? Je vous conjure de vous en dispenser. Je vois que vous avez beaucoup de commerce en ce pays-ci : cependant il vous faut un grand repos. Je voudrois qu'on vous écrivît pour vous amuser, & que vous ne répondissiez guere. Mon commerce avec Me. la Princesse des Ursins continue toujours; nous n'entrons point dans de grandes affaires : mais elle me fait sentir délicatement, qu'elle desire la vie du petit Dauphin, & qu'elle ne comprend point la politique de ceux qui desirent sa mort. D'autres écrivent plus clairement, que le Roi d'Espagne est fort accoutumé où il est, & qu'il auroit de la peine à venir ici: c'est ce que je ne conçois pas.

Je vois assez souvent Me. la Duchesse d'Orléans. L'amitié qu'elle avoit pour Madame la Dauphine, me la rend plus chere. Toutes les Dames viennent dans ma chambre pour voir le Roi, c'est-à-dire dans ce grand cabinet où je vais assez rarement. M. de Dangeau est tombé

malade à Paris : Me. de Dangeau & sa très belle fille y sont allées ; c'est encore une petite contradiction pour moi, & même pour le Roi, qui est fort accoutumé à elle. Me. de Caylus a été quitte de la rougeole pour la peur. Vous voyez bien, par ces détails, que ma lettre est pour Me. la Duchesse de Noailles comme pour vous. M. le Maréchal de Montesquiou fait des merveilles : vos correspondants vous en rendront un meilleur compte que moi. Adieu, mon cher Duc : je compte avec une grande confiance sur votre amitié : comptez sur la mienne : consolez-vous : laissez-vous conduire à Dieu. Je pleure, & pleurerai toute ma vie Me. la Dauphine : en vain on me rapporte tous les jours des choses qui me font croire qu'elle m'auroit peut-être donné de grands déplaisirs : je la pleurerai toujours : je la vois dans ce qui nous reste encore d'elle (1) ; cet enfant lui ressemble un peu : Dieu le conserve & fasse miséricorde à la mere ! Les Médecins prétendent nous consoler, en nous disant que M. le Dauphin ne pouvoit vi-

(1) M. le Duc d'Anjou, aujourd'hui Roi de France.

vre encore un an, à cauſe de ſa taille : & M. le Duc de Bretagne & notre chere Princeſſe, qu'eſt-ce qui les empêchoit de vivre plus long-temps ?

LETTRE CXXIII.

A Verſailles, ce 9 Mai 1712.

VOus ne trouverez ici que des ſujets de peine, de quelque côté que vous vous tourniez. Cependant je ne puis m'empêcher de vous deſirer ſouvent. Je ſuis toujours perſuadée que nous aurons la paix : mais je le ſuis auſſi que nous ne l'aurons pas ſitôt; il y a trop d'intérêts à concilier, & les nouvelles d'Eſpagne ſont un peu longues à venir. Nous en attendons inceſſamment d'Angleterre, qui feront bien importantes. Nous eûmes hier une allarme ſur M. le Dauphin : il eſt bien aujourd'hui ; mais ſa ſanté eſt très-foible, & met tout le monde dans une incertitude qui augmente toutes les difficultés. Il eſt vrai que l'on a paru bien allarmé du Rouſſillon. Je ne ſaurois croire que le Roi puiſſe douter de votre zele : je l'en aſſurerai encore : je ſuis très-chagrine, & je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CXXIV.

A St. Cyr, ce 15 Novembre 1712.

NE ferez-vous pas une nouvelle tentative, mon cher Duc, pour engager M. le Cardinal à recevoir la satisfaction des Jésuites, qui entraînera celle de tous les autres ? De bonne foi, peut-il se mettre dans l'esprit que le public trouvera étrange qu'il ait cette complaisance pour le Roi ? Il y va, dit-il, de sa conscience. C'est un ressentiment plutôt qu'une punition. Mais quand c'en seroit une, c'est la longueur de cette punition qu'il devroit, ce me semble, sacrifier à son Maître, à son Bienfaicteur, à un Prince qui soutient seul la Religion. Il ne faut point se flatter, Monsieur ; nous allons voir une très-violente rupture, si nous ne voyons pas un accommodement. Je connois le Roi : sa colere augmente par le temps : je vous l'ai dit plusieurs fois : vous l'éprouverez, & vous verrez tous les jours quelque nouvel incident de part & d'autre. Le Roi hait les divisions ; il desire ardemment que celle-ci finisse : il ne tient qu'à ce cher oncle de

la terminer à son avantage ; il aura fait voir aux Jésuites le mal qu'il peut leur faire, & au Roi ce qu'il est capable de lui sacrifier. La réconciliation que je vous propose, est le plus grand malheur qui puisse arriver aux Jésuites, s'ils sont tels qu'on le dit : car on exigera d'eux une conduite plus sage, & l'on saura réprimer leurs emportements ; on s'adoucira pour M. le Cardinal, & tout ira bien. N'oubliez rien, Monsieur, pour faire entendre raison à celui qui doit nous gouverner tous ; mais qui certainement est excité par ses ennemis, qui veulent du bruit & le mettre à leur tête. Non, je ne m'accoutume point à voir le nom de Noailles à la veille d'une disgrace, & je crois vous avoir porté malheur.

LETTRE CXXV.

Réponse de M. le D. de Noailles.

IL ne tiendra jamais à moi ni aux tentatives que je pourrai faire, que le Roi ne soit content. Il a beau me reprocher d'être indolent : je suis convaincu qu'au fond du cœur, il ne peut croire que je

le ſois ſur rien de ce qui peut l'intéreſſer. M. le Cardinal de Noailles eſt en viſite de ſon Dioceſe, & n'en revient que demain. Je le verrai, dès qu'il ſera à Paris, & je lui ferai toutes les repréſentations que je crois convenables. Mais je ne puis, Madame, ni rien promettre, ni répondre de rien, parce qu'il me paroît que vous êtes tous fort éloignés ſur la maniere de penſer. Ce que vous regardez comme une punition qu'on doit ſacrifier à ſon Maître, on le regarde comme une obligation de ſon état, comme un devoir indiſpenſable, auquel on a même apporté beaucoup de ménagement, & à quoi les dernieres affaires n'ont aucun rapport. Je ferai cependant de mon mieux, Madame ; mais comme je viens d'avoir l'honneur de le dire, je ne me flatte point de réuſſir beaucoup. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail, quoique cette affaire en ſoit ſuſceptible : je me réſerve à vous en rendre compte inceſſamment. Au reſte, Madame, ce ne ſera jamais vous qui pourrez porter malheur au nom de Noailles : & de quelque diſgrace qu'il ſoit menacé, il ne s'en prendra qu'à ſa deſtinée, & fera toujours ce qui conviendra pour n'en pas mériter une fâcheuſe. Recevez, Madame, je vous en conjure, les

assurances de mon inviolable & respectueux attachement pour vous, & de ma parfaite reconnoissance de vos bontés.

LETTRE CXXVI.

De Mad. de Maintenon.

De la Solitude.

NOus voilà sur un bon pied. Vous êtes un des hommes du monde que je vois le moins; mais comme vous êtes, mon cher Duc, celui que j'aime le plus, je ne puis avoir de joie, sans desirer d'en jouir avec vous. Les Anglois sont bien aimables : faut-il que notre Cardinal le soit moins qu'eux ? ils sont fort pacifiques : faut-il que notre Cardinal nous déclare la guerre & trouble notre paix? Voyez la lettre d'un très-bon Evêque, & ne me la renvoyez point. Me. la Princesse des Ursins est dans une grande inquiétude de ses lettres : je vous prie de me les rendre : je doute que vous les ayez lues, & je vous assure que vous n'y perdez rien : car ce n'est pas vous qu'elles auroient instruit, ou diverti. Bon jour, mon cher Duc.

LETTRE

LETTRE CXXVII.

A St. Cyr, ce 4 Avril.

JE ne crois point que le Roi faſſe rien de nouveau ſur Mrs. les Ducs. Je vous conjure de ne paroître dans cette affaire-là que le moins que vous pourrez. Vous êtes des plus jeunes : laiſſez faire les anciens. Vous ſavez combien le Roi hait ces ſortes d'embarras. Vous êtes très-bien avec lui : n'allez pas lui donner lieu de croire que vous m'excitez, & que vous voulez me faire entrer dans vos ſentiments. Si je ne me vante pas de leur lettre, à quoi ſervira-t-elle? Si je la montre, je vous commets & rends un mauvais office à tout le corps : car on n'aime point qu'on s'adreſſe à perſonne. Que les Ducs ne m'écrivent donc point : vous ſavez mieux que qui que ce ſoit combien il eſt inutile de me prévenir ou de chercher à me gagner : je vais, en tout, le plus droit qu'il m'eſt poſſible : & il ne conviendroit pas que ces Meſſieurs vainquiſſent par une femme. Je vous garderai le ſecret, & ne vous dirai pas un mot de ma ſanté, puiſque vous ne me parlez

pas de la vôtre. Je n'arriverai que tard chez moi, pour éviter une couple de Princeſſes qui me galoppent.

LETTRE CXXVIII.

Ce 4 Août 1714.

TOutes les négociations ſont rompues : il eſt temps, mon cher Duc, que vous faſſiez connoître au Roi combien vous déſapprouvez la conduite de M. le Cardinal de Noailles. Sans cette précaution, vous pourriez bien vous trouver enveloppé dans ſa diſgrace, à moins qu'il ne ſuive l'exemple de M. de Pontchartrain (1). Si M. votre oncle continue à préférer les intérêts du P. Queſnel à ceux de ſa famille, il n'eſt pas juſte que je me ſacrifie pour lui, ni qu'il vous entraine dans ſa chûte. Je ſais qu'on vous rend de mauvais offices auprès du Roi : un éclairciſſement raccommodera tout.

P. S. Tout eſt changé : les négociations vont recommencer : ſoyez en repos, cela va mieux (2).

(1) Qui s'étoit retiré du Miniſtere.

(2) M. le Duc de Noailles trouva le Roi aigri

LETTRE CXXIX.

A St. Cyr, ce 5 Mai 1706.

IL faudroit être difficile pour trouver à redire au mariage que vous avez fait; & il faudroit l'être encore plus pour que je ne fusse pas contente, lorsque vous l'êtes. Pourquoi me demander mon consentement? vous l'aviez déja, mon cher Duc, dans cette approbation générale que je donne à tout ce que vous faites. Je desire votre amitié; mais je voudrois être oubliée de tout le reste. Vous me feriez un extrême plaisir de ne point amener ici M. le Prince Charles : une telle visite convient-elle à une vieille, retirée dans un Couvent? Si après cela vous vous opiniâtrez à vouloir que je voye ce gendre, dont il est juste d'être aussi charmée que vous, je vous gronderai, mais je ne vous refuserai pas.

---

contre le Cardinal, mais sans chagrin à son égard. Le Roi ne put pourtant s'empêcher de lui dire que le nom de Noailles excitoit quelquefois des idées fâcheuses dans son esprit: le Duc répondit : *Je changerai de nom, si Votre Majesté me l'ordonne : j'ai appris de mes peres à n'avoir d'autre volonté que celle de mes Maîtres.*

Une personne de mes amis me mande que Me. la Duchesse de B.... a déclaré qu'elle vous haïssoit, & qu'elle feroit son possible pour vous le prouver. On me permet de vous donner cet avis : mais on ne veut pas être nommé. Vous voyez que l'éloignement du monde ne peut m'empêcher de m'intéresser à vous.

LETTRE CXXX.

De M. le Duc de Noailles à Mad. de Maintenon.

JE ne sais, Madame, si vous avez déja appris la mort de M. Voisin, arrivée cette nuit par une apoplexie. J'ai cru que mon attachement, mon respect pour vous, & mon zele pour la Maison de St. Cyr, ouvrage de vos mains, vouloient que je me pressasse de demander à S. A. R. qu'elle voulût bien me charger du soin de cette maison. Je n'attends plus que votre agrément. Si vous m'en jugez digne, vous n'aurez point d'homme d'affaires plus affectionné : vous retrouverez en moi toutes les attentions & tout le zele de ceux qui m'ont dévancé. J'aurai l'honneur de rendre compte à M. le Duc d'Orléans des

demandes pour les Demoiselles. Pour ce qui est du détail journalier, je prendrai un bon Maître des Requêtes de notre Conseil, qui suivra toutes les affaires avec exactitude. Je vous conjure, Madame, de me mander si cet arrangement vous convient, si vous approuvez ma démarche, ou si vous avez quelqu'autre en vue.

LETTRE CXXXI.

De Me. la Duchesse de Noailles.

JE ne doute pas, ma chere tante, que vous n'ayez été affligée & surprise de la mort de M. le Chancelier. Vous avez approuvé le choix de M. le Duc d'Orléans pour remplir sa place de St. Cyr. Là-dessus je me suis flattée que ce nouvel honneur pourroit rejaillir sur moi : vous me permettrez d'y aller plus souvent, pour prendre vos ordres sur les Demoiselles que vous voudrez faire entrer à St. Cyr : & je pourrai soulager un peu M. le Duc de Noailles. Les nouvelles nominations mettent tout Paris en l'air : complimens de joie & de condoléance. Les filles de M. Voisin sont une perte bien sentie, sur-tout Me. de la Rochepot qui

l'aimoit tendrement. Je vois fort peu Me. de Caylus : je ne fors prefque point : M. le Duc de Noailles travaille tout le matin, & cette matinée dure jufqu'à trois heures. On peut bien dire que c'eft *un Apothicaire fans fucre* : car il eft Préfident des Finances, & n'a pas un fol. Je ne m'accoutume point à me voir éloignée de vous : je fuis défolée de cette petite-vérole qui m'empêche d'aller à St. Cyr. Je crains que la retraite & l'éloignement ne diminuent vos bontés pour moi. Me. la Ducheffe d'Orléans recommence à donner des foupers ; il y en a même eu de très-gaillards & de très longs : mais tous ces plaifirs ne font que des châtouillements. Où Me. de Caylus prend-elle tout ce qu'elle vous mande? Je ne fais jamais des nouvelles pour remplir une page : vous parler de l'intérieur de ma maifon, ce feroit vous faire bâiller à la premiere ligne ; vous entretenir de mon amitié pour vous ; ce feroit me faire tort à moi-même. Cependant fi d'être aimée très-vivement pouvoit vous faire plaifir, vous devriez être fenfible à tout ce que je fens pour vous de délicat & de tendre. Toute la famille vous affure de fes refpects, même le Marquis de Mouchi, qui fera brun, à ce qu'on prétend. Que je voudrois qu'il vous reffemblât !

LETTRE CXXXII.

De Mad. de Maintenon à M. le Duc de Noailles.

A St. Cyr, ce 17 *Février* 1719.

JE ſuis morte, mon cher Duc, & je ne veux plus ni demander, ni remercier : je n'en ſuis pas moins ſenſible pour ceux qui conſervent quelque bonté pour moi. Il ne s'eſt pas paſſé une occaſion, depuis que je ſuis ici, où M. le Premier Préſident ne m'ait marqué la ſienne, ſoit par les diſcours les plus obligeants, ou par les actions les plus effectives. J'ai chargé Me. de Caylus de le remercier de ce qu'il vient de faire pour cette maiſon; mais vous le ferez encore mieux qu'elle, mon cher Duc. Je ſuis mieux que la derniere fois que vous êtes venu : M. Beſſe me ſoutient par des cordiaux. En vérité, vous êtes admirable par tout ce que vous faites pour St. Cyr! on diroit que vous voulez faire par-là votre fortune. Adieu. Vous ne pouvez exagérer ma reconnoiſſance pour M. le Premier Préſident, ni douter que je meure, comme j'ai vécu, votre meilleure amie.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
A DIVERSES PERSONNES.

LETTRE I.

A M. le Maréchal de Tessé.

A St. Cyr, ce 10 Février 1706.

VOus ne pouvez aſpirer, M. le Maréchal, à être oublié : vous êtes ſur le Théâtre : vous jouez un grand perſonnage : vous le jouez avec de grands talents : toute l'Europe eſt intéreſſée & attentive à ce que vous faites. Il eſt bien ſûr que vous êtes chargé des affaires les plus triſtes : mais il eſt bien ſûr auſſi que vous ferez de votre mieux, qu'on ne vous jugera point ſur le ſuccès, & qu'on vous tiendra compte de votre zele. Je comprends que Me. la Princeſſe des Urſins

n'eſt pas plus à ſon aiſe que vous : & je n'envie pas plus la place de la favorite, que celle de l'Ambaſſadeur. Votre ſeul bonheur eſt votre union. Vous mandez tous à peu près la même choſe, & vous n'embarraſſez point le Roi à démêler la vérité comme autrefois : c'eſt beaucoup : & quelque délabrées que ſoient les affaires, nous eſpérons tout de votre capacité & de votre eſprit fécond en expédients. Il y a bien long-temps que nous ne voyons plus Me. de Maulevrier : c'eſt une perte pour elle & pour nous. J'ai reçu une lettre de M. l'Abbé de Teſſé, digne du fils de la politeſſe même : & je me ſuis bien réjouie du mariage de M. votre fils aîné. Je ne ſais ſi l'on dit en Eſpagne, comme dans les autres pays étrangers, que le Roi n'a plus de ſanté : je puis vous aſſurer qu'il n'en eut jamais davantage, & qu'il n'a pas même la moindre incommodité. Je ne vous le dis point par politique, mais uniquement à cauſe de l'attachement que vous avez pour lui. Notre Princeſſe devient tous les jours plus aimable, & ſeroit parfaite, s'il n'y avoit point de Lanſquenet. Je n'ai plus de ſanté : il y a quatre ans que j'ai une petite fievre preſque continue. Je ſuis ſi affoiblie, que je ne puis preſque plus

écrire de ma main. Je n'en manque pas à St. Cyr, mais je crains bien d'en avoir choisi une très-mauvaise. Croyez, M. le Maréchal, qu'en quelque état que je sois, je ne changerai jamais pour vous.

LETTRE II.

A M. le Maréchal de Château-Renaud.

JE crois, M. le Maréchal, que vous ne serez pas fâché que je m'adresse à vous pour vous prier de faire rendre à un Gentilhomme de Bretagne, nommé M. Duval-Pinard, la justice qu'il demande, & qu'il me paroît qui lui est dûe. Il avoit été nommé, il y a quelques mois, Capitaine de Milice de sa Paroisse. Son élection avoit été suivie de l'agrément de M. le Comte de Toulouse, qui lui donna ordre de s'aller présenter devant vous, pour demander aussi votre agrément, que vous lui accordâtes, en lui disant qu'il n'avoit qu'à s'aller faire recevoir dans sa Paroisse, & ensuite exercer ses fonctions. Il paroît qu'il manqua en quelque chose au cérémonial envers M. Lezerdot du Parc, qui fait la fonction de Capitaine-Général en ce quartier-là, & par qui il devoit se

faire inſtaller. Mais il me ſemble auſſi que cette faute légere a eu des ſuites plus fâcheuſes qu'elle ne devoit. Car ce M. de Lezerdot ayant fait une eſpece de cabale avec le Curé pour le dépoſſéder, & pour faire une autre élection qui n'eſt pas réguliere, & contre laquelle les habitants même réclament, lorſque j'ai voulu demander juſtice à M. le C. de Toulouſe, & le prier de maintenir ce qu'il avoit fait, j'ai appris que c'étoit à vous, Monſieur, qu'il falloit recourir, & que vous aviez la diſpoſition de ces ſortes d'affaires comme Commandant dans la Province. Il n'y a perſonne à qui j'aimaſſe mieux m'adreſſer, ſoit pour obtenir juſtice, ſoit même pour obtenir quelque grace pour le Gentilhomme dont je vous parle, s'il en avoit beſoin. Mais il me ſemble qu'ayant été une fois élu & inſtallé, c'eſt le déshonorer & le perdre dans ſa Province, que de lui ôter ſa place, ſans qu'il s'en ſoit rendu indigne. L'honneur d'un Gentilhomme me paroît quelque choſe de ſi délicat, que je n'ai pu refuſer ma protection à celui-ci. J'eſpere donc que vous voudrez bien donner les ordres néceſſaires pour le faire rétablir au plutôt : & quoique ce ne ſoit qu'une action de juſtice, je la regarderai comme un plaiſir

que vous me ferez, & comme une marque de votre amitié, ſur laquelle je compte toujours.

LETTRE III.

A Me. de Montgon. (1)

A Marly, le 10 *Août.*

J'Ai été très-aiſe, Madame, de recevoir votre lettre; & j'y réponds ſur le champ, pour vous en remercier. Si mon eſtime vous fait plaiſir, vous êtes, en vérité, fort heureuſe: vous l'avez toute entiere, & beaucoup plus qu'il ne faudroit pour une perſonne de votre âge. Mais je ne me jette dans l'excès à votre égard, que parce que tout ce que nous voyons dans la jeuneſſe, doit faire admirer ce qui ſe ſauve de tels exemples. Continuez, ma chere fille, à travailler

---

(1) La Comteſſe de Montgon, fille du Marquis d'Hudicourt, & de Bonne de Pons, élevée par Me. de Maintenon, Dame du Palais de Me. la Ducheſſe de Bourgogne, & mere de M. l'Abbé de Montgon, dont nous avons des Mémoires, né en 1690.

pour vous établir de plus en plus une bonne réputation : c'eſt un tréſor que vous ſerez ravie d'avoir acquis, & que rien ne pourroit vous donner, ſi une fois vous l'aviez perdu. Jouiſſez du bonheur d'être dans une famille remplie d'honneur & de vertu. Admirez bien vos enfants ; car ſans doute ils ſont admirablas. Pourquoi ne me mandez-vous pas quelque gentilleſſe de leur façon ? Je vous aime aſſez pour vous écouter là-deſſus, & pour voir avec plaiſir, que c'eſt là votre foible : on peut vous le pardonner. Leur grand'mere de ce pays-ci s'appelle préſentement Agathemiter : c'eſt un nom Grec qui lui a été donné à Marly : appellez-là ainſi dans votre premiere lettre : & cette plaiſanterie réuſſira fort bien. Je vous embraſſe, ma chere enfant, ſans pouvoir m'empêcher de vous careſſer : aſſurez bien tous les Montgons, que je ne vous en reſpecte pas moins, & faites mille compliments à M. votre beau-pere. Je n'oſe rien dire à Me. votre belle-mere, n'ayant pas l'honneur d'être connue d'elle, quoique je crois avoir celui de la connoître, par tout ce que vous m'en avez dit, &c.

LETTRE IV.

A la même.

Ce 16 *Septembre.*

IL eſt vrai, ma chere fille, que vous avez un agréable établiſſement, & que ſi vous ſaviez la bonté du Roi pour vous en cette occaſion, la joie que vous en avez redoubleroit encore. Mais il n'eſt pas beſoin d'exciter votre reconnoiſſance, & je deſire que vous remontiez plus haut. Tout vient de Dieu ; c'eſt lui qui vous place auprès d'une jeune Princeſſe deſtinée à régner. Vous y êtes avec des femmes qui joignent à leur bonne conduite une grande piété : il eſt à croire qu'il vous convie auſſi, & qu'il veut que vous les égaliez dans la conduite. Je ſais les bonnes impreſſions qu'il y a dans votre cœur, & que vous n'êtes retenue que par le reſpect humain : il faut devenir plus hardie. Vous voilà, en quelque maniere, ſéparée des occaſions propres à vous détourner : attachez-vous à votre devoir, qui, joint aux affaires domeſtiques, ſuffira pour vous occuper. Com-

mencez à servir Dieu avec cette belle-mere, dont vous admirez tant la vertu: & revenez; de sorte qu'on ne vous distingue point de vos compagnes. Pardonnez cette petite exhortation à la tendresse que j'ai pour vous, & à celle que vous me marquez en toute occasion. Le Duc du Maine n'a pu vous faire réponse: ayez quelque indulgence pour votre petit frere d'autrefois. Revenez quand vous voudrez.

Nous ne reviendrons point de Fontainebleau avant le 8 ou le 10 de Novembre, à moins qu'il n'arrive des choses que je ne prévois pas, &c.

LETTRE V.

Au Roi d'Angleterre.

SIre, V. M. n'aura pas de peine à croire que je n'ai pu lui écrire, puisque je ne l'ai pas fait: il y a huit jours que je suis dans une grande foiblesse, qui m'empêche d'aller à St. Germain: c'est une grande peine pour moi de ne pouvoir redoubler mes soins auprès de la Reine, dans un temps où elle est dénuée

de toutes consolations. V. M. vient pourtant de lui en donner une par la lettre qu'Elle a écrite au Roi, qui certainement est au-dessus de tout ce qu'on en peut dire, bien-loin d'avoir à y suppléer : je voudrois de tout mon cœur qu'elle fût publique : elle augmenteroit encore le zele & l'estime qu'on a pour V. M. Celle dont elle a voulu m'honorer, me comble de joie : j'ose dire que je mérite la continuation de ses bontés, par l'ardent & sincere attachement que j'ai pour ce qui lui est le plus cher & pour V. M. Nous la verrons un jour rétablie, & alors les malheurs de sa jeunesse deviendront son bonheur & sa gloire. Je suis avec le profond respect que je vous dois, &c.

LETTRE VI.

A M. le Duc de Beauvilliers.

JE voulois vous envoyer tout ce qui s'est trouvé de M. de Cambray dans la cassette de M. le Dauphin. Mais le Roi a voulu brûler lui-même ces papiers. Je vous avoue que j'en ai un grand regret. Jamais on ne peut rien écrire de si beau & de

ſi bon. Si le Prince que nous pleurons a eu quelques défauts, ce n'eſt pas pour avoir ſuivi des conſeils trop timides, ni pour avoir été flatté. On peut dire que ceux qui vont droit ne ſont jamais confondus.

LETTRE VII.

A M. le Marquis de St. Mexant.

SI j'avois contribué au mérite de Mlle. votre fille, Monſieur, vous auriez raiſon de me remercier : car je ſuis perſuadée qu'elle vous ſera d'une grande conſolation, tout le reſte de votre vie. Sa ſageſſe paſſe ſon âge : & ſa piété eſt ſi ſolide, qu'elle réſiſtera, je crois, à tout ce qu'elle va voir & entendre de la corruption du monde. Elle eſt douce, polie, & ſait vivre, comme ſi elle avoit été nourrie à la Cour. Elle eſt gaie, complaiſante : &, en vérité, Monſieur, je ne lui connois point de défaut. Si la vertu faiſoit l'établiſſement des filles, elle en auroit un grand, & ſauroit bien en remplir les obligations. Elle feroit un honneur infini à l'éducation de St. Cyr : mais il eſt vrai que la ſienne a trouvé un heu-

reux naturel. Ne regardez pas ce que je vous dis, Monſieur, comme des flatteries, mais comme des vérités que je ſuis ravie de vous dire par le plaiſir qu'elles doivent vous faire.

LETTRE VIII.

A M. l'Abbé de Glapion (1).

A St. Cyr, ce 15 *Décembre* 1718.

VOus ne pouviez, Monſieur, manquer d'une très-bonne éducation avec le pere que vous avez : & vous ne pouvez mieux faire que de l'imiter en tout. Vous trouverez en lui tous les ſentiments & toutes les pratiques d'un homme vertueux, avec toute la politeſſe & le ſavoir vivre qu'on voit dans les plus honnêtes gens de la Cour. Il faut tâcher d'allier ces qualités au ſavoir que vous prendrez dans les différentes études néceſſaires à la profeſſion que vous voulez embraſſer. Si vous vouliez être Religieux, je vous conſeillerois de vous contenter d'une médiocre

---

(1) Frere de Me. de Glapion, Dame de Saint Louis, & Séminariſte à Chartres.

ſcience ; il vous faudroit une grande piété & une parfaite ignorance du monde. Mais les Eccléſiaſtiques ont ſouvent commerce avec lui ; je deſirerois donc les leçons de M. votre pere : car avec ce Latin & ces plaiſanteries de College, on eſt fort inſupportable aux honnêtes gens : & le bien qu'on a à traiter avec les Eccléſiaſtiques en ſouffre. Je crois votre lettre très-exacte, & dans toutes les regles de l'art de bien dire : mais elle ne me paroît pas conforme à celles du bon goût : je l'aurois voulu plus ſimple : vous auriez pu vous ſouvenir que vous n'écriviez qu'à une femme. Votre bon cœur eſt preſſé de reconnoiſſance & d'amitié pour moi : je vous permets de le dire ; car je ſuis fort touchée de ces ſentiments, & ce ſont des vertus : mais il falloit le dire ſans chercher des termes giganteſques & des expreſſions plus propres à une déclamation qu'à une lettre. M. votre pere & Me. votre ſœur vous diront mieux que moi comment il faut écrire; mais j'ai voulu vous donner cette marque d'amitié, comme je ferois à mon enfant, & vous aſſurer que je ferai toujours la même pour vous. Je finirai plus réguliérement quand vous ferez un homme.

Fin du Tome cinquieme.

DC 130 M2L2 1778 t.11

[La Beaumelle, Laurent Angliviel de]
Mémoires et lettres
[Nouv. éd.]

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY